Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [x] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit: p. [3]-255.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

LA LITTERATURE MODERNE

PAUL FÉVAL

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN



C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1905

Le Bossu ou Le Petit Parisien

SIXIEME PARTIE

Le Temoignage du Mort

I

LA CHAMBRE A COUCHER DU REGENT

Il était huit heures du matin environ. Le marquis de Cossé, le duc de Brissac, le poète La Fare, et trois dames parmi lesquelles le vieux Le Bréant, concierge de la cour aux Ris, avait cru reconnaître la duchesse de Berri, venaient de sortir du Palais-Royal par la petite porte dont nous avons parlé plusieurs fois déjà. Le régent était seul avec l'abbé Dubois dans sa chambre à coucher, et faisait, en présence du futur cardinal, ses apprêts pour se mettre au lit.

On avait soupé au Palais-Royal comme chez M. le prince de Gonzague : c'était la mode. Mais le souper du Palais-Royal s'était achevé plus gaiement.

De nos jours, des écrivains très méritants et

sérieux cherchent à réhabiliter la mémoire de ce bon abbé Dubois sous différents prétextes ; d'abord, parce que, disent-ils, le pape le fit cardinal. Mais le pape ne faisait pas toujours les cardinaux qu'il voulait. En second lieu, parce que l'éloquent et vertueux Massillon fut son ami. Cette raison serait mieux sonnante s'il était prouvé que les hommes vertueux ne peuvent avoir un faible pour les coquins. Mais, depuis que l'histoire parle, l'histoire s'amuse à prouver le contraire. Du reste, si l'abbé Dubois était vraiment un petit saint, Dieu lui doit une bien belle place en son paradis, car jamais homme ne fut martyrisé par un tel ensemble de calomnies.

Le prince avait le vin somnolent. Il dormait debout, ce matin, tandis que son valet de chambre l'accommodait, et que Dubois, à demi ivre (du moins en apparencae, car il ne faut jurer de rien), lui chantait l'excellence des mœurs anglaises. Le prince aimait beaucoup les Anglais ; mais il écoutait peu, et pressait la besogne de son valet de chambre.

— Va te coucher, Dubois, mon ami, dit-il au futur prélat, ne me romps pas les oreilles.

— J'airai me coucher tout à l'heure, répliqua l'abbé ; mais savez-vous la différence qu'il y a entre votre Mississipi et le Gange ? entre vos espadrilles et leurs flottes ! entre les cabanes de votre Louisiane et les palais de leur Bengale ? Savez-vous que vos Indes à vous sont un mensonge, et qu'ils sont eux, le vrai pays des " Mille et une Nuits," la patrie des trésors inépuisables, la terre des parfums, la mer pavée de perles, les montagnes dont le flanc recèle les diamants ?

— Tu es gris, Dubois, mon vénéré précepteur, va te coucher.

— Votre Altesse royale est sans doute à jeun ?

repartit l'abbé en riant ; je ne vous dis plus qu'un mot : étudiez l'Angleterre ; resserrez les liens.

— Vive Dieu ! s'écria le prince, tu as fait ce qu'il fallait et au-delà pour gagner la pension dont lord Stair te paye fidèlement les arrérages. Abbé, va te coucher.

Dubois prit son chapeau en grondant, et gagna la porte. La porte s'ouvrit comme il allait sortir, et un valet annonça M. de Machault.

— A midi, je recevrai monsieur le lieutenant de police, dit le régent avec mauvaise humeur ; ces gens jouent avec ma santé ; ils me tueront.

— M. de Machault, insista le valet, a des communications importantes...

— Je les connais, interrompit le régent ; il veut me dire que Cellamare intrigue, que le roi Philippe d'Espagne est de caractère chagrin, qu'Albéroni voudrait être Pape, que madame du Maine voudrait être régente. A midi, ou plutôt à une heure ! je me sens mal à l'aise.

Le valet sortit. Dubois revint jusqu'au milieu de la chambre.

— Tant que vous aurez l'appui de l'Angleterre, dit-il, vous pourrez vous moquer de toutes ces méchantes petites intrigues.

— Par la corbleu ! coquin, veux-tu bien t'en aller ! s'écria le régent.

Dubois ne parut point formalisé. Il se dirigea de nouveau vers la porte, et de nouveau la porte s'ouvrit.

— M. le secrétaire d'Etat Le Blanc, annonça le valet.

— Au diable ! fit Son Altesse Royale, qui mettait son pied nu sur le tabouret pour monter dans son lit.

Le valet ferma la porte à demi ; mais il ajouta, collant sa bouche à la fente :

— M. le secrétaire d'Etat a des communications importantes.

— Ils ont tous des communications importantes, fit le régent de France en posant sa tête embéguinée sur l'oreiller garni de malines ; cela les divertit de feindre une grande frayeur d'Albéroni ou des du Maine. Ils croient se rendre nécessaires, ils se rendent importuns, voilà tout. A une heure, je recevrai M. Le Blanc, avec M. de Machault, ou plutôt à deux heures. Je sens que je dormirai bien jusque-là.

Le valet sortit. Philippe d'Orléans ferma les yeux.

— L'abbé est-il encore là ? demanda-t-il à son valet de chambre.

— Je m'en vais, je m'en vais, se hâta de répondre Dubois.

— Non, viens çà, abbé. Tu vas m'endormir. N'est-ce pas une chose étrange que je n'aie pas une minute pour me reposer de mes fatigues ? Pas une minute ! Ils viennent au moment où je me mets au lit. Je meurs à la peine, vois-tu, abbé ; mais cela ne les inquiète point...

— Son Altesse Royale, demanda Dubois, veut-elle que je lui fasse la lecture ?

— Non, réflexion faite, va-t'en. Je te charge de m'excuser poliment auprès de ces messieurs. J'ai passé la nuit à trvailler. Ma migraine m'a pris, comme toujours, quand j'écris à la lampe.

Il poussa un gros soupir et acheva :

— Tout cela me tue, positivement, et le roi va me demander encore à son lever, et M. de Fleury pincera ses lèvres de vieilles comtesse. Mais, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas

tout faire. Palsambleu ! ce n'est pas un métier de paresseux que de gouverner la France !

Sa tête fit un trou plus profond dans l'oreiller moëlleux. On entendit sa respiration égale et bruyante. Il dormait.

L'abbé Dubois échangea un regard avec le valet de chambre. Ils se prirent à rire tous les deux. Quand le régent était en belle humeur, il appelait l'abbé Dubois maraud. Il y avait du laquais beaucoup dans cette Eminence en herbe.

Dubois sortit. M. de Machault et le ministre Le Blanc étaient encore dans l'antichambre.

— Sur les trois heures, dit l'abbé, Son Altesse Royale vous recevra, mais, si vous m'en croyez, vous attendrez jusqu'à quatre. On a soupé très tard, et Son Altesse Royale est un peu fatiguée.

L'entrée de Dubois avait interrompu la conversation de M. de Machault et du secrétaire d'Etat.

— Cet effronté maraud, dit le lieutenant de police quand Dubois fut parti, ne sait pas même jeter un voile sur les faiblesses de son maître !

— C'est comme cela que Son Altesse aime les marauds, répondit Le Blanc. Mais savez-vous le vrai sur cette affaire de la maison du prince de Gonzague ?

— Je sais ce que m'ont rapporté mes exempts. Deux hommes morts ; le cadet de Gironne et le traitant Albret, trois hommes arrêtés : l'ancien chevau-léger du corps Lagardère et deux coupe-jarrets dont le nom importe peu ; madame la princesse pénétrant de force et au nom du roi dans l'antre de son époux : deux jeunes filles... Mais ceci est lettre close, une énigme pour laquelle il faudrait le sphinx.

— Une de ces deux jeunes filles est assurément l'héritière de Nevers, dit le secrétaire d'Etat.

— On ne sait pas. L'une est produite par M. de Gonzague, l'autre par ce Lagardère.

— Le régent a-t-il connaissance de ces événements ? demanda Le Blanc.

— Vous venez d'entendre l'abbé. Le régent a soupé jusqu'à huit heures du matin.

— Quand l'affaire viendra jusqu'à lui, M. le prince de Gonzague n'a qu'à se bien tenir !

Le lieutenant de police haussa les épaules et répéta :

— On ne sait pas ! de deux choses l'une : ou M. de Gonzague a gardé son crédit ou il l'a perdu.

— Cependant, interrompit Le Blanc, Son Altesse Royale s'est montrée impitoyable dans l'affaire du comte de Horn.

— Il s'agissait du crédit de la Banque ; la rue Quincampoix réclamait un exemple.

— Ici, nous avons également de hauts intérêts en jeu ; la veuve de Nevers...

— Sans doute ; mais Gonzague est l'ami du régent depuis vingt-cinq ans.

— La Chambre ardente a dû être convoquée cette nuit.

— Pour M. de Lagardère et aux diligences de la princesse de Gonzague.

— Vous penseriez que Son Altesse Royale est déterminée à couvrir le prince ?...

— Je suis déterminé, moi, interrompit péremptoirement M. de Machault, à ne rien penser du tout tant que je ne saurai pas si Gonzague a perdu quelque chose de son crédit. Tout est là.

Comme il achevait, la porte de l'antichambre s'ouvrit. M. le prince de Gonzague parut seul et sans suite. Il y eut de grands baisements de mains échangés entre ces trois messieurs.

— Ne fait-il point jour chez Son Altesse Royale ? demanda Gonzague.

— On vient de nous refuser la porte, répondirent ensemble Le Blanc et de Machault.

— Alors, s'empressa de dire Gonzague, je suis bien certain qu'elle est fermée pour tout le monde.

— Bréon ! appela le lieutenant de police.

Un valet arriva. Le lieutenant de police reprit :

— Allez annoncer M. le prince de Gonzague chez Son Altesse Royale.

Gonzague regarda M. de Machault avec défiance. Ce mouvement n'échappa point aux deux magistrats.

— Est-ce qu'il y aurait pour moi des ordres particuliers ? demanda le prince.

Dans cette question, il y avait une évidente inquiétude.

Le lieutenant de police et le secrétaire d'Etat s'inclinèrent en souriant.

— Il y a tout simplement, répondit M. de Machault, que Son Altesse Royale, dont la porte est fermée à ses ministres, ne peut que trouver délassement et plaisir en la compagnie de son meilleur ami.

Bréon revint et dit à haute voix sur le seuil :

— Son Altesse Royale consent à recevoir M. le prince de Gonzague.

Une surprise pareille, mais dont les motifs étaient bien différents, se montra sur les visages de nos trois seigneurs. Gonzague était ému. Il salua les deux magistrats et suivit Bréon.

— Son Altesse Royale sera toujours le même homme! gronda Le Blanc avec dépit ; le plaisir avant les affaires.

— Du même fait, répliqua M. de Machault, qui

avait aux lèvres un sourire goguenard, on peut tirer diverses conséquences.

— Ce que vous ne pourrez nier, du moins, c'est que le crédit de ce Gonzague...

— Menace ruine ! interrompit le lieutenant de police.

Le secrétaire d'Etat leva sur lui un regard étonné.

— A moins, poursuivit M. de Machault, que ce crédit ne soit à son apogée.

— Expliquez-vous, monsieur mon ami ; vous avez de ces subtilités...

— Hier, dit tout simplement M. de Machault, le régent et Gonzague étaient bons amis, et Gonzague a fait antichambre avec nous pendant plus d'une heure.

— Et vous en concluez ?

— Dieu me garde de conclure ! Seulement, depuis la régence du duc d'Orléans, la chambre ardente ne s'est encore occupée que de chiffres. Elle a lâché son glaive pour prendre l'ardoise et le crayon. Mais voici qu'on lui jette en pâture ce M. de Lagardère. C'est un premier pas. Jusqu'au revoir, monsieur mon ami ; je reviendrai sur les trois heures.

Dans le couloir qui séparait l'antichambre de l'appartement du régent, Gonzague n'eut qu'une seconde pour réfléchir. Il l'employa bien. La rencontre de Machault et de Le Blanc modifia profondément son plan de conduite. Ces messieurs n'avaient rien dit, et cependant, en les quittant, Gonzague savait qu'un nuage menaçait son étoile.

Peut-être avait-il craint quelque chose de pire. Le régent lui tendit la main. Gonzague, au lieu de la porter à ses lèvres, comme faisaient quelques courtisans, la serra dans les siennes et s'as-

sit au chevet du lit sans en avoir obtenu la permission. Le régent avait toujours la tête sur l'oreiller et les yeux demi-clos ; mais Gonzague voyait parfaitement qu'on l'observait avec attention.

— Eh bien, Philippe, dit Son Altesse Royale d'un ton d'affectueuse bonhomie, voilà comme tout se découvre.

Gonzague eut le cœur serré, mais il n'y parut point.

— Tu étais malheureux, et nous n'en savions rien ! continua le régent ; c'est au moins un manque de confiance.

— C'est un manque de courage, monseigneur, prononça Gonzague à voix basse.

— Je te comprends ; on n'aime pas à montrer à nu les plaies de la famille. La princesse est, on peut le dire, ulcérée.

— Monseigneur doit savoir, interrompit Gonzague, quel est le pouvoir de la calomnie.

Le régent se leva sur le coude et regarda en face le plus vieux de ses amis. Un nuage passa sur son front sillonné de rides precoces.

— J'ai été calomnié, répliqua-t-il, dans mon honneur, dans ma probité, dans mes affections de famille, dans tout ce qui est cher à l'homme ; mais je ne devine pas pourquoi tu me rappelles, toi, Philippe, une chose que mes amis tâchent de me faire oublier.

— Monseigneur, répondit Gonzague,dont la tête se pencha sur sa poitrine, je vous prie de vouloir me pardonner. La souffrance est égoïste ; je pensais à moi, non point à Votre Altesse Royale.

— Je te pardonne, Philippe, je te pardonne à condition que tu me diras tes souffrances.

Gonzague secoua la tête et prononça si bas que le régent put à peine l'entendre :

— Nous sommes habitués, vous et moi, monseigneur, à déverser le ridicule sur les choses du cœur. Je n'ai pas le droit de m'en plaindre, je suis complice ; mais il est des sentiments...

— Bien, bien, Philippe ! interrompit le régent ; tu es amoureux de ta femme, c'est une belle et noble créature ! Nous rions de cela quelquefois, c'est vrai quand nous sommes ivres, mais nous rions aussi de Dieu...

—Nous avons tort, monseigneur, interrompit à son tour Gonzague en altérant sa voix ; Dieu se venge.

—Comme tu prends cela! As-tu quelque chose à me dire ?

—Beaucoup de choses, monseigneur. Deux meurtres ont été commis à mon pavillon, cette nuit.

—Le chevalier de Lagardère, je parie ! s'écria Philippe d'Orléans, qui se mit d'un bond sur son séant ; tu as eu tort ; si tu as fait cela, Philippe, sur ma parole! tu as confirmé des soupçons.

Il n'avait plus sommeil. Ses sourcils se fronçaient tandis qu'il regardait Gonzague. Celui-ci s'était rèdressé de toute sa hauteur. Sa belle tête avait une admirable expression de fierté.

—Des soupçons ! répéta-t-il, comme s'il ne'ût pu réprimer son premier mouvement de hauteur.

Puis il ajouta d'un accent pénétré :

—Monseigneur a donc eu des soupçons contre moi ?

—Eh bien, oui, répliqua le régent après un court silence, j'ai eu des soupçons. Ta présence les éloigne, car tu as le regard d'un homme loyal. Tâche que tes paroles les dissipent : je t'écoute.

—Monseigneur veut-il me faire la grâce de me dire quels sont les soupçons qu'il a eus ?

—Il y en a d'anciens, d'abord, si monseigneur daigne y consentir .

—La veuve de Nevers était riche, tu étais pauvre ; Nevers était notre frère.

—Et je n'aurais pas dû épouser la veuve de Nevers ?

Le régent remit la tête sur le coude et ne répondit point.

—Monseigneur, reprit Gonzague, qui baissa les yeux, je vous l'ai dit : nous avons trop raillé, ces choses du cœur sonnent mal entre nous.

—Que veux-tu dire que, s'il est en ma vie une action qui me doive honorer, c'est celle-là. Notre bien-aimé Nevers mourut entre mes bras, vous le savez, je vous l'ai dit. Vous savez aussi que j'étais au château de Caylus pour fléchir l'aveugle entêtement du vieux marquis, acharné contre notre Philippe, qui lui avait pris sa fille. La chambre ardente, dont je vais vous parler tout à l'heure, m'a déjà entendu comme témoin ce matin.

—Ah! interrompit le régent. Dis-moi, quel arrêt a rendu la chambre ardente ? Ce Lagardère n'a donc pas été tué chez toi ?

—Si monseigneur m'avait laissé poursuivre...

—Poursuis, poursuis. Je cherche la vérité, je t'en préviens, rien que la vérité !

Gonzague s'inclina froidement.

—Aussi, répliqua-t-il, je parle à Votre Altesse Royale, non plus comme à mon ami, mais comme à mon juge. Lagardère n'a pas été tué chez moi cette nuit ; c'est Lagardère qui a tué cette nuit, chez moi, le financier Albret et le cadet de Gironne.

—Ah! fit pour la seconde fois le régent. Et comment ce Lagardère était-il chez toi ?

—Je crois que madame la princesse pourrait vous le dire, répondit Gonzague.

—Prends garde! celle-là est une sainte.

—Celle-là déteste son mari, monseigneur! prononça Gonzague avec force ; je n'ai pas foi aux saintes que Votre Altesse canonise.

Il put marquer un point, car le régent sourit au lieu de s'irriter.

—Allons, allons, mon pauvre Philippe, dit-il, j'ai peut-être été un peu dur, mais c'est que vois-tu, il y a scandale. Tu es un grand seigneur ; les scandales qui tombent de haut font du bruit, tant de bruit, qu'ils ébranlent le trône. Je sens cela, moi qui m'assieds tout près. Reprenons. Tu prétends que ton mariage avec Aurore de Caylus fut une bonne action, prouve-le.

—Est-ce une bonne action, répliqua Gonzague avec une chaleur admirablement jouée, que d'accomplir le dernier vœu d'un mourant ?

Le régent resta bouche béante à le regarder. Il y eut entre eux un long silence.

—Tu n'oserais pas mentir sur ce sujet, murmura enfin Philippe d'Orléans, mentir à moi. Je te crois.

—Monseigneur, repartit Gonzague, vous me traitez de telle sorte, que cette entrevue sera la dernière entre nous deux. Les gens de ma maison ne sont point habitués à entendre, même les princes du sang, leur parler comme vous le faites. Que je purge les accusations portées contre moi, et je dirai adieu pour toujours à l'ami de ma jeunesse, qui m'a repoussé quand j'étais malheureux. Vous me croyez : c'est bien, cela me suffit.

—Philippe, murmura le régent, dont la voix trahissait une sérieuse émotion, justifiez-vous

seulement, et sur ma parole, vous verrez si je vous aime !

—Alors, fit Gonzague, je suis accusé ?

Comme le duc d'Orléans gardait le silence, il reprit avec cette dignité calme qu'il savait si bien feindre à l'occasion ?

—Que monseigneur m'interroge, je lui répondrai.

Le régent se recueillit un instant, et dit :

—Vous avez assisté à ce drame sanglant qui eût lieu dans les fossés de Caylus ?

— Oui, monseigneur, répartit Gonzague : j'ai défendu votre ami et le mien au risque de ma vie. C'était mon devoir.

—C'était votre devoir. Et vous reçûtes son dernier soupir ?

—Avec ses dernières paroles, oui, monseigneur.

—Ce qu'il vous demanda, je désire le savoir.

—Mon intention n'était pas de le cacher à Votre Altesse Royale. Notre malheureux ami me dit, je répète textuellement ses paroles : " Sois l'époux de ma femme, afin d'être le père de ma fille."

La voix de Gonzague ne trembla pas tandis qu'il proférait ce mensonge impie. Le régent était absorbé dans ses réflexions. Sur son visage intelligent et pensif, la fatigue restait, mais les traces de l'ivresse s'étaient évanouies.

—Vous avez bien fait de remplir le vœu du mourant, dit-il ; c'était votre devoir. Mais pourquoi taire cette circonstance pendant vingt années ?

—J'aime ma femme, répondit le prince sans hésiter ; je l'ai déjà dit à monseigneur.

—Et en quoi cet amour pouvait-il vous fermer la bouche ?

Gonzague baissa les yeux et parvint à rougir.

—Il eût fallu accuser le père de ma femme, murmura-t-il.

—Ah! fit le régent, l'assassin fut M. le marquis de Caylus ?

Gonzague courba la tête et poussa un profond soupir. Philippe d'Orléans fixait sur lui son regard avide et perçant.

—Si l'assassin fut M. le marquis de Caylus, reprit-il que reprochez-vous à Lagardère ?

—Ce qu'on reproche chez nous, en Italie, au bravo dont le stylet s'est vendu pour commettre un meurtre.

—M. de Caylus avait acheté l'épée de ce Lagardère ?

—Oui, monseigneur. Mais ce rôle subalterne ne dura qu'un jour. Lagardère l'échangea contre cet autre rôle actif qu'il joue de son chef et obstinément depuis dix-huit années. Lagardère enleva pour son propre compte la fille d'Aurore et les papiers, preuves de sa naissance.

—Qu'avez-vous donc prétendu hier devant le tribunal de famille? interrompit le régent.

—Monseigneur, répliqua Ganzague mettant à dessein de l'amertume dans son sourire, je remercie Dieu qui a permis cet interrogatoire. Je me croyais au-dessus de ces questions, et c'était mon malheur. On ne peut terrasser que l'ennemi qui se montre ; on ne peut réduire à néant que l'accusation qui se produit. L'ennemi se montre, l'accusation se produit : tant mieux ! Vous m'avez forcé déjà d'allumer le flambeau de la vérité dans ces ténèbres que ma piété conjugale se refusait à éclaircir ; vous allez me forcer maintenant à vous découvrir le beau côté de ma vie, le côté noble, chrétien, modestement dévoué. J'ai rendu le bien pour le mal, monseigneur, patiemment, résolûment, et cela pendant près de vingt

ans. J'ai vaqué nuit et jour à un travail silencieux pour lequel j'ai risqué bien souvent mon existence ; j'ai prodigué ma fortune immense ; j'ai fait taire la voix entraînante de mon ambition ; j'ai donné ce qui me restait de force et de jeunesse, j'ai donné une part de mon sang...

Le régent fit un geste d'impatience. Gonzague reprit :

—Vous trouvez que je me vante, n'est-ce pas ? Ecoutez-donc mon histoire, monseigneur, vous qui fûtes mon ami, mon frère, comme vous fûtes l'ami et le frère de Nevers, écoutez-moi attentivement, impartialement. Je vous choisis pour arbitre, non pas entre madame la princesse et moi, Dieu m'en garde! contre elle je ne veux point gagner de procès, non point entre moi et cet aventurier de Lagardère : je m'estime trop haut pour me mettre avec lui dans la même balance, mais entre nous deux, monseigneur,entre les deux survivants des trois Philippe, entre vous, duc d'Orléans, régent de France, ayant en main le pouvoir quasi royal pour venger le père, pour protéger l'enfant, et moi, Philippe de Gonzague, simple gentilhomme,n'ayant pour cette double et sainte mission que mon cœur et mon épée ! je vous prends pour arbitre, et, quand j'aurai achevé, je vous demanderai, Philippe d'Orléans, si c'est à vous où à Philippe de Gonzague que Philippe de Nevers applaudit et sourit là-haut aux pieds de Dieu !



II

PLAIDOYER

La botte était hardie, le coup bien asséné ; il porta. Le régent de France baissa les yeux sous le regard sévère de Gonzague. Celui-ci, rompu aux luttes de la parole, avait préparé d'avance son effet. Le récit qu'il allait faire n'était point une improvisation.

—Oseriez-vous dire, murmura le régent, que j'ai manqué aux devoirs de l'amitié ?

—Non, monseigneur, repartit Gonzague ; forcé que je suis de me défendre, je vais mettre seulement ma conduite en regard de la vôtre. Nous sommes seuls, Votre Altesse Royale n'aura point à rougir.

Philippe d'Orléans était remis de son trouble.

—Nous nous connaissons dès longtemps, prince, dit-il ; vous allez très loin, prenez garde !

—Vous vengeriez-vous, demanda Gonzague, qui le regarda en face, de l'affection que j'ai prouvée à notre frère après sa mort ?

—Si l'on vous a fait tort, répliqua le régent, vous aurez justice ; parlez.

Gonzague avait espéré plus de colère. Le calme du duc d'Orléans lui fit perdre un mouvement oratoire sur lequel il avait beaucoup compté.

—A mon ami, reprit-il pourtant, au Philippe d'Orléans qui m'aimait hier et que je chérissais, j'aurais conté mon histoire en d'autres termes ; au point où nous en sommes, Votre Altesse

Royale et moi, c'est un résumé succinct et clair qu'il faut. La première chose que je dois vous dire, c'est que ce Lagardère est non seulement un spadassin de la plus dangereuse espèce, une manière de héros parmi ses pareils, mais encore un homme intelligent et rusé, capable de poursuivre une pensée d'ambition pendant des années, et ne reculant devant aucun effort pour arriver à son but. Je ne puis croire qu'il ait eu dès l'abord l'idée d'épouser l'héritière de Nevers. Pour cela, quand il passa la frontière, il lui fallait encore attendre quinze ou seize ans ; c'est trop. Son premier plan fut sans aucun doute de se faire payer quelque énorme rançon ; il savait que Nevers et Caylus étaient riches. Moi qui l'ai poursuivi sans relâche depuis la nuit du crime, je sais chacune de ses actions ; il avait fondé tout simplement sur la possession de l'enfant l'espoir d'une grande fortune. Ce sont mes efforts mêmes qui l'ont porté à changer de batteries. Il dut comprendre bien vite à la manière dont je menais la chasse contre lui, que toute transaction déloyale était impossible. Je passai la frontière peu de temps après lui, et je l'atteignis aux environs de la petite ville de Vénasque, en Navarre. Malgré la supériorité de notre nombre, il parvint à s'échapper, et ,prenant un nom d'emprunt, il s'enfonça dans l'intérieur de l'Espagne. Je ne vous dirai point en détail les rencontres que nous eûmes ensemble. Sa force, son courage, son adresse tiennent véritablement du prodige. Outre la blessure qu'il me fit dans les fossés de Caylus, tandis que je défendais notre malheureux ami...

Ici, Gonzague ôta son gant et montra la marque de l'épée de Lagardère.

— Outre cette blessure, continua-t-il, je porte en

plus d'un endroit la trace de sa main. Il n'y a point de maître en fait d'armes qui puisse lui tenir tête. J'avais à ma solde une véritable armée, car mon dessein était de le prendre vivant, afin de constater par lui l'identité de ma jeune et chère pupille. Mon armée était composée des plus renommés prévôts de l'Europe : le capitaine Lorrain, Joël de Jugan, Staupitz, Pinto, El Matador, Saldagne et Faënza ; ils sont tous morts...

Le régent fit un mouvement.

—Ils sont tous morts, répéta Gonzague, morts de sa main !

—Vous savez que lui aussi, murmura Philippe d'Orléans, que lui aussi prétend avoir reçu mission de protéger l'enfant de Nevers et de venger notre malheureux ami ?

—Je sais, puisque je l'ai dit, que c'est un imposteur audacieux et habile. J'espère que le duc d'Orléans, de sang-froid, ayant à choisir entre deux affirmations considérera les titres de chacun.

—Ainsi ferai-je, prononça lentement le régent. Continuez.

—Des années se passèrent, poursuivit Gonzague et remarquez que ce Lagardère n'essaya jamais de faire parvenir à la veuve de Nevers ni une lettre ni un message. Faënza, qui était un homme adroit et que j'avais envoyé à Madrid pour surveiller le ravisseur, revint et me fit un rapport bizarre sur lequel j'appelle spécialement l'attention de Votre Altesse Royale. Lagardère, qui à Madrid s'appelait don Luiz, avait troqué sa captive contre une jeune fille que lui avaient cédée à prix d'argent des gitanos de Léon. Lagardère avait peur de moi ; il me sentait sur sa piste et voulait me donner le change. La gitanita fut

élevée chez lui à dater de ce moment, tandis que la véritable héritière de Nevers, enlevée par les bohémiens, vivait avec eux sous la tente. Je doutai. Ce fut la cause de mon premier voyage à Madrid. Je m'abouchai avec les gitanos dans les gorges du mont Baladron, et j'acquis la certitude que Faënza ne m'avait point trompé. Je vis la jeune fille, dont les souvenirs étaient en ce temps-là tout frais. Toutes nos mesures furent prises pour nous emparer d'elle et la ramener en France. Elle était bien joyeuse à l'idée de revoir sa mère. Le soir fixé pour l'enlèvement, mes gens et moi, nous soupâmes sous la tente du chef, afin de ne point inspirer de défiance. On nous avait trahis. Ces mécréants possèdent d'étranges secrets ; au milieu du souper, notre vue se troubla, le sommeil nous saisit ; quand nous nous éveillâmes le lendemain matin, nous étions couchés sur l'herbe, dans la gorge du Baladron ; il n'y avait plus autour de nous ni tentes ni campement ; les feux à demi consumés s'éteignaient sous la cendre ; les gitanos de Léon avaient disparu.

Dans ce récit, Gonzague s'arrangeait de manière à cotoyer toujours la vérité, en ce sens que les dates, les lieux de scène et les personnages étaient exactement indiqués. Son mensonge avait ainsi la vérité pour cadres. De telle sorte que si on interrogeait Lagardère ou Aurore,leurs réponses ne pussent manquer de se rapporter par quelque point à sa version. Tous deux, Lagardère et Aurore, étaient, à son dire, des imposteurs ; donc, ils avaient intérêt à dénaturer les faits.

Le régent écoutait toujours, attentif et froid.

—Ce fut une belle occasion manquée, monseigneur, reprit Gonzague avec ce pur accent de

sincérité qui le faisait si éloquent. Si nous avions réussi, que de larmes évitées dans le passé, que de malheurs conjurés dans le présent ! Je ne parle pas de l'avenir, qui est à Dieu. Je revins à Madrid. Nulle trace des bohémiens ; Lagardère était parti pour un voyage ; la gitanita qu'il avait mise à la place de mademoiselle de Nevers était élevée au couvent de l'Incarnation. Monseigneur, votre volonté est de ne point faire paraître les impressions que vous cause mon récit. Vous vous défiez de cette facilité de parole qu'autrefois vous aimiez. Je tâche d'être simple et bref. Néanmoins, je ne puis me défendre de m'interrompre pour vous dire que vos défiances et même vos préventions n'y feront rien. La vérité est plus forte que cela. Du moment que vous avez consenti à m'écouter, la chose est jugée : j'ai amplement, j'ai surabondamment de quoi vous convaincre. Avant de poursuivre la série des faits, je dois placer ici une observation qui a son importance. Au début, Lagardère fit une substitution d'enfant pour tromper mes poursuites : cela est évident. En ce temps, il avait l'intention de reprendre l'héritière de Nevers à un moment donné, pour s'en servir selon l'intérêt de son ambition. Mais ses vues changèrent. Monseigneur comprendra ce revirement d'un seul mot : il devint amoureux de la gitanita. Dès lors, la véritable Nevers fut condamnée. Il ne s'agissait plus d'obtenir rançon ; l'horizon s'élargissait : l aventurier hardi fit ce rêve d'asseoir sa maîtresse sur le fauteuil ducal et d'être ainsi l'époux de l'héritière de Nevers.

Le régent s'agita sous sa couverture, et son visage exprima une sorte de malaise. La plausibilité d'un fait varie suivant les mœurs et le caractère de l'auditeur. Philippe d'Orléans n'avait

peut-être pas donné grande foi à ce romanesque dévouement de Gonzague à ces travaux d'Hercule entrepris pour accomplir la parole donnée à un mourant ; mais ce calcul de Lagardère lui sautait aux yeux, comme on dit vulgairement, et l'éblouissait tout à coup. L'entourage du régent et sa propre nature répugnaient aux conceptions tragiques ; mais la comédie d'intrigue s'assimilait à lui tout naturellement. Il fut frappé, frappé au point de ne pas voir avec quelle adresse Gonzague avait jeté les prémisses de cet hypothèque argument, frappé au point de ne pas se dire que l'échange opéré entre les deux enfants rentrait dans ces faits romanesques qu'il n'avait pas admis.

L'histoire entière se teignit tout à coup pour lui d'une nuance de réalité. Ce rêve de l'aventurier Lagardère était si logiquement indiqué par la situation, qu'il fit rayonner sa probabilité sur tout le reste. Gonzague remarqua parfaitement l'effet produit. Il était trop adroit pour s'en prévaloir sur-le-champ. Depuis une demi-heure, il avait cette conviction que le régent savait minute par minute tout ce qui s'était passé depuis deux jours. Il tournait ses batteries en conséquence.

Philippe d'Orléans avait la réputation d'entretenir une police qui n'était point sur les ordres de M. de Machault ; et Gonzague avait souvent eu l'idée que, dans les rangs mêmes de son bataillon sacré, une ou plusieurs mouches pouvaient bien se trouver. Le mot " mauche " était particulièrement à la mode sous la régence. Le genre masculin et la désinence argotique que notre époque a donnée à ce mot l'ont banni du vocabulaire des honnêtes gens.

Gonzague était prudent. Il jouait son jeu comme si le régent eût vu toutes ses cartes.

— Monseigneur, reprit-il, peut-être bien persuadé que je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à ce détail. Etant donné Lagardère avec son intelligence et son audace, la chose devait être ainsi. Elle est. J'en avais les preuves avant l'arrivée de Lagardère à Paris ; depuis son arrivée, l'abondance des preuves nouvelles rend les anciennes absolument superflues. Madame la princesse de Gonzague, qui n'est point suspecte de me prêter trop souvent son aide, renseignera Votre Altesse Royale à ce sujet. Mais revenons à nos faits. Le voyage de Lagardère dura deux ans. Au bout de ces deux années, la gitanita, instruite par les saintes filles de l'Incarnation, était méconnaissable. Lagardère, en la voyant, dut concevoir le dessein dont nous venons de parler. Les choses changèrent. La prétendue Aurore de Nevers eut une maison, une gouvernante et un page, afin que les apparences fussent sauvegardées. Le plus curieux, c'est que la véritable Nevers et sa remplaçante se connaissaient et qu'elles s'aimaient. Je ne puis croire que la maîtresse de Nevers soit de bonne foi ; cependant ce n'est pas impossible ; il est assez adroit pour avoir laissé à cette belle enfant sa candeur toute entière. Ce qui est certain, c'est qu'il faisait des façons pour recevoir chez lui, à Madrid, la vraie Nevers,et qu'il avait défendu à sa maîtresse de la recevoir, parce qu'elle avait une conduite trop légère.

Ici, Gonzague eut un rire amer.

— Madame la princesse, reprit-il, a dit devant le tribunal de famille : " Ma fille n'eût-elle oublié qu'un instant la fierté de sa race, je voilerais ma face en m'écriant : " Nevers est mort

tout entier ! " Ce sont ses propres paroles. Hélas ! monseigneur, la pauvre enfant a cru que je raillais sa misère quand je lui parlai pour la première fois de sa race ; mais vous serez de mon avis, et, si vous n'êtes pas de mon avis, la loi vous donnera tort : il n'appartient pas à une mère de tuer le bon droit de son enfant par de vaines délicatesses. Aurore de Nevers a-t-elle demandé à naître en fraude de l'autorité paternelle ? La première faute est à la mère. La mere peut g´mir sur le passé, rien de plus ; l'enfant a droit, et Nevers mort a un denier représentant ici bas... Deux ! je voulais dire deux ! s'interrompit à cet endroit Gonzague. Votre figure a changé, monseigneur ! Laissez-moì vous dire que votre bon cœur revient sur votre visage. Laissez-moi vous supplier de m'apprendre quelle voix calomnieuse a pu vous faire oublier en un jour trente ans de loyale amitié.

— Monsieur le prince, interrompit le duc d'Orléans d'une voix qui voulait être sévère, mais qui trahissait le doute et l'émotion, je n'ai qu'à vous répéter mes propres paroles : Justifiez-vous ; et vous verrez si je suis votre ami.

— Mais de quoi m'accuse-t-on ? s'écria Gonzague feignant un emportement soudain. Est-ce un crime de vingt ans ? est-ce un crime d'hier ? Philippe d'Orléans a-t-il cru, une heure, une minute, une seconde, je veux savoir, je le veux ! avez-vaus cru, monseigneur, que cette épée...

— Si je l'avais cru... murmura le duc d'Orléans, qui fronça le sourcil, tandis que le sang montait à sa joue.

Gonzague prit sa main de force et l'appuya contre son cœur.

— Merci ! dit-il les larmes aux yeux ; entendez-vous, Philippe ! j'en suis réduit à vous dire

merci parce que votre joie ne s'est pas jointe aux autres pour m'accuser d'infamie !

Il se redressa, comme s'il eût eu honte et pitié de son attendrissement.

— Que monseigneur me pardonne, reprit-il en se forçant à sourire, je ne m'oublierai plus près de lui. Je sais quelles sont les accusations portées contre moi, ou du moins je les devine. Ma lutte contre ce Lagardère m'a entraîné à des actes que la loi réprouve, je me défendrai, si la loi m'attaque. En outre, il y a la présence de mademoiselle de Nevers dans une maison consacrée au plaisir... Je ne veux pas anticiper, monseigneur, ce qui me reste à dire ne fatiguera pas longtemps l'attention de Votre Altesse Royale. Votre Altesse Royale se souvient sans doute qu'elle accueillit avec étonnement la demande que je lui fis de l'ambassade à Madrid. Jusqu'alors, je m'étais tenu soigneusement éloigné des que votre étonnement ait cessé. Je voulais retourner en Espagne avec un titre officiel qui mit affaires publiques. Nous en avons dit assez pour à ma dispositίtn la police de Madrid. En queiques jours, j'eus découvert l'asile de la chère enfant qui est désormais tout l'espoir d'une grande race. Lagardère l'avait décidément abandonnée. Qu'avait-il à faire d'elle ? Aurore de Nevers gagnait sa vie à danser sur les places publiques. Mon dessein était de saisir à la fois les deux jeunes filles de l'aventurier. L'aventurier et sa maîtresse m'échappèrent ; je ramenai mademoiselle de Nevers.

— Celle que vous prétendez être mademoiselle de Nevers, rectifia le régent.

— Oui, monseigneur, celle que je prétends être mademoiselle de Nevers.

— Cela ne suffit pas.

— Permettez-moi de croire le contraire, puisque le régent m'a donné raison. Je n'ai point agi à la légère. Au risque de me répéter, je vous dirai : Voici vingt ans que je travaille ! Que fallait-il ? La présence des deux jeunes filles et de l'imposteur. Nous l'avons ; ils sont réunis tous les trois à Paris...

— Non pas par votre fait, interrompit le régent.

— Par mon fait, monseigneur, uniquement par mon fait. A quelle époque Votre Altesse Royale a-t-elle reçu la première lettre de ce Lagardère ?

— Vous ai-je dit... ? commença le duc d'Orléans avec hauteur.

— Si Votre Altesse Royale ne veut pas me répondre, je le ferai pour elle. La première lettre de Lagardère, celle qui demandait le sauf-conduit et qui était datée de Bruelles, arriva à Paris dans les derniers jours d'août, et il y avait près d'un mois que mademoiselle de Nevers était en mon pouvoir. Ne me traitez pas plus mal qu'un accusé ordinaire, monseigneur, et laissez-moi du moins le bénéfice de l'évidence. Pendant près de vingt ans, Lagardère est resté sans donner signe de vie. Pensez-vous qu'il ne lui ait pas fallu un motif pour songer à rentrer en France précisément à cette heure ? et pensez-vous que ce motif n'ait point été l'enlèvement même de la vraie Nevers? S'il faut mettre les points sur les i, Lagardère a-t-il pu faire d'autre raisonnement que celui-ci : “ Si je laisse M. de Gonzague installer à l'hôtel de Lorraine l'héritière du feu duc, où s'en vont mes espoirs ? et que ferai-je de cette belle fille qui valait des millions hier, qui semain ne sera plus qu'une gitanita plus pauvre que moi ? .”

— On pourrait retourner l'argument, objecta le régent.

— On pourrait dire, n'est-ce pas, fit Gonzague, que Lagardère, voyant que j'allais faire reconnaître une fausse héritière, a voulu représenter la véritable ?

Le régent inclina la tête en signe d'affirmation.

— Eh bien, monseigneur, poursuivit Gonzague, il n'en resterait pas moins prouvé que le retour de ce Lagardère a eu lieu par mon fait. Je ne demande pas autre chose. Voici en effet ce que je me disais : Lagardère voudra me suivre à tout prix ; il tombera entre les mains de la justice, et la lumière se fera. Ce n'est pas moi, monseigneur, qui ai donné à Lagardère les moyens d'entrer en France et d'y braver l'action de la justice.

— Saviez-vous que Lagardère était à Paris, demanda le duc d'Orléans, quand vous avez sollicité auprès de moi la permission de convoquer un tribunal de famille ?

— Oui, monseigneur, répondit Gonzague sans hésiter.

— Pourquoi ne m'en pas prévenir ?

— Devant la morale philosophique et devant Dieu, repartit Gonzague, je prétends n'avoir aucun tort. Devant la loi, monseigneur, et par conséquent devant vous, s'il vous plaît de représenter la loi, mon espérance diminue. Avec la lettre qui tue, un juge inique pourrait me condamner. J'aurais dû réclamer vos conseils sur tout ceci et votre aide aussi, cela semble évident ; mais est-ce auprès de vous qu'il faut justifier certaines répugnances ? Je pensais mettre un terme à l'antagonisme malheureux qui a existé de tout temps entre madame la princesse et moi ; je

pensais vaincre à force de bienfaits cette répulsion violente que rien ne motive, j'en fais serment sur mon honneur ! je me croyais sûr d'arriver à conclure la paix avant qu'âme qui vive eût soupçonné la guerre. Voilà un grave motif, et certes, monseigneur, moi qui connais mieux que personne, la délicatesse d'âme et la profonde sensibilité que recouvre votre affectation de septicisme, je puis bien faire valoir près de vous une semblable raison. Mais il y en avait une autre, une raison puérile peut-être, si rien de ce qui se rattache à l'orgueil du devoir accompli peut sembler puéril. J'avais commencé seul cette grande, cette sainte entreprise, seul je l'avais poursuivie pendant la moitié de mon existence, à l'heure du triomphe, j'avais hésité à mettre quelqu'un, fût-ce vous-même, monseigneur, de moitié dans ma victoire. Au conseil de famille, l'attitude de madame la princesse m'a fait comprendre qu'elle était prévenue. Lagardère n'attendait pas mon attaque : il tirait le premier. Monseigneur, je n'ai point honte de l'avouer : l'astuce n'est pas mon fort. Lagardère a joué au plus fin avec moi ; il a gagné. Je ne crois pas vous apprendre que cet homme a dissimulé sa présence parmi nous sous un affreux déguisement. Peut-être est-ce la grossièreté même de la ruse qui en a fait la complète réussite. Il faut avouer aussi, s'interrompit ici le prince de Gonzague avec dédain, que l'ancien métier du personnage lui donnait des facilités qui ne sont pas à tout le monde.

— Je ne sais pas quel métier il a fait, dit le régent.

—Le métier de saltimbanque, avant de faire le métier d'assassin. Ici, sous vos fenêtres, dans la cour des Fontaines, ne vous souvenez-vous point

d'un malheureux enfant qui autrefois gagnait son pain à faire des contorsions, à désarticuler ses jointures, et qui, notamment, contrefaisait le bossu ?

— Lagardère ! murmura le prince, en qui un souvenir s'éveillait ; c'était du vivant de Monsieur ! Nous le regardions par cette fenêtre : le petit Lagardère !

— Plût à Dieu que ce souvenir vous fût venu il y a deux jours ! Je continue. Dès que je soupçonnai son arrivée à Paris je repris mon plan où je l'avais laissé. J'essayai de m'emparer du couple imposteur et des papiers que Lagardère avait soustraits au château de Caylus. Malgré toute son adresse, Lagardère ou le bossu ne pût m'empêcher d'exécuter une bonne partie de ce plan ; il ne parvint à sauver que lui-même ; je pus mettre la main sur la jeune fille et sur les papiers.

—Où est la jeune fille ? demanda le régent.

— Auprès de la pauvre mère abusée, auprès de madame de Gonzague.

— Et les papiers ? Je vous préviens que c'est c'est ici qu'il y a véritable danger pour vous, monsieur le prince.

— Et pourquoi danger, monseigneur ? demanda Gonzague orgueilleusement. Moi, je ne pourrai jamais concevoir qu'on ait été, pendant un quart de siècle, le compagnon, l'ami, le frère d'un homme dont on a si misérable opinion ! Pensez-vous que j'ai falsifié déjà les titres ? L'enveloppe, cachetée de trois sceaux, intacts tous les trois, vous répondra de ma probité douteuse. Les titres sont entre mes mains. Je suis prêt à les déposer, contre un reçu détaillé, dans celles de Votre Altesse Royale.

— Ce soir, nous vous les réclamerons, dit le duc d'Orléans.

— Ce soir je serai prêt comme je le suis à cette heure. Mais permettez-moi d'achever. Après la capture que j'avais faite, Lagardère était vaincu. Ce déguisement maudit a changé complètement la face des choses. C'est moi-même qui ai introduit l'ennemi chez moi. J'aime le bizarre, vous le savez, et, à cet égard, c'est un peu le goût de Votre Altesse royale qui a fait le mien, du temps que nous étions amis. Ce bossu vint louer la loge de mon chien pour une somme folle; ce bossu m'apparut comme un être fantastique ; bref, je fus joué, pourquoi le nier. Ce Lagardère est le roi des jongleurs. Une fois dans la bergerie, le loup a montré les dents ; je ne voulais rien voir, et c'est un de mes fidèles serviteurs, M. de Peyrolles, qui a pris sur lui de prévenir secrètement la princesse de Gonzague.

—Pourriez- vous prouver ceci ? demanda le régent.

—Facilement, monseigneur, par le témoignage de M. de Peyrolles. Mais les gardes-françaises et madame la princesse arrivèrent trop tard pour mes deux pauvres compagnons Albret et Gironne. Le loup avait mordu.

—Ce Lagardère était-il donc seul contre vous tous ?

—Ils étaient quatre, monseigneur, en comptant M. le marquis de Chaverny, mon cousin.

—Chaverny ! répéta le régent étonné.

Gonzague répondit hypocritement :

—Il avait connu, à Madrid, lors de mon ambassade, la maîtresse de ce Lagardère. Je dois dire à monseigneur que j'ai sollicité et obtenu ce

matin de M. d'Argenson une lettre de cachet contre Chaverny.

—Et les deux autres ?

—Les deux autres sont également arrêtés. Ce sont tout bonnement deux prévôts d'armes, connus pour avoir partagé jadis les débauches et les méfaits de Lagardère.

—Reste à expliquer, dit le régent, l'attitude que vous avez prise cette nuit devant vos amis.

Gonzague releva sur le duc d'Orléans un regard de surprise admitablement jouée. Il fut un instant avant de répondre. Puis il dit avec un sourire moqueur.

—Ce que l'on m'a rapporté a-t-il donc quelque fondement ?

—J'ignore ce vue l'on vous a rapporté.

—Des contes à dormir debout, monseigneur ; des accusations tellement folles... Mais appartient-il bien à la haute sagesse de Votre Altesse Royale et à ma propre dignité ?...

—Je fais bon marché de ma haute sagesse, monsieur le prince ; mettons-la de côté un instant avec votre dignité. Je vous prie de parler.

—Ceci est un ordre, et j'obéis. Pendant que j'étais, cette nuit, auprès de Votre Altesse Royale, il paraît que l'orgie a atteint chez moi des proportions extravagantes. On a forcé la porte de mon appartement privé, où j'avais abrité les deux jeunes filles, afin de les remettre toutes deux ensemble, le matin venu, entre les mains de madame la princesse. Je n'ai pas besoin de dire à monseigneur quels étaient les instigateurs de cette violence, mes amis ivres y prêtaient la main. Un duel bachique a eu lieu entre Chaverny et le prétendu bossu. Le prix du tournoi devait être la main de cette jeune gitanita qu'on veut faire passer pour mademoiselle de Nevers. Quand je

suis revenu, j'ai trouvé Chaverny couché sur le carreau et le bossu triomphant auprès de sa maîtresse. Un contrat avait été dressé ; il se couvrait de signatures, parmi lesquelles mon propre seing falsifié.

Le régent regardait Gonzague et semblait vouloir percer jusqu'au fond de son âme. Celui-ci venait de livrer une bataille désespérée. En entrant chez le duc d'Orléans, il s'attendait peut-être à trouver quelque froideur chez son protecteur et ami, mais il n'avait point, compté sur cette terrible et longue explication.

Tous ces mensonges habilement groupés, tout cet énorme monceau de fourberies était, on peut le dire, aux trois quarts impromptu. Non-seulement Gonzague se posait en victime de son propre héroïsme, mais encore il infirmait à l'avance le témoignage des trois seules personnes qui pouvait déposer contre lui : Chaverny, Cocardasse et Passepoil.

Le régent avait aimé cet homme aussi tendrement qu'il pouvait aimer ; le régent l'avait dans son intimité depuis l'adolescence. Ce n'était pas pour Gonzague une condition favorable ; car cette longue suite de rapports intimes avait dû mettre le duc d'Orléans en garde contre la profonde habileté de son ami. Il en était ainsi, en effet. Peut-être que, passant par une autre bouche, les réponses claires et en apparence si précises de Gonzague auraient suffi à établir la conviction du régent.

Le régent avait en lui-même le sentiment de la justice, bien que l'histoire lui reproche avec raison bon nombre d'iniquités. Il est permis de croire qu'en cette circonstance, le régent retrouvait, pour ainsi dire, toute la noblesse native de son caractère, à cause du solennel et triste sou-

venir qui planait sur ce procès. Il s'agissait en définitive de punir le meurtrier de Nevers, que Philippe d'Orléans avait chéri comme un frère ; il s'agissait de rendre un nom, une fortune, une famille à la fille déshéritée de Nevers.

Le régent était tenté d'ajouter foi aux paroles de Gonzague. S'il se roidissait, c'était chez lui accès de vertu. Il ne voulait pas que sa conscience put jamais lui faire un reproche au sujet de ce débat. Toute sa pensée était résumée dans ces mots prononcés au début de l'entrevue : " Justifiez-vous seulement, et vous verrez si je vous aimais ! " Malheur aux ennemis de Gonzague justifié !

—Philippe, dit-il après un silence et avec une sorte d'hésitation, Dieu m'est témoin que je serais heureux de conserver un ami ! La calomnie a pu s'acharner contre vous, car vous avez beaucoup d'envieux.

—Je les dois aux bienfaits de monseigneur, murmura Gonzague.

—Vous êtes fort contre la calomnie, reprit le régent, par votre position si haute, et aussi par cette intelligence élevée que j'aime en vous. Répondez, je vous prie, à une dernière question. Que signifie cette histoire de la succession du comte Annibal Canozza ?

Gonzague lui mit la main sur le bras.

—Monseigneur, dit-il d'un ton sérieux et bref, mon cousin Canozza mourut pendant que Votre Altesse royale voyageait avec moi en Italie. Croyez-moi, ne dépassez pas certaine limite audessous de laquelle l'infamie arrive à l'absurde et ne mérite que le dédain, quand même elle passe par la bouche d'un puissant prince. Peyrolles m'a dit ce matin : " On a fait serment de vous perdre ; on a parlé à Son Altesse royale de

telle sorte, que toutes les vieilles accusations portées contre l'Italie vont retomber sur vous. Vous serez un Borgia. Les pêches empoisonnées, les fleurs au calice desquelles on a introduit la mortelle "acqua toffana..." Monseigneur, interrompit ici Gonzague, si vous avez besoin d'un plaidoyer pour m'absoudre, condamnez-moi, car le dégoût me ferme la bouche. Je me résume et vous laisse en face de ces trois faits : Lagardère est entre les mains de votre justice ; les deux jeunes filles sont auprès de la princesse ; je possède les pages arrachées au registre de la chapelle de Caylus. Vous êtes le chef de l'Etat. Avec ces éléments, la découverte devient si aisée, que je ne puis me défendre d'un sentiment d'orgueil en me disant : " C'est moi qui ai fait la lumière dans ces ténèbres ! "

—La vérité sera découverte, en effet, dit le régent ; c'est moi-même qui présiderai ce soir le tribunal de famille.

Gonzague lui saisit les deux mains avec avidité.

—J'étais venu pour vous prier de cela, dit-il. Au nom de l'homme à qui j'ai voué mon existence entière, je vous remercie, monseigneur. Maintenant, j'ai à demander pardon d'avoir parlé trop haut peut-être devant le chef d'un grand Etat ; mais, quoi qu'il arrive, mon châtiment est tout prêt. Philippe d'Orléans et Philippe de Gonzague se seront vus ce soir pour la dernière fois.

Le régent l'attira vers lui. Ces vieilles amitiés sont robustes.

—Un prince ne s'abaisse point en faisant amende honorable, dit-il ; le cas échéant, Philippe, j'espère que les excuses du régent vous suffiront.

Gonzague sécoua la tête avec lenteur.

—Il y a des blessures, fit-il d'une voix tremblante, que nul baume ne saurait guérir.

Il se redressa tout à coup et regarda la pendule. Depuis trois longues heures, l'entretien durait.

—Monseigneur, fit-il d'un accent ferme et froid, vous ne dormirez pas ce matin. L'antichambre de Votre Altesse royale est pleine. On se demande là, tout près de nous, si je vais sortir d'ici avec un surcroit de faveur ou si vos gardes vont me conduire à la Bastille. C'est l'alternative que je pose, moi aussi... Je réclame de Votre Altesse royale une de ces deux grâces, à son choix ; la prison qui me sauvegarde, ou une marque spéciale et publique d'amitié qui me rende, ne fût-ce que pour aujourd'hui, tout mon crédit perdu, j'en ai besoin.

Philippe d'Orléans sonna et dit au valet qui entra :

—Qu'on introduise tout le monde.

Au moment où les courtisans appelés passaient le seuil, il attira Gonzague et le baisa au front, en disant :

—Ami Philippe, à ce soir !

Les courtisans se rangèrent et firent haie, inclinés jusqu-à terre sur le passage du prince de Gonzague qui se retirait.

IX

TROIS ETAGES DE CACHOTS

L'institution des chambres ardentes remonte à François II, qui en avait fondé une dans chaque parlement pour connaître des cas d'hérésie. Les arrêts de ces tribunaux exceptionnels étaient souverains et exécutoires dans les vingt-quatre heures. La plus célèbre des chambres ardentes fut la commission extraordinaire désignée par Louis XIV, au temps des empoisonnements.

Sous la Régence, le nom resta, mais les attributions varièrent. Plusieurs sections du parlement de Paris reçurent le titre de chambre ardentes et fonctionnèrent en même temps. La fièvre n'était plus à l'hérésie ni aux poisons, la fièvre était aux finances. Sous la Régence, les chambres ardentes furent donc financières. On ne doit voir en elles que de véritables cours des comptes, chargées de vérifier et de viser les bordereaux des agents du trésor. Après la chute de Law, elles prirent même le nom de chambres du visa.

Il y avait cependant une autre chambre ardente dont les sessions avaient lieu au grand Châtelet, pendant les travaux que LeBlanc fit faire au palais du parlement et à la Conciergerie. Ce tribunal, qui fonctionnait pour la première fois en 1716, lors du procès de Longuefort, porta plusieurs condamnations célèbres : une entre autres, contre l'intendant Le Saulnois de Sancerre,

accusé d'avoir falsifié le seau. En 1717, elle était composée de cinq conseillers et d'un président de chambre. Les conseillers étaient les sieurs Berthelot de Labeaumelle, Hardouin, Hacquelin-Desmaisons, Montespel de Graynac et Husson-Bordesson, auditeur. Le président était M. le marquis de Ségré. Elle pouvait être convoquée par ordonnance du roi, du jour au lendemain, et même par assignation d'heure à heure. Ses membres ne devaient pas quitter Paris.

La chambre ardente avait été convoquée la veille, aux diligences de Son Altesse royale le duc d'Orléans. L'assignation portait que la séance ouvrirait à quatre heures de nuit. L'acte d'accusation devait apprendre aux juges le nom de l'accusé.

A quatre heures et demie, le chevalier Henri de Lagardère comparut devant la chambre ardente du Châtelet. L'acte d'accusation le chargeait d'un détournement d'enfant et d'un assassinat.

Il y eut des témoins entendus : M. le prince et madame la princesse de Gonzague. Leurs dires furent tellement contradictoires, que la chambre habituée pourtant à rendre ses arrêts sur le moindre indice, s'ajourna à une heure de relevée, pour plus ample informé. On devait entendre trois témoins nouveaux: M. de Peyrolles, Cocardasse et Passepoil.

M. de Gonzague vit l'un après l'autre chacun des conseillers et le président. Une mesure qui avait été provoquée par l'avocat du roi, la comparution de la jeune fille enlevée, ne fut point prise en considération : M. de Gonzague avait déclaré que la fille de Nevers subissait de manière ou d'autre l'influence de l'accusé ; circonstance, aggravante dans un procès de rapt commis sur l'héritière d'un duc et pair !

On avait tout préparé pour conduire Lagardère à la Bastille, quartier des exécutions de nuit. Le sursis fut cause qu'on lui chercha une prison voisine de la salle d'audience, afin qu'il restât là sous la main de ses juges.

C'était au troisième étage de la tour Neuve, ainsi nommée parce que M. de Jaucourt en avait achevé la reconstruction à la fin du règne de Louis XIV. Elle était située au nord-ouest du bâtiment, et ses meurtrières regardaient le quai. Elle occupait juste la moitié de l'emplacement de l'ancienne tour Magne, écroulée en 1670, et dont la ruine jeta bas une partie de rempart. On y mettait d'ordinaire les prisonniers du cachet avant de les diriger sur la Bastille.

C'était une construction fort légère en briques rouges, et dont l'aspect contrastait singulièrement avec les sombres donjons qui l'entouraient. Au second étage un pont-levis la reliait à l'ancien rempart, formant terrasse au-devant de la grand'salle du greffe. Les cachots ou plutôt les cellules étaient proprettes, et carrelées comme presque tous les appartement bourgeois d'alors. On voyait bien que la détention n'y pouvait être que provisoire, et sauf les gros verrous des portes, qu'on avait sans doute replacés tels quels, rien n'y sentait la prison d'Etat.

En mettant Lagardère sous clef, après la séance suspendue, le geôlier lui déclara qu'il était au secret. Lagardère lui proposa vingt ou trente pistoles qu'il avait sur lui pour une plume, de l'encre et une feuille de papier. Le geôlier prit les trente pistoles et ne donna rien en échange. Il promit seulement de déposer l'argent au greffe

Lagardère, enfermé, resta un instant immobile et comme accablé sous ses réflexions. Il était là captif, paralysé, impuissant : son ennemi avait

le pouvoir, la faveur avouée du chef de l'Etat, la fortune et la liberté.

La séance de nuit avait duré deux heures à peu près. Elle avait eu lieu tout de suite après le petit souper de la Folie-Gonzague. Il faisait jour déjà quand Lagardère entra dans sa cellule. Il avait été de garde au Châtelet plus d'une fois jadis avant d'entrer dans les chevau-légers du corps. Il connaissait les êtres. Au-dessous de sa cellule, deux autres cachots devaient se trouver.

D'un regard, il embrassa son pauvre domaine: un billot, une cruche, un pain, une botte de paille. On lui avait laissé ses éperons. Il en détacha un et se piqua le bras à l'aide de l'ardillon. Cela lui donna de l'encre. Un coin de mouchoir servit de papier, un brin de paille fit office de plume. Avec de pareils ustensiles, on écrit lentement et peu lisiblement, mais enfin on écrit. Lagardère traça ainsi quelques mots ; puis, toujours à l'aide de son ardillon, il descella un des carreaux de sa cellule.

Il ne s'était pas trompé. Deux cachots étaient au-dessous du sien.

Dans le premier, le petit marquis de Chaverny, toujours ivre, dormait comme un bienheureux. Dans le second, Cocardasse et Passepoil, couchés sur leur paille, philosophaient et disaient d'assez bonnes choses, tant sur l'inconstance du temps que sur la versatilité de la fortune. Ils n'avaient pour toute provende qu'un morceau de pain sec, eux qui avaient soupé la veille avec le prince. Cocardasse junior passait encore de temps en temps sa langue sur ses lèvres, au souvenir de l'excellent vin qu'il avait bu. Quant à frère Passepoil il n'avait qu'à fermer les yeux pour voir passer comme en un rêve le nez retroussé de mademoi-

selle Nivelle, la fille du Mississipi, les yeux ardents de dona Cruz, les beaux cheveux de la Fleury et l'agaçant sourire de Cidalise. S'il avait bien su, ce Passepoil, la composition du paradis de Mahomet, désertant aussitôt la foi de ses pères, il se serait fait musulman. Ses passions l'auraient conduit là. Et pourtant il avait des qualités.

Chaverny songeait, lui aussi, mais autrement. Il était vautré sur sa paille, les habits en désordre, la chevelure ébouriffée. Il s'agitait comme un beau diable.

—Encore un coup, bossu, disait-il, et ne triche pas! Tu fais semblant de boire, coquin! je vois le vin qui coule sur ton jabot. Palsambleu! reprenait-il, Oriol n'a-t-il pas assez d'une tête joufflue et insipide ? Je lui en trouve deux, trois cinq, sept, comme à l'hydre de Lerne! Allons, bossu, qu'on apporte deux tonnes, toutes deux bien pleines ! tu boiras l'une, et moi l'autre, éponge que tu es ! Mais vive Dieu ! retirez cette femme qui s'assied sur ma poitrine, elle est lourde. Est-ce ma femme ? Je dois être marié...

Ses traits exprimèrent un mécontentement subit.

—C'est dona Cruz, je la reconnais bien. Cachez-moi! je ne veux pas que dona Cruz me voie en cet état ; reprenez vos cinquante mille écus, je veux épouser dona Cruz.

Et il se démenait. Tantôt le cauchemar le prenait à la gorge, tantôt il avait ce rire idiot et béat de l'ivresse. Il n'avait garde d'entendre le bruit léger qui se faisait au-dessus de sa tête ; il [illegible] fallu du canon pour l'éveiller. Le bruit allait cependant assez bien. Le plafond était mince. Au bout de quelques minutes, des gravois commencèrent à tomber. Cha-

verny les sentit dans son sommeil. Il se frappa deux ou trois fois le visage, comme on fait pour chasser un insecte importun.

Voilà des mouches endiables ! se disait-il.

Un platras un peu plus gros lui tomba sur la joue.

—Mort-diable! fit-il bossu de malheur, t'émancipes-tu déjà jusqu'à me jeter des nies ? Je veux bien boire avec toi, mais je ne veux pas que tu te familiarises.

Un trou noir parut au plafond, juste au dessus de sa figure, et le morceau de plâtre qui tomba du trou vint le frapper au front.

—Sommes-nous des marmots pour nous lancer des cailloux ? s'écria-t-il avec colère. Holà! Navailles! prends le bossu par les pieds. Nous allons le baigner dans la mare...

Le trou s'élargissait au plafond. Une voix sembla tomber du ciel.

—Qui que vous soyiez, dit-elle, veuillez répondre à un compagnon d'infortune ! Etes-vous au secret, vous aussi? ne vient-il personne vous voir du dehors ?

Chaverny dormait toujours ; mais son sommeil était moins profond. Encore une demi-douzaine de platras sur la figure et il allait s'éveiller. Il entendit la voix dans son rêve.

—Morbleu ! fit-il répondant à je ne sais quoi, ce n'est pas une fille qu'on puisse aimer à la légère. Elle n'était point complice de cette comédie de l'hôtel de Gonzague, et, au pavillon, mon coquin de cousin lui avait fait accroire qu'elle était avec de nobles dames.

Il ajouta d'un ton grave et important :

—Je vous réponds de sa vertu ; elle fera la plus délicieuse marquise de l'univers !

—Holà! fit d'en haut la voix de Lagardère, n'avez-vous pas entendu ?

Chaverny ronfla un petit peu, las de bavarder dans son sommeil.

—Il y a quelqu'un, pourtant! dit la voix d'en haut ; j'aperçois un objet qui remue.

Une sorte de paquet passa par le trou et vint tomber sur la joue gauche de Chaverny, qui sauta sur ses pieds d'un bond et se prit la mâchoire à deux mains.

—Misérable! fit-il, un soufflet! à moi!

Puis le fantôme, que sans doute il voyait, disparut. Son regard hébété fit le tour de la cellule.

—Ah çà! murmura-t-il en se frottant les yeux, je ne pourrai donc pas m'éveiller ! Je rêve,c'est évident !

La voix d'en haut reprit en ce moment :

—Avez-vous reçu le paquet ?

—Bon! fit Chaverny; le bossu est caché ici quelque part, le drôle m'aura joué quelque méchant tour. Mais quelle diable de tournure a cette chambre !...

Il leva la tête en l'air et cria de toute sa force:

—Je vois ton trou, maudit bossu! je te revaudrai cela. Va dire qu'on vienne m'ouvrir.

—Je ne vous entends pas, dit la voix, vous êtes trop loin du trou, mais je vous aperçois et je vous reconnais. Monsieur de Chaverny, quoique vous ayez passé votre vie en compagnie misérable, vous êtes encore un gentilhomme, je le sais. C'est pour cela que je vous ai empêché d'être assassiné cette nuit.

Le petit marquis ouvrait des yeux énormes.

—Ce n'est pourtant pas tout à fait la voix du bossu, pensa-t-il ; mais que parle-t-il d'assassi-

nat ? et qui ose donc employer avec moi ce to
protecteur ?

—Je suis le chevalier de Lagardère, dit la voi
à cet instant, comme si on eût voulu répondre
la question du petit marquis.

—Ah! fit celui-ci stupéfait, en voilà un qu
peut se vanter d'avoir la vie dure !

—Savez-vous où vous êtes ici ? demanda la
voix.

Chaverny secoua énergiquement la tête en signe
de négation.

—Vous êtes à la prison du Châtelet, second
étage de la tour Neuve.

Chaverny s'élança vers la meurtrière qui éclairait faiblement sa cellule, et ses bras tombèrent le long de son flanc. La voix poursuivit

—Vous avez dû être saisi ce matin à votre hôtel en vertu d'une lettre de cachet...

—Obtenue par mon très cher et très loyal cousin! grommela le petit marquis, je crois me souvenir de certain dégoût que je montrai hier pour certaines infamies...

—Vous souvenez-vous, demanda la voix, de votre duel au vin de Champagne avec le bossu ?

Chaverny fit un signe affirmatif.

—C'était moi qui jouais ce rôle de bossu, reprit la voix.

—Vous? s'écria le marquis, le chevalier de Lagardère ?

Celui-ci n'entendit point et poursuivit

—Quand vous fûtes ivre, Gonzague donna ordre de vous faire disparaître. Vous le gêniez. Il a peur du reste de loyauté qui est en vous. Mais les deux braves à qui la commission fut confiée sont à moi. Je donnai contre-ordre.

—Merci! fit Chaverny. Tout cela est un peu incroyable... raison de plus pour y ajouter foi.

—L'objet que je vous ai jeté est un message, continua la voix: j'ai tracé quelques mots sur mon mouchoir avec mon sang. Avez-vous moyen de faire parvenir cette missive à madame la princesse de Gonzague ?

Le geste de Chaverny répondit : "Néant."

En même temps, il ramassa le mouchoir pour voir comment un léger chiffon avait pu lui donner ce soufflet rude et si bien appliqué. Lagardère avait noué une brique dans le mouchoir.

—C'était donc pour me briser le crâne ! grommela Chaverny ; mais je devais avoir le sommeil dur, puisqu'on m'a pu conduire ici à mon insu.

Il défit le mouchoir, le plia et le mit dans sa poche.

—Je ne sais si je me trompe, reprit encore la voix ; mais je crois que vous ne demandez pas mieux que de me servir.

Chaverny répondit oui avec sa tête. La voix poursuivit :

—Selon toutes les probabilités, je vais être exécuté ce soir. Hâtons-nous donc. Si vous n'avez personne à qui confier ce message, faites ce que j'ai fait : percez le plancher de votre prison, et tentons la fortune à l'étage au-dessous.

—Avec quoi avez-vous percé votre trou ? demanda Chaverny.

Lagardère n'entendit pas, mais il devina sans doute, car l'éperon, tout blanc de plâtre, tomba aux pieds du petit marquis. celui-ci se mit aussitôt en besogne, il allait en vérité de bon cœur,et, à mesure que l'affaissement, suite de l'ivresse, diminuait, sa tête s'exaltait à la pensée de tout le mal que Gonzague lui avait voulu faire.

—Si nous ne réglons pas nos comptes dès au-

jourd'hui, se disait-il, ce ne sera pas de ma fa
te!

Et il travaillait avec fureur, creusant un tr
dix fois plus grand qu'il ne fallait pour laiss
glisser la missive.

—Vous faites trop de bruit, marquis, disait L
gardère à son trou ; prenez garde, on va vou
entendre !

Chaverny arrachait les briques, le plâtre, le
lattes, et mettait ses mains en sang.

—Sandiéou ! disait Cocardasse à l'étage infé
rieur, quel bal danse-t-on ici dessus ?

—C'est peut-être un malheureux qu'on étrangl
et qui se débat, repartit frère Passepoil, qui avai
ce matin les idées noires.

—Eh donc! fit observer le Gascon, si on l'étrangle, il a bien le droit de se débattre, Mais je crois bien que c'est plutôt quelque fou furieux du quartier qu'on l'a mis en prison avant de l'envoyer à Bicêtre.

Un grand coup se fit entendre en ce moment, suivi d'un craquement sourd et de la chute d'une partie du plafond.

Le platras, tombant entre nos deux amis, souleva un épais nuage de poussière.

—Recommandons notre âme à Dieu! fit Passepoil, nous n'avons pas nos épées, et sans doute on vient nous faire un mauvais parti.

— Bagasse ! répliqua le Gascon ; ils viendraient par la porte. Té! vé! voilà quelqu'un!

—Ohé! fit le petit marquis, dont la tête tout entière se montrait au large trou du plafond.

Cocardasse et Passepoil levèrent les yeux en même temps.

—Vous êtes deux là-dedans ? demanda Chaverny.

—Comme vous voyez, monsieur le marquis, ré-

pliqua Cocadasse ; mais tron de l'air! pourquoi tout ce dégât ?

—Mettez votre paille sous le trou, que je saute.

—Nenni donc! Nous sommes assez de deux.

—Et le géôlier n'a pas l'air d'un garçon à bien prendre la plaisanterie, ajouta frère Passepoil.

Chaverny, cependant, élargissait son trou prestement.

—As pas pur! fit Cocardasse en le regardant ; qui m'a donné des prisons comme cela !

—C'est bâti en boue et en crachat! ajouta Passepoil avec mépris.

—La paille! la paille! cria Chaverny impatient.

Nos deux braves ne bougeaient pas. Chaverny eut la bonne idée de prononcer le nom de Lagardère. Aussitôt la paille entassée s'éleva au centre du cachot.

—Est-ce que le couquinasse il est avec vous? demanda Cocardasse.

—Avez-vous de ses nouvelles ? fit Passepoil.

Chaverny, au lieu de tépondre, engagea ses deux jambes dans le trou. Il était fluet, mais ses hanches ne voulaient point passer, pressées qu'elles étaient par les parois rugueuses de l'ouverture. Il faisait pour glisser des efforts furieux. Cocardasse se mit à rire en voyant ces deux jambes qui gigotaient avec rage. Passepoil, toujours prudent, alla mettre son oreille à la porte donnant sur le corridor. Le corps de Chaverny passait cependant petit à petit.

—Viens çà, pétiou ! dit Cocardasse ; il va tomber... c'est encore assez haut pour qu'il se rompe les côtes.

Frère Passepoil mesura de l'œil la distance qu'il y avait du plancher au plafond.

—C'est assez haut, répliqua-t-il, pour qu'il nous

casse quelque chose en tombant, si nous sommes assez niais pour lui servir de matelas !

—Bah! fit Cocardasse, il est si mièvre !

—Tant que tu voudras ; mais une chute de douze pieds...

—As pas pur, ma caillou! il vient de la part du petit Parisien. En place !

Passepoil ne se fit pas prier davantage. Cocardasse et lui unirent leur bras vigoureux au-dessus du tas de paille. Presque aussitôt après, un second crquement se fit au plafond. Les deux braves fermèrent les yeux, et s'embrassèrent bien malgré eux par la traction soudaine que la chute du petit marquis exerça sur leurs bras tendus. Tous trois roulèrent sur le carreau, aveuglés par le déluge de plâtre qui tomba derrière Chaverny. Chaverny fut le premier relevé. Il se secoua et se mit à rire.

—Vous êtes deux bons enfants, dit-il ; la première fois que je vous ai vus, je vous ai pris pour deux parfaits gibiers de potence,ne vous fâchez pas. Forçons plutôt la porte, à trois que nous sommes ; tombons sur les guichetiers et prenons la clef des champs.

—Passepoil! fit le Gascon.

—Cocardasse! répondit le Normand.

—Trouves-tu que j'ai l'air d'un gibier de potence ?

—Et moi donc, murmura Passepoil, qui regarda le nouveau venu de travers ; c'est la première fois que pareil avanie...

—As pas pur! interrompit Cocardasse, le pécaïré nous rendra raison quand nous serons dehors. En attendant, il me plaît, son idée aussi. Forçons la porte, vivadiou !

Passepoil les arrêta au moment où ils allaient s'élancer.

—Ecoutez, dit-il en inclinant la tête pour prêter l'oreille.

On entendait un bruit de pas dans le corridor. En un tour de main, les platras déblayés furent poussés dans un coin derrière la paille remise à sa place. Une clef grinça bruyamment dans la serrure.

—Où me cacher? fit Chaverny, qui riait malgré son embarras.

Au dehors, on tirait de lourds et sonores verroux. Cocardasse ôta vivement son pourpoint; Passepoil fit de même. Moitié sous la paille,moitié sous les pourpoints, Chaverny se cacha tant bien que mal. Les deux prévôts, en bras de chemise, se plantèrent en garde en face l'un de l'autre, et feignirent de faire assaut à la main.

—A toi, ma caillou! cria Cocardasse ; une! deux!... allez !

—Touché! fit Passepoil en riant ; si on nous donnait seulement nos rapières, pour passer le temps. La porte massive roula sur ses gonds. Deux hommes un porte-clés et un gardien s'effacèrent pour laisser passer un troisième personnage qui avait un brillant costume de cour.

—Ne vous éloignez pas, dit ce dernier en poussant la porte derrière lui.

C'était M. de Peyrolles dans tout l'éclat de sa riche toilette. Nos deux braves le reconnurent du premier coup d'œil, et continuèrent de faire assaut sans autrement s'occuper de lui.

Ce matin, en quittant la petite maison, ce bon M. de Peyrolles avait recompté son trésor. A la vue de tout cet or si bien gagné, de toutes ces actions proprement casées dans les coins de sa cassette, le factotum avait encore eu l'idée de quitter Paris et de se retirer au sein des tranquilles campagnes,pour goûter le bonheur des proprié-

taires. L'horizon lui semblait se rembrunir, et son instinct lui disait : " Pars ! " Mais il ne pouvait y avoir grand danger à rester vingt-quatre heures de plus. Ce sophisme perdra éternellement les avides : c'est si court, vingt-quatre heures! Ils ne songent pas qu'il y a là dedans 1,440 minutes dont chacune contient soixante fois plus de temps qu'il n'en faut à un coquin pour rendre l'âme.

—Bonjour, mes braves amis, dit Peyrolles en s'assurant par un regard que la porte restait entre-bâillée.

—Adiou, mon bon ! répliqua Cocardasse en poussant une terrible botte à son ami Passepoil; va bien? Nous étions en train de dire, cette bagasse et moi, que, si on nous rendait nos rapières, nous pourrions au moins passer le temps.

—Voilà, ajouta le Normand, qui planta son index dans le creux de l'estomac de son noble ami.

—Et comment vous trouvez-vous ici? demanda le factotum d'un accent goguenard.

—Pas mal! pas mal! répondit le Gascon. Il n'y a rien de nouveau en ville ?

—Rien que je sache, mes dignes amis. Comme cela, vous avez grande envie de ravoir vos rapières ?

—L'habitude, fit Cocardasse bonnement ; quand je n'ai pas Péttonille il me semble qu'il me manque un membre, oui!

—Et si, en vous rendant vos rapières, on vous ouvrait les portes de céans ?

—Capédédiou, s'écria Cocardasse, voilà qui serait mignon ; té! Passepoil?

—Que faut-il faire pour cela ? demanda ce dernier.

—Peu de chose, mes amis, bien peu de chose. Dire un grand merci à un homme que vous avez

toujours pris pour un ennemi, et qui garde un faible pour vous.

—Qui est cet excellent homme, sandiéou ?

—C'est moi-même, mes vieux compagnons. Songez donc! voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons.

—Vingt-trois ans à la Saint-Michel, dit Passepoil. Ce fut le soir de la fête du saint archange que je vous donnai deux douzaines de plat derrière le Louvre de la part de M. de Maulévrier.

—Passepoil! s'écria Cocardasse sévèrement, ces fâcheux souvenirs ils ne sont point de mise. J'ai souvent pensé, pour ma part, que ce bon M. de Peyrolles nous chérissait en cachette. Fais-lui des excuses, vivadiou! et tout de suite, couquin!

Passepoil, obéissant, quitta sa position au milieu de la chambre, et s'avança vers Peyrolles la calotte à la main.

M. de Peyrolles, qui avait l'œil au guet aperçut en ce moment la place que les platras avaient blanchie sur le carreau. Son regarh rebondit naturelleement au plafond. A la vue du trou, il devint tout pâle. Mais il ne cria point, parce que Passepoil, humble et souriant, était déjà entre lui et la porte. Seulement, il se réfugia d'instinct vers le tas de paille, afin de garder ses derrières libres. En somme, il avait en face de lui deux hommes robustes et résolus ; mais les gardiens étaient dans le corridor et il avait son épée. A l'instant où il s'arrêtait, le dos tourné au tas de paille, la tête souriante de Chaverny se montra, soulevant un peu le pourpoint de Passepoil, qui le cachait.

IV

VIEILLES CONNAISSANCES

Nous sommes bien forcé de dire au lecteur ce que M. de Peyrolles venait faire dans la prison de Cocardasse et Passepoil, car cet habile homme n'eut pas le temps d'exposer lui-même les motifs de sa présence.

Nos deux braves devaient comparaître comme témoins devant la chambre ardente du Châtelet. Ce n'était pas le compte de M. le prince de Gonzague. Peyrolles avait charge de leur faire des propositions si éblouissantes, que leurs conscience n'y pussent tenir : mille pistoles à chacun d'un seul coup, espèces sonnantes et payées d'avance, non pas même pour accuser Lagardère, mais pour dire seulement qu'ils n'étaient pas aux environs de Caylus la nuit du meurtre. Dans l'idée de Gonzague, la négociation était d'autant plus sûre que Cocardasse et Passepoil ne devaient pas être très pressés d'avouer leur présence en ce lieu.

Voici maintenant comme quoi M. de Peyrolles n'eut point le loisir de montrer ses talents diplomatiques :

La tête goguenarde du petit marquis avait soulevé le pourpoint de Passepoil, tandis que Peyrolles, occupé à observer les mouvements de nos deux braves, tournait le dos au tas de paille. Le petit marquis cligna de l'œil et fit signe à ses alliés. Ceux-ci se rapprochèrent tout doucement.

—As pas pur, dit Cocardasse en montrant du doigt l'ouverture du plafond ; c'est un peu leste, de mettre deux gentilshommes dans un cachot si mal couvert.

--Plus on va, fit observer Passepoil avec modération, moins on respecte les convenances.

—Mes camarades, s'écria Peyrolles, qui prenait de l'inquiétude à les voir s'approcher ainsi, l'un à droite, l'autre à gauche, pas de mauvais tour! si vous me forcez à tirer l'épée...

—Fi donc! soupira Passepoil, tirer l'épée contre nous !

—Des gens désarmés! appuya Cocardasse.Barbediou! ça ne se peut pas !

Ils avançaient toujours. Néanmoins, Peyrolles, avant d'appeler, ce qui eût rompu sa négociation, voulut joindre le geste à la parole. Il mit la main à la garde de son épée en disant :

—Qu'y a-t-il, voyons, mes enfants ? Vous avez essayé de vous évader par ce trou là-haut, en faisant la courte échelle, et vous n'avez pas pu. Halte-là! interrompit-il ; un pas de plus et je dégaîne !

Il y avait une autre main que la sienne à la garde de son épée. Cette autre main, blanchette et garnie de dentelles frippées, appartenait à M. le marquis de Chaverny. Celui-ci était parvenu à sortir de sa cachette. Il se tenait debout derrière Peyrolles. L'épée du factotum glissa tout à coup entre ses doigts, et Chaverny, le saisissant au collet, lui mit la pointe sous la gorge.

—Un mot et tu es mort, drôle! dit-il à voix basse.

L'écume vint aux lèvres de Peyrolles ; mais il se tut. Cocardasse et Passepoil, à l'aide de leurs cravates, le garrottèrent en moins de temps que nous ne mettons à l'écrire.

—Et maintenant? dit Cocardasse au petit marquis.

—Maintenant, répliqua celui-ci, toi à droite de la porte, ce bon garçon à gauche, et, quand les deux gardiens vont entrer, les deux mains au nœud de la gorge.

—Té! ils vont donc entrer ? demanda Cocardasse.

—A vos postes, seulement! Voici M. de Peyrolles qui va nous servir d'appeau.

Les deux braves coururent se coller à la muraille, l'un à droite, l'autre à gauche. Chaverny la pointe de l'épée sous le menton de Peyrolles, lui ordonna de crier à l'aide. Peyrolles cria. Et tout aussitôt les deux gardiens de se ruer dans le cachot. Passepoil eut le porte-clés, Cocardasse eut l'autre. Tous deux râlèrent sourdement, puis se turent, étrangés à demi. Chaverny ferma la porte du cachot, tira des poches du porte-clés un paquet de cordes, et leur fit à tous deux des menottes.

—As pas pur! lui dit Cocardasse, je n'ai jamais vu de marquis aussi gentil que vous, ! !

Passepoil joignit ses félicitations plus calmes à celles de son noble ami. Mais Chaverny était pressé.

—En besogne, s'écria-t-il, nous ne sommes pas encore sur le pavé de Paris. Gascon, mets le porte-clés nu comme un ver et revêts sa dépouille. Toi, l'ami, fais de même pour le gardien.

Cocardasse et Passepoil se regardèrent.

—Voici un cas qui m'embarrasse, dit le premier en se grattant l'oreille ; sandiéou! je ne sais pas s'il convient à des gentilshommes...

—Je vais bien mettre l'habit du plus honteux maraud que je connaisse, moi! s'écria Chaverny

en arrachant le splendide pourpoint de Peyrolles.

—Mon noble ami, risqua Passepoil, hier, nous avons endossé...

Cocardasse l'interrompit d'un geste terrible.

—La paix, pécaïré! fit-il, je t'ordonne d'oublier cette circonstance pénible ; d'ailleurs, c'était pour le service de lou petit couquin.

—C'est encore pour son service aujourd'hui.

Cocardasse poussa un profond soupir et dépouilla le porte-clés, qui avait un bâillon dans la bouche. Frère Passepoil en fit autant du gardien, et la toilétte de nos deux braves fut bientôt achevée. Certes, depuis le temps de Jules César, qui fut, dit-on, le premier fondateur de cette antique forteresse, jamais le Châtelet n'avait vu dans ses murs deux geôliers de plus galante mine. Chaverny, de son côté, avait passé le pourpoint de ce bon M. de Peyrolles.

—Mes enfants, dit-il, continuant le rôle de factotum, je me suis acquitté de ma commission auprès de ces deux misérables ; je vous prie de me faire la conduite jusqu'à la porte de la rue.

—Ai-je un peu l'air d'un gardien? demanda Passepoil.

—A s'y méprendre, repartit le petit marquis.

—Eh donc! fit Cocardasse junior sans prendre souci de cacher son humiliation, est-ce que je ressemble de près ou de loin à un porte-clés ?

—Comme deux gouttes d'eau, répondit Chaverny. En route, j'ai mon message à porter.

Ils sortirent tous les trois du cachot, dont la porte fut refermée à double tour, sans oublier les verrous. M. de Peyrolles et les deux gardiens restèrent là, solidement attachés et bâillonnés. L'histoire ne dit pas les réflexions qu'ils firent dans ces conjonctures pénibles et difficiles. Nos

trois prisonniers, cependant, traversèrent le pr
mier corridor sans encombre : il était vide.

—La tête un peu moins haute, Cocardass
mon ami, dit Chaverny ; j'ai peur de tes scélér
tes de moustaches.

—Sandiéou ! répondit le brave, vous me hâ
cheriez menu comme chair à pâté, que vous n
pourriez m'enlever ma bonne mine.

—Ça ne mourra qu'avec nous, ajouta frère Pas
sepoil.

Chaverny enfonça le bonnet de laine sur les
oreilles du Gascon, et lui apprit à tenir ses clés. Ils arrivaient à la porte du préau. Le préau et les cloîtres étaient pleins de monde. Il y avait grand-remue ménage au Châtelet, parce que M. le marquis de Ségré donnait à déjeuner à ses assesseurs au greffe, en attendant la reprise de la séance. On voyait passer les plats couverts, les réchauds et les paniers de champagne, qui venaient du fameux cabaret du " Veau-qui-Tette", fondé, depuis deux ans, sur la place même du Châtelet, par le cuisinier Le Preux.

Chaverny, le feutre sur les yeux, passa le premier.

—Mon ami, dit-il au portier du préau, vous avez ici près, au numéro 9, dans le corridor, deux dangereux coquins ; soyez vigilant.

Le portier ôta son bonnet en grommelant. Cocardasse et Passepoil traversèrent le préau sans encombre. Dans la salle des gardes, Chaverny se conduisit en curieux qui visite une prison. Il lorgna chaque objet et fit plusieurs questions idiotes avec beaucoup de sérieux. On lui montra le lit de camp où M. de Horn s'était reposé dix minutes, en compagnie de l'abbé de La Metrie, son ami, en sortant de la dernière audience. Cela parut l'intéresser vivement. Il n'y avait

plus que la cour à traverser ; mais, au seuil de la cour, Cocardasse junior faillit renverser un marmiton du " Veau-qui-Tette ", porteur d'un plat de blanc-manger. Notre brave lança un retentissant " capédédiou " ! qui fit retourner tout le monde. Frère Passepoil en frémit jusque dans la moelle de ses os.

—L'ami, dit Chaverny tristement, cet enfant n'y a pas mis de malice, et tu pouvais te dispenser de blasphémer le nom de Dieu, notre Seigneur.

Cocardasse baissa l'oreille. Les archers pensèrent que c'était là un bien honnête jeune gentilhomme.

—Je ne connaissais pas ce porte-clés gascon, grommela le guichetier des gardes ; du diable si les cadédis ne se fourrent pas partout !

Le guichet était justement ouvert pour livrer passage à un superbe faisan rôti, pièce principale du déjeûner de M. le marquis de Ségré. Cocardasse et Passepoil, ne pouvant plus modérer leur impatience, franchirent le seuil d'un seul bond.

—Arrêtez-les! arrêtez-les! cria Chaverny.

Le guichetier s'élança et tomba foudroyé par le lourd paquet de clés que Cocardasse junior lui mit en plein visage. Nos deux braves prirent en même temps leur course et disparurent au carrefour de la Lanterne.

Le carrosse qui avait amené M. de Peyrolles était toujours à la porte. Chaverny reconnut la livrée de Gonzague ; il franchit le marchepied en continuant de crier à tue-tête :

—Arrêtes-les, morbleu! ne voyez-vous pas qu'ils se sauvent? Quand on se sauve, c'est qu'on a de mauvais desseins. Arrêtez-les! arrêtez-les !

Et, profitant du tumulte, il se pencha à l'autre portière et commanda :

—A l'hôtel, coquin ! et grand train!

Les chevaux partirent au trot. Quand le ca-rosse fut engagé dans la rue Saint-Denis, Ch-verny essuya son front baigné de sueur, et se m-à rire en se tenant les côtes. Ce bon M. de Pey-rolles lui donnait non-seulement la liberté, mai-encore un carrosse pour se rendre sans fatigue au lieu de sa destination.

C'était bien cette même chambre à l'ameuble-ment sévère et triste où nous avons vu pour la première fois madame la princesse de Gonzague dans la matinée qui précéda la réunion du tribu-nal de famille ; c'était bien le même deuil exté-rieur : l'autel tendu de noir, où se célébrait quotidiennement le sacrifice funèbre en mémoire du feu duc de Nevers, montrait toujours sa large croix blanche aux lueurs des six cierges allumés. Mais quelque chose était changé. Un élément de joie, timide encore et perceptible à peine, s'était glissé parmi ces aspects lugubres ; je ne sais quel sourire éclairait vaguement ce deuil.

Il y avait des fleurs aux deux côtés de l'autel, et pourtant on n'était pas aux premiers jours de mai, fête de l'époux décédé. Les rideaux, ou-verts à midi, laissaient passer un doux rayon du soleil d'automne. A la fenêtre pendait une cage où babillait un gentil oiseau ; un oiseau que nous avons vu déjà et entendu à la fenêtre basse qui donnait sur la rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Chantre ; l'oiseau qui, naguère,égayait la solitude de cette charmante inconnue dont l'existence mystérieuse empêchait de dormir ma-dame Balahaut, la Durand, la Guichard, et tou-tes les commères du quartier du Palais-Royal.

Il y avait du monde dans l'oratoire de mada-me la princesse,beaucoup de monde bien qu'il fût encore grand matin. C'était d'abord une belle

jeune fille qui dormait étendue sur un lit de jour. Son visage, aux contours exquis, restait un peu dans l'ombre ; mais le rayon de soleil se jouait dans les masses opulentes de ses cheveux bruns aux fauves et chatoyants reflets. Debout, auprès d'elle, se tenait la première camériste de la princesse, la bonne Madeleine Giraud, qui avait les mains jointes et les larmes aux yeux.

Madeleine Giraud venait d'avouer à madame de Gonzague que l'avertissement miraculeux trouvé dans le livre d'heures, à la page du " Miserere ", l'avertissement qui disait : " Venez défendre votre fille," et qui rappelait, après vingt ans, la devise des rendez-vous heureux et des jeunes amours, la devise de Nevers : " J'y suis," avait été placé là par Madeleine elle-même, de complicité avec le bossu. Au lieu de la gronder, la princesse l'avait embrassée. Madeleine était heureuse comme si son propre enfant eût été retrouvé. La princesse s'asseyait à l'autre bout de la chambre. Deux femmes et un jeune garçon l'entouraient. Auprès d'eux étaient les feuilles éparses d'un manuscrit, avec la cassette qui avait dû les contenir : la cassette et le manuscrit d'Aurore. Ces lignes, écrites dans l'ardent espoir qu'elles parciendraient un jour entre les mains d'une mère inconnue mais adorée, étaient arrivées à leur adresse. La princesse les avait déjà parcourues. On le voyait bien à ses yeux, rouges de bonnes et tendres larmes.

Quant à la manière dont la cassette et le gentil oiseau avaient franchi le seuil de l'hôtel de Gonzague, point n'était besoin de le demander. Une des femmes était l'honnête Françoise Berrichon, et le jeune garçon qui tortillait sa toque entre ses doigts d'un air malicieux et confus répondait au nom de Jean-Marie. C'était le page d'Auro-

re, le bon enfant bavard et imprudent qui avait entraîné sa grand'mère hors de son poste pour la livrer aux séductions des commères de la rue du Chantre. L'autre femme se tenait un peu à l'écart. Vous eussiez reconnu sous son voile le visage hardi et gracieux de dona Cruz. Sur ce visage fripon, il y avait en ce moment une émotion réelle et profonde. Dame Françoise Berrichon avait la parole.

—Celui-là n'est pas mon fils, disait-elle de sa plus mâle voix en montrant Jean-Marie ; c'est le fils de mon pauvre garçon. Je peux bien dire à madame la princesse que mon Berrichon était une autre paire de manches. Il avait cinq pieds dix pouces, et du courage, car il est mort en soldat.

—Et vous étiez au service de Nevers, bonne femme ? interrompit la princesse.

—Tous les Berrichon, répondit Françoise, de père en fils, depuis que le monde est monde ! Mon mari était écuyer du duc Amaury, père du duc Philippe ; le père de mon mari, qui se nommait Guillaume-Jean-Nicolas Berrichon...

—Mais votre fils, interrompit la princesse, ce fut lui qui m'apporta cette lettre au château de Caylus ?

—Oui, ma noble dame, ce fut lui. Et Dieu sait bien que, toute sa vie, il s'est souvenu de cette soirée-là. Il avait rencontré, c'est lui qui m'en a fait le récit bien des fois, il avait rencontré dans la forêt d'Ens, une dame Marthe ancienne duègne, qui s'était chargée du petit enfant. Dame Marthe le reconnut pour l'avoir vu au château de notre jeune duc, quand elle apportait vos messages. Dame Marthe lui dit : "Il y a là-bas, au château de Caylus, quelqu'un qui a tout découvert. Si tu vois Mlle

Aurore, dis-lui qu'elle ait bien garde." Berrichon fut pris par les soudards et délivré par la grâce de Dieu. C'était la première fois qu'il voyait ce chevalier de Lagardère dont on parlait tant. Il nous dit : " Celui-ci est beau comme le saint Michel-Archange de l'église de Tarbes !"

—Oui, murmura la princesse, qui rêvait, il est beau.

—Et brave! poursuivit dame Françoise qui s'animait ; un lion !

—Un vrai lion! voulut appuyer Jean-Marie.

Mais dame Françoise lui fit les gros yeux, et Jean-Marie se tut.

—Berrichon, mon pauvre garçon, nous rapporta donc cela, poursuivit la bonne femme, et comme quoi Nevers et ce Lagardère défendit Nevers pendant une demi-heure entière contre plus de vingt gredins, sauf le respect que je dois à madame la princesse, armés jusqu'aux dents.

Aurore de Caylus lui fit signe de s'arrêter. Elle était faible contre ces navrants souvenirs. Ses yeux pleins de larmes se tournèrent vers la chapelle ardente.

—Philippe! murmura-t-elle, mon mari bien aimé c'était hier ! les années ont passé comme des heures ! c'était hier. La blessure de mon âme saigne et ne veut pas être guérie.

Il y eut un éclair dans l'œil de dona Cruz, qui regardait cette immense douleur avec admiration. Elle avait dans les veines ce sang brûlant qui fait battre le cœur plus vite et qui hausse l'âme jusqu'aux sentiments héroïques.

Dame Françoise hocha la tête d'un mouvement maternel.

—Le temps est le temps, fit-elle. Nous sommes tous mortels. Il ne faut pas se faire du mal pour ce qui est passé.

Berrichon se disait en tournant son chaperon
—Comme elle prêche, ma bonne femme d
grand'mère !

—Il ya donc, reprit dame Françoise, que, quand le chevalier de Lagardère vint au pays, voilà bientôt cinq ou six ans de cela, pour me demander si je voulais servir la fille du feu duc, je dis oui tout de suite. Pourquoi ? Parce que Berrichon, mon fils, m'avait dit comme les choses s'étaient passées. Le duc mourant appela le chevalier par son nom et lui dit : " Mon frère ! mon frère ! "

La princesse appuya ses deux mains contre sa poitrine.

—Et encore, poursuivit Françoise: " Tu seras le père de ma fille, et tu me vengeras." Berrichon n'a jamais menti, ma noble dame. D'ailleurs, quel intérêt aurait-il eu à mentir? Nous partîmes, Jean-Marie et moi. Le chevalier de Lagardère trouvait que mademoiselle Aurore était déjà trop grandette pour demeurer seule avec lui.

—Et il voulait comme ça, interrompit Jean-Marie, que la demoiselle eût un page.

Françoise haussa les épaules en souriant.

—L'enfant est bavard, dit-elle ; en vous demandant pardon, noble dame. Y a donc que nous partîmes pour Madrid, qui est la capitale du pays espagnol. Ah! dame! les larmes me vinrent aux yeux quand je vis la pauvre enfant, c'est vrai ! Tout le portrait de notre jeune seigneur! Mais motus! il fallait se taire. M. le chevalier n'entendait pas raison.

—Et, pendant tout le temps que vous avez été avec eux, demanda la princesse dont la voix hésitait, cet homme, M. de Lagardère ?...

—Seigneur Dieu! noble dame, s'écria Françoise

dont la vieille figure s'empourpra, non, non, sur mon salut! Je dirais peut-être comme vous, car vous êtes mère mais, voyez-vous, pendant six ans j'ai appris à aimer M. le chevalier autant et plus que ce qui me reste de famille. Si une autre que vous avait eu l'air de soupçonner... Mais il faut me pardonner, interrompit-elle faisant la révérence, voilà que j'oublie devant qui je parle.C'est que celui-là est un saint, madame ; c'est que votre fille était aussi bien gardée près de lui qu'elle l'eut été près de sa mère. C'était un respect, c'était une bonté, une tendresse si douce et si pure !

—Vous faites bien de défendre celui qui ne mérite pas d'être accusé, prononça froidement la princesse ; mais donnez-moi des détails. Ma fille vivait dans la retraite ?

—Seule, toujours seule, trop seule, car elle en était triste ; et pourtant, si on m'avait crue...

—Que voulez-vous dire ? demanda Aurore de Caylus.

Dame Françoise jeta un regard de côté vers dona Cruz, qui était toujours immobile.

—Ecoutez donc, fit la bonne femme ; une fille qui chantait et qui dansait sur la Plaza, ce n'était pas une belle et bonne société pour l'héritière d'un duc...

La princesse se tourna vers dona Cruz et vit une larme briller aux longs cils de sa paupière.

—Vous n'aviez pas d'autre reproche à faire à votre maître? dit-elle.

—Des reproches! se récria dame Françoise, ceci n'est pas un reproche, d'ailleurs, la fillette ne venait pas souvent, et je m'arrangeais toujours pour surveiller...

—C'est bien, bonne femme, interrompit la prin-

cesse, je vous remercie, retirez-vous. Vous et votre petit-fils, vous faites désormais partie de ma maison.

—A genoux! s'écria Françoise Berrichon en poussant rudement Jean-Marie.

La princesse arrêta cet élan de reconnaissance et, sur un signe d'elle, Madeleine Giraud emmena la vieille femme avec son héritier. Dona Cruz se dirigeait aussi vers la porte.

—Où allez-vous, Flor? demanda la princesse.

Dona Cruz pensa avoir mal entendu.

La princesse reprit :

—N'est-ce pas ainsi qu'elle vous appelle? Venez Flor, je veux vous embrasser.

Et comme la jeune fille n'obéissait pas assez vite, la princesse se leva et la prit entre ses bras.

Dona Cruz sentit son visage baigné de larmes.

—Elle vous aime, murmurait la mère heureuse ; c'est écrit-là, dans ces pages qui ne quitteront plus mon chevet ; dans ces pages où elle a mis tout son cœur. Vous êtes sa gitanita, sa première amie. Plus heureuse que moi, vous l'avez vue enfant. Devait-elle être jolie! Flor, dites-moi cela.

Et, sans lui laisser le temps de répondre :

—Tout ce qu'elle aime, reprit-elle avec sa passion de mère, impétueuse et profonde, je veux l'aimer. Je t'aime Flor, ma seconde fille. Embrasse-moi. Et toi, pourras-tu m'aimer ? Si tu savais comme je suis heureuse et comme je voudrais que la terre entière fût dans l'allégresse! Cet homme, entends-tu cela, Flor, cet homme lui-même, qui m'a pris le cœur de mon enfant, eh bien, si elle le veut, je sens bien que je l'aimerai!

V

COEUR DE MERE

Dona Cruz souriait parmi ses larmes. La princesse la pressait follement contre son cœur.

—Croirais-tu, murmura-t-elle, Flor, ma chérie, que je n'ose pas encore l'embrasser comme cela. Ne te fâche pas ; c'est elle que j'embrasse sur ton front et sur tes joues.

Elle s'éloigna d'elle tout à coup pour la mieux regarder.

—Tu dansais sur les places publiques, toi, fillette? reprit-elle d'un accent rêveur. Tu n'as point de famille.

L'aurai-je moins adorée, si je l'avais retrouvée ainsi! Mon Dieu! mon Dieu! que la raison est folle! L'autre jour, je disais: " Si la fille de Nevers avait oublié un instant la fierté de sa race..." Non! je n'achèverai pas ; j'ai froid dans les veines en songeant que Dieu aurait pu me prendre au mot. Viens remercier Dieu, Flor, ma gitanita, viens !

Elle l'entraîna vers l'autel et s'y agenouilla.

—Nevers! Nevers! s'écria-t-elle, j'ai ta fille,j'ai notre fille ! Dis à Dieu de voir la joie et la reconnaissance de mon cœur !

Certes, son meilleur ami ne l'eût point reconnue. Le sang revenu colorait vivement ses joues Elle était jeune, elle était belle ; son regard brillait, sa taille souple ondulait et frémissait.Sa

voix avait de doux et délicieux accents. E!
resta un instant perdue dans son extase.

—Es-tu chrétienne, Flor? reprit-elle. Oui,
me souviens, elle l'a dit, tu es chrétienne. Comm
notre Dieu est bon, n'est-ce pas? Donne-moi t
deux mains et sens mon cœur.

—Ah! fit la pauvre gitanita qui fondait e
larmes, si j'avais une mère comme vous, mada
me !

La princesse l'attira contre son cœur encor
une fois.

—Te parlait-elle de moi ? demanda-t-elle ; d
quoi causiez-vous ? Ce jour où tu la rencontras,
elle était encore toute petite. Sais-tu? interrompit-elle, car la fièvre lui donnait ce besoin incessant de parler ; je crois qu'elle a peur de moi.
J'en mourrai, si cela dure. Tu lui parleras de
moi, Flor, ma petite Flor, je t'en prie!

—Madame, répondit dona Cruz dont les yeux
mouillés souriaient, n'avez-vous pas vu là dedans combien elle vous aime ?

Elle montrait du doigt les feuilles éparses du
manuscrit d'Aurore.

—Oui, oui, fit la princesse, saurais-je dire ce
que j'ai éprouvé en lisant cela?
Elle n'est pas triste et grave comme moi, ma fille. Elle a le cœur gai de son père ; mais moi,
moi qui ai tant pleuré, j'étais gaie autrefois. La
maison où je suis née était une prison, et pourtant je riais, je dansais, jusqu'au jour où je vis
vis celui qui devait emporter au fond de son
tombeau toute ma joie et tous mes sourires.

Elle passa rapidement la main sur son front,
qui brûlait.

—As-tu vu jamais une pauvre femme devenir
folle ? demanda-t-elle avec brusquerie.

Dona Cruz la regarda d'un air inquiet.

—Ne crains rien, ne crains rien, fit la princesse; le bonheur est pour moi une chose si nouvelle ! Je voulais te dire, Flor: As-tu remarqué ? ma fille est comme moi. Sa gaieté s'est évanouie le jour où l'amour est venu. Sur les dernières pages, il y a bien des traces de larmes.

Elle prit le bras de la gitanita pour regagner sa place première. A chaque instant elle se tournait vers le lit de jour où sommeillait Aurore, mais je ne sais quel vague sentiment semblait l'en éloigner.

—Elle m'aime, oh! certes, reprit-elle ; mais le sourire dont elle se souvient, le sourire penché au-dessus de son berceau, c'est celui de cet homme. Qui lui donna les premières leçons ? cet homme. Qui lui apprit le nom de Dieu ? encore cet homme ! Oh! par pitié, Flor, ma chérie, ne lui dis jamais ce qu'il y a en moi de colère, de jalousie, de rancune contre cet homme !

...—Ce n'est pas votre cœur qui parle, madame ! murmura dona Cruz.

La princesse lui serra le bras avec une violence soudaine.

—C'est mon cœur ! s'écria-t-elle, c'est mon cœur ! Ils allaient ensemble dans les prairies qui entourent Pampelune, les jours de repos. Il se faisait enfant pour jouer avec elle. Est-ce un homme qui doit agir ainsi ? cela n'appartient-il pas à la mère ? Quand il rentrait après le travail, il apportait un jouet, une friandise. Qu'eussè-je fait de mieux, si j'avais été pauvre, en pays étranger, avec mon enfant? Il savait bien qu'il me prenait, qu'il me volait toute sa tendresse!...

—Oh! madame ! voulut interrompre la gitanita.

—Vas-tu le défendre? fit la princesse qui lui jeta un regard de défiance. Es-tu de son parti ?

Je le vois, se reprit-elle avec un amer décourage-
ment, tu l'aimes mieux que moi, toi aussi !

Dona Cruz éleva la main qu'elle tenait jusqu'à
son cœur. Deux larmes jaillirent des yeux de la
princesse.

—Oh! cet homme! cet homme! balbutia-t-elle
parmi ses pleurs. Je suis veuve, il ne me restait
que le cœur de ma fille !

Dona Cruz restait muette devant cette suprême
injustice de l'amour maternel. Elle comprenait
cela, cette fille ardente au plaisir, cette folle qui
voulait jouer hier avec le drame de la vie. Son
âme contenait en germe toutes les amours pas-
sionnées et jalouses.La princesse venait de se ras-
seoir dans son fauteuil. Elle avait pris les pa-
ges du manuscrit d'Aurore. Elle les tournait et
retournait en rêvant.

—Combien de fois, prononça-t-elle avec lenteur
lui a-t-il sauvé la vie !

Elle fit comme si elle allait parcourir le manus-
crit ; mais elle s'arrêta aux premières pages.

—A quoi bon? murmura-t-elle d'un accent
abattu, moi je ne lui ai donné la vie qu'une fois!
C'est vrai, c'est vrai cela, reprit-elle, tandis que
son regard avait des éclats farouches ; elle est à
lui bien plus qu'à moi !

—Mais vous êtes sa mère, madame, fit douce-
ment dona Cruz.

La princesse releva sur elle son regard inquiet
et souffrant.

—Qu'entends-tu par là? demanda-t-elle ; tu
veux me consoler. C'est un devoir, n'est-ce pas,
que d'aimer sa mère.? Si ma fille m'aimait par
devoir, je sens bien que je mourrais !

—Madame, madame! relisez donc les pages où
elle parle de vous. Que de tendresse! que de res-
pectueux amour!

—J'y songeais, Flor, mon bon petit cœur! Mais il y a une chose qui m'empêche de relire ces lignes que j'ai si ardemment baisée. Elle est sévère, ma fille. Il y a des menaces là-dedans. Quand elle vint à soupçonner que l'obstacle entre elle et son ami, c'est sa mère, sa parole devient tranchante comme une épée. Nous avons lu cela ensemble ; tu te souviens de ce qu'elle dit. Elle parle des mères orgueilleuses...

La princesse eut un frisson par tout le corps.

—Mais vous n'êtes pas de ces mères-là, madame, dit dona Cruz qui l'observait.

—Je l'ai été ! murmura Aurore de Caylus en cachant son visage dans ses mains.

A l'autre bout de la chambre, Aurore de Nevers s'agita sur son lit de jour. Des paroles indistinctes s'échappèrent de ses lèvres. La princesse tressaillit. Puis elle se leva et traversa la chambre sur la pointe des pieds. Elle fit signe à dona Cruz de la suivre, comme si elle eût senti le besoin d'être accompagnée et protégée.

Cette préoccupation qui perçait en elle sans cesse parmi sa joie, cette crainte, ce remords, cet esclavage, quel que soit le nom qu'on veuille donner aux bizarres angoisses qui étreignaient le cœur de la pauvre mère et lui gâtaient sa joie, avait quelque chose d'enfantin et de navrant à la fois.

Elle se mit à genoux aux côtés d'Aurore. Dona Cruz resta debout au pied du lit. La princesse fut longtemps à contempler les traits de sa fille. Elle étouffait les sanglots qui voulaient sortir de sa poitrine. Aurore était pâle. Son sommeil agité avait dénoué ses cheveux, qui tombaient épars sur le tapis. La princesse les prit à pleines mains et les appuya contre ses lèvres en fermant les yeux.

—Henri! murmura Aurore dans son sommeil
Henri, mon ami !

La princesse devint si pâle que dona Cruz s'é-
lança pour la soutenir. Mais elle fut repoussée
La princesse souriant avec angoisse, dit :

—Je m'accoutumerai à cela. Si seulemen
mon nom venait aussi dans son rêve !

Elle attendit. Ce nom ne vint pas. Aurore
avait les lèvres entr'ouvertes, son souffle étai
pénible.

—J'aurai de la patience, fit la pauvre mère ;
une autre fois, peut-être qu'elle rêvera de moi.

Dona Cruz se mit à genoux devant elle. Madame de Gonzague lui souriait, et la résignation donnait à son visage une beauté sublime.

—Sais-tu? fit-elle, la première fois que je te vis, Flor, je fus bien étonnée de ne point sentir mon cœur s'élancer vers toi. Tu es belle pourtant ; tu as le type espagnol que je pensais retrouver chez ma fille. Mais regarde ce front, regarde !

Elle écarta doucement les masses de cheveux qui cachaient à demi le visage d'Aurore.

—Tu n'as pas cela, reprit-elle en touchant les tempes de la jeune fille ; cela, c'est Nevers. Quand je l'ai vue et que cet homme m'a dit : " Voilà votre fille ! " mon cœur n'a pas hésité. Il me semblait que la voix de Nevers, descendait du ciel tout à coup, disait comme lui : " C'est ta fille ! "

Ses yeux avides parcouraient les traits d'Aurore. Elle poursuivit :

—Quand Nevers dormait, ses paupières retombaient ainsi, et j'ai vu souvent cette ligne autour de ses lèvres. Il y a quelque chose de plus semblable encore dans le sourire. Nevers était tout jeune, et on lui reprochait d'avoir une beauté un peu efféminée. Mais ce qui me frappa

surtout, ce fut le regard. Oh! que c'est bien le feu rallumé de la prunelle de Nevers ! Des preuves! Ils me font compassion avec leurs preuves! Dieu a mis notre nom sur le visage de cet enfant. Ce n'est pas ce Lagardère que je crois, c'est mon cœur.

Madame de Gonzague avait parlé tout bas ; cependant au nom de Lagardère, Aurore eut comme un faible tressaillement.

—Elle va s'éveiller, dit dona Cruz.

La princesse se releva, et son attitude exprimait une sorte de terreur. Quand elle vit que sa fille allait ouvrir les yeux, elle se rejeta vivement en arrière.

—Pas tout de suite! fit-elle d'une voix altérée ; ne lui dites pas tout de suite que je suis là. Il faut des précautions.

Aurore étendit les bras, puis son corps souple se roidit convulsivement, comme on fait souvent au réveil. Ses yeux s'ouvrirent tout grands du premier coup, son regard parcourut la chambre, et un étonnement vint se peindre sur ses traits.

—Ah! fit-elle, Flor ici! Je me souviens. Je n'ai donc pas rêvé !

Elle porta ses deux mains à son front.

—Cette chambre, reprit-elle, ce n'est pas celle où nous étions cette nuit. Ai-je rêvé ? Ai-je vu ma mère ?

—Tu as vu ta mère, répondit dona Cruz.

La princesse, qui s'était reculée jusqu'à l'autel en deuil, avait des larmes de joie plein les yeux. C'était à elle la première pensée de sa fille. Sa fille n'avait pas encore parlé de Lagardère. Tout son cœur monta vers Dieu pour rendre grâces.

Mais pourquoi suis-je brisée ainsi ? demanda Aurore. Chaque mouvement que je fais me blesse, et mon souffle déchire ma poitrine. A

Madird, au couvent de l'Incarnation, après m
grande maladie quand la fièvre et le délire m
quittèrent, je me souviens que j'étais ainsi. J'a
vais la tête vide et je ne sais quel poids sur l
cœur. Chaque fois que j'essayais de pense
mes yeux éblouis voyaient du feu et ma pauvr
tête semblait prête à se briser.

—Tu as eu la fièvre, répondit dona Cruz, tu as
été bien malade.

Son regard allait vers la princesse,comme pou
lui dire: C'est à vous de parler, venez. La princesse restait à sa place, timide, les mains jointes, adorant de loin.

—Je ne sais comment dire cela, murmura Aurore ; c'est comme un poids qui écrase ma pensée. Je suis sans cesse sur le point de percer le voile de ténèbres étendu autour de mon pauvre esprit. Mais je ne peux pas ; non, je ne peux pas !

Sa tête faible retomba sur le coussin, tandis qu'elle ajoutait :

—Ma mère est-elle fâchée contre moi ?

Quand elle eut dit cela, son œil s'éclaira tout à coup. Elle eut presque conscience de sa position, mais ce ne fut qu'un instant. La brume s'épaissit au-devant de sa pensée, et le regard qui venait de s'allumer dans ses beaux yeux s'éteignit.

La princesse avait tressailli aux dernières paroles de sa fille. D'un geste impérieux elle ferma la bouche de dona Cruz qui allait répondre. Elle vint de ce pas léger et rapide qu'elle devait avoir aux jours où, jeune mère, le cri de son enfant l'appelait vers le berceau. Elle vint.. Elle prit par derrière la tête de sa fille et déposa un long baiser sur son front. Aurore se prit à sourire. C'est alors surtout qu'on put deviner la crise étrange que subissait son intelligence. Aurore

semblait heureuse, mais heureuse de ce bonheur calme et doux qui est le même chaque jour et qui depuis longtemps dure. Aurore baisa sa mère comme l'enfant accoutumé à donner et à rendre tous les matins le même baiser.

—Mère, murmura-t-elle, j'ai rêvé de toi, et tu as pleuré toute cette nuit dans mon rêve. Pourquoi Flor est-elle ici ? interrompit-elle. Flor n'a point de mère. Mais que de choses peuvent se passer dans une nuit !

C'était encore la lutte. Son esprit faisait effort pour déchirer le voile. Elle céda, vaincue, à la douloureuse fatigue qui l'accablait.

—Que je te voie, mère, dit-elle ; viens près de moi, prends-moi sur tes genoux.

La princesse, riant et pleurant, vint s'asseoir sur le lit de jour et prit Aurore dans ses bras. Ce qu'elle éprouvait, comment le dire! Y a-t-il en aucune langue des paroles pour blâmer ou flétrir ce crime divin : l'égoïsme du cœur maternel ? La princesse avait son trésor tout entier ; sa fille était sur ses genoux, faible de corps et d'esprit : une enfant, une pauvre enfant. La princesse voyait bien Flor, qui ne pouvait retenir ses larmes, mais la princesse était heureuse, et folle aussi, elle berçait Aurore dans ses bras en murmurant malgré elle je ne sais quel chant d'une douceur infinie. Et Aurore mettait sa tête dans son sein. C'était charmant et c'était navrant.

Dona Cruz détourna les yeux.

—Mère, dit Aurore, j'ai des pensées tout autour de moi, et je ne peux les saisir. Il me semble que c'est toi qui ne veux pas me laisser voir clair. Pourtant, je sens bien qu'il y a en moi quelque chose qui n'est pas moi-même. Je devrais être autrement avec vous, ma mère.

—Tu es sur mon cœur, enfant, chère enfant, ré-

pondit la princesse dont la voix avait d'indicibles prières ; ne cherche rien au-delà. Repose-toi contre mon sein. Sois heureuse du bonheur que tu me donnes.

—Madame, dit dona Cruz, qui se pencha jusqu'à son oreille ; le réveil sera terrible !

La princesse fit un geste d'impatience. Elle voulait s'endormir dans cette étrange volupté, qui pourtant lui torturait l'âme. Avait-on besoin de lui dire que tout ceci n'était qu'un rêve !

—Mère, reprit Aurore, si tu me parlais, je crois bien que le bandeau tomberait de mes yeux. Si tu savais, je souffre !

—Tu souffres! répéta madame de Gonzague en la pressant passionnément contre sa poitrine.

—Oui, je souffre bien. J'ai peur, horriblement, ma mère, et je ne sais pas, je ne sais pas...

Il y avait des larmes dans sa voix ; ses deux belles mains pressaient son front. La princesse sentit comme un choc intérieur dans cette poitrine qu'elle collait à la sienne.

—Oh! oh! fit par deux fois Aurore ; laissez-moi. C'est à genoux qu'il me faut vous contempler, ma mère. Je me souviens. Chose inouïe ! tout à l'heure je pensais n'avoir jamais quitté votre sein.

Elle regarda la princesse avec des yeux effarés. Celle-ci essaya de sourire ; mais son visage exprimait l'épouvante.

—Qu'avez-vous ? qu'avez-vous ma mère, demanda Aurore ; vous êtes contente de m'avoir retrouvée, n'est-ce pas ?

—Si je suis contente, enfant adorée !

—Oui, c'est cela ; vous m'avez retrouvée, je n'avais pas de mère...

—Et Dieu nous a réunies,ma fille. Il ne nous séparera plus !

—Dieu! fit Aurore dont les yeux agrandis se fixaient dans le vide ; Dieu! je ne pourrais pas le prier en ce moment, je ne sais plus ma prière.

—Veux-tu la répéter avec moi, ta prière ? demanda la princesse, saisissant cette diversion avec avidité.

—Oui, ma mère. Attendez! il y a autre chose.

—Notre père qui êtes aux cieux, commença madame de Gonzague en joignant les mains d'Aurore entre les siennes.

—Notrè père qui êtes aux cieux, répéta Aurore comme un petit enfant.

—Que votre nom soit sanctifié, continua la mère.

Aurore, cette fois, au lieu de répéter, se roidit.

—Il y a autre chose, murmura-t-elle encore, tandis que ses doigts crispés pressaient ses tempes mouillées de sueur, autre chose. Flor! tu le sais, dis-le moi.

—Petite sœur... balbutia la gitanita.

—Tu le sais! tu le sais! dit Aurore dont les yeux battirent et devinrent humides ; oh! personne ne veut donc venir à mon secours !

Elle se redressa tout à coup et regarda sa mère en face.

—Cette prière, prononça-t-elle en saccadant ses mots : cette prière, est-ce vous qui me l'avez apprise, ma mère ?

La princesse courba la tête et sa gorge rendit un gémissement. Aurore fixait sur elle ses yeux ardents.

—Non, ce n'est pas vous, murmura-t-elle.

Son cerveau fit un suprême effort. Un cri déchirant s'échappa de sa poitrine.

—Henri ! Henri! dit-elle ; où est Henri ?

Elle était debout. Son regard farouche et superbe couvrait la princesse. Flor essaya de lui

prendre les mains. Elle la repoussa de toute la force d'un homme. La princesse sanglotait, la tête sur ses genoux.

—Répondez-moi ! s'écria Aurore ; Henri ! qu'a-t-on fait d'Henri ?

—Je n'ai songé qu'à toi, ma fille, balbutia madame de Gonzague.

Aurore se retourna brusquement vers dona Cruz.

—L'ont-ils tué? interrogea-t-elle la tête haute et le regard brûlant.

Dona Cruz ne répondit point. Aurore revint à sa mère. Celle-ci se laissa glisser à genoux et murmura :

—Tu me brises le cœur, enfant. Je te demande pitié.

—L'ont-ils tué? répéta Aurore.

—Lui! toujours lui! s'écria la princesse en se tordant les mains ; dans le cœur de cette enfant, il n'y a plus de place pour l'amour de sa mère !

Aurore avait les yeux fixés au sol.

—Elles ne veulent pas me dire si on me l'a tué! pensa-t-elle tout haut.

La princesse tendit ses bras vers elle, puis se renversa en arrière évanouie.

....

Aurore tenait les deux mains de sa mère ; son visage était pourpre, son œil tragique.

—Sur mon salut! je vous crois, madame, dit-elle ; vous n'avez rien fait contre elle, et c'est tant mieux pour vous, si vous m'aimez comme je vous aime. Si vous aviez fait quelque chose contre lui...

—Aurore! Aurore ! interrompit dona Cruz qui lui mit sa main sur la bouche.

—Je parle, interrompit à son tour, mademoiselle de Nevers avec une dignité hautaine, je ne

menace pas. Nous nous connaissons depuis quelques heures seulement, ma mère et moi ; et il est bon que nos cœurs se regardent en face. Ma mère est une princesse, je suis une pauvre fille : c'est ce qui me donne le droit de parler haut à ma mère. Si ma mère était une pauvre femme, faible, abandonnée, je ne me serais pas relevée encore, et je ne lui aurais parlé qu'à genoux.

Elle baisa les mains de la princesse qui la contemplait avec admiration. C'est qu'elle était belle ! c'est que cette angoisse profonde qui torturait son cœur sans abaisser sa fierté mettait une auréole à son front de vierge. De vierge, nous avons bien dit, mais vierge épouse, ayant toute la force et toute la majesté de la femme.

—Il n'y a que toi au monde pour moi, ma fille dit la princesse ; si je ne t'ai pas, je suis faible et je suis abandonnée. Juge-moi, mais avec la pitié qu'on doit à ceux qui souffrent. Tu me reproches de n'avoir point arraché le bandeau qui aveuglait ta raison ; mais tu m'aimais quand tu avais le délire, et, c'est vrai, c'est vrai, je craignais ton réveil

Aurore glissa un regard du côté de la porte.

—Est-ce que tu veux me quitter ? s'écria la mère effrayée.

—Il le faut, répondit la jeune fille ; quelque me dit qu'Henri m'appelle en ce moment et qu'il a besoin de moi.

—Henri ! toujours Henri ! murmura madame de Gonzague avec l'accent du désespoir : tout pour lui, rien pour ta mère !

Aurore fixa sur elle ses grands yeux brûlants.

—S'il était là, madame, répliqua-t-elle avec douceur, et que vous fussiez, vous loin d'ici, en danger de mort, je ne lui parlerais que de vous.

—Est-ce vrai cela ? s'écria la princesse char-

mée ; est-ce que tu m'aimes autant que lui ?

Aurore se laissa aller dans ses bras en murmurant :

—Que ne l'avez-vous connu plus tôt, ma mère!

La princesse la dévorait de baisers.

—Ecoute, disait-elle, je sais ce que c'est qu'aimer. Mon noble et cher époux qui m'entend, et dont le souvenir emplit cette retraite, doit sourire aux pieds de Dieu en voyant le fond de mon cœur. Oui, je t'aime plus que je n'aimais Nevers, parce que mon amour de femme se confond avec mon amour de mère. C'est toi,mais c'est lui aussi que j'aime en toi,Aurore, mon espoir chéri, mon bonheur. Ecoute ! pour que tu m'aimes, je l'aimerai. Je sais que tu ne m'aimerais plus, tu l'as écrit,Aurore,si je le repoussais; eh bien! je lui ouvrirai mes bras.

Elle pâlit tout à coup, parce que son regard venait de tomber sur dona Cruz. La gitanita passa dans un cabinet dont la porte s'ouvrait derrière le lit de jour.

—Vous lui ouvrirez vos bras, ma mère? répéta Aurore.

La princesse était muette, et son cœur battait violemment.

Aurore s'arracha de ses bras.

—Vous ne savez pas mentir! s'écria-t-elle : il est mort, vous le croyez mort !

Avant que la princesse, qui était tombée sur un siége, pût répondre, dona Cruz reparut et barra le passage à Aurore, qui s'élançait vers la porte. Dona Cruz avait sa mante et son voile.

—As-tu confiance en moi, petite sœur? dit-elle; tes forces trahiraient ton courage. Tout ce que tu voudras faire, moi je le ferai

Puis, s'adressant à madame de Gonzague, elle ajouta :

—Ordonnez d'atteler, je vous prie, madame la princesse.

— Où vas-tu petite sœur ? demanda Aurore défaillante.

—Madame la princesse va me dire, répliqua la gitanita d'un ton ferme, où il faut aller pour le sauver.

VI

CONDAMNE A MORT

Dona Cruz attendait, debout auprès de la porte. La mère et la fille étaient en face l'une de l'autre. La princesse venait d'ordonner qu'on attelât.

—Aurore, dit-elle, je n'ai pas attendu le conseil de ton amie. C'est pour toi qu'elle a parlé, je ne lui en veux point ; mais qu'a-t-elle donc cru, cette jeune fille ? que je prolongeais le sommeil de ton intelligence pour t'empêcher d'agir ?

Dona Cruz se rapprocha involontairement.

—Hier, reprit la princesse, j'étais ennemie de cet homme. Sais-tu pourquoi? Il m'avait pris ma fille, et les apparences me criaient : Nevers est tombé sous ses coups.

La taille d'Aurore se redressa, mais ses yeux se baissèrent. Elle devint si pâle, que sa mère fit un pas pour la soutenir. Aurore lui dit :

—Poursuivez, madame, j'écoute. Je vois à votre visage que vous avez déjà reconnu la calomnie.

—J'ai lu tes souvenirs, ma fille, répondit la princesse. C'est un éloquent plaidoyer. L'homme qui a gardé si pur un cœur de vingt ans sous son toit ne peut être un assassin. L'homme qui m'a rendu ma fille telle que j'espérais à peine la revoir dans mes rêves les plus ambitieux d'amour maternel, doit avoir une conscience sans tache.

—Merci pour lui, ma mère. N'avez-vous pas d'autres preuves que cela ?

—Si fait, j'ai les témoignages d'une digne femme et de son petit-fils, Henri de Lagardère...

—Mon mari, ma mère.

—Ton mari, ma fille, prononça la princesse en baissant la voix, n'a pas frappé Philippe de Nevers, il l'a défendu.

Aurore se jeta au cou de sa mère, et, perdant soudain sa froideur, couvrit de baisers son front et ses joues.

—C'est pour lui! dit madame de Gonzague en souriant tristement.

—C'est pour toi ! s'écria Aurore en portant les mains de sa mère à ses lèvres ; pour toi que je retrouve enfin, mère chérie! pour toi que j'aime, pour toi qu'il aimera. Et qu'as-tu fait ?

—Le régent, répondit la princesse, à la lettre qui met en lumière l'innocence de Lagardère.

—Merci! oh! merci, dit Aurore ; mais pourquoi ne le voyons-nous point ?

La princesse fit signe à Flor d'approcher.

—Je te pardonne, petite fit-elle en la baisant au front ; le carrosse est attelé. C'est toi qui vas aller chercher la réponse de ma fille. Pars et reviens bien vite ; nous t'attendons.

Dona Cruz s'éloigna en courant.

—Eh bien! chérie, dit la princesse à Aurore en la conduisant vers le sofa, ai-je assez mortifié cet orgueil de grand dame que tu réprouvais sans le connaître ? Suis-je assez obéissante devant les hauts commandements de mademoiselle de Nevers ?

—Vous êtes bonne, ma mère... commença Aurore.

Elles s'asseyaient. Madame de Gonzague l'interrompit.

—Je t'aime, voilà tout, dit-elle ; tout à l'heure j'avais peur de toi ; maintenant je ne crain rien : j'ai un talisman.

—Quel talisman ? demanda la jeune fille qu souriait.

La princesse la contempla un instant en silence, puis elle répondit :

—L'aimer pour que tu m'aimes.

Aurore se jeta dans ses bras.

Dona Cruz, cependant, avait traversé le salon de madame de Gonzague, et arrivait à l'antichambre lorsqu'un grand bruit vint frapper ses oreilles. On se disputait vivement sur l'escalier. Une voix qu'elle crut vaguement reconnaître gourmandait les valets et caméristes de madame de Gonzague. Ceux-ci, qui semblaient massés en bataillon de l'autre côté de la porte, défendaient l'entrée du sanctuaire.

—Vous êtes ivre! disaient les laquais, tandis que la voix aiguë des chambrières ajoutait : Vous avez du plâtre plein vos chausses et de la paille dans vos cheveux. Belle tenue pour se présenter chez la princesse !

—Palsambleu, marauds ! s'écria la voix de l'assiégeant, il s'agit bien de plâtre, de paille ou de tenue! Pour sortir de l'endroit d'où je viens on n'y regarde pas de si près !

—Vous sortez du cabaret ? dit le chœur des valets.

—Ou du violon! amendèrent les servantes.

Dona Cruz s'était arrêtée pour écouter.

—Insolente engeance! reprit la voix. Allez dire à votre maîtresse que son cousin, M. le marquis de Chaverny, demande à l'entretenir sur-le-champ.

—Chaverny! répéta dona Cruz étonnée.

De l'autre côté de la porte, la valetaille semblait se consulter. On avait fini par reconnaître M. le marquis de Chaverny, malgré son étrange accoutrement et le plâtras qui souillait le velours de ses chausses. Chacun savait que M. de Chaverny était cousin de Gonzague.

Il paraît que le petit marquis trouva la délibération trop longue. Dona Cruz entendit un bruit de lutte, et le tapage que fait un corps humain en dégringolant à la volée les marches d'un escalier. Puis la porte s'ouvrit brusquement, et le dos du petit marquis portant le superbe frac de M. de Peyrolles, se montra.

—Victoire! cria-t-il en repoussant le flot des assiégés des deux sexes qui se précipitaient sur lui de nouveau. Du diable si ces coquins n'ont pas été sur le point de me mettre en colère !

Il leur jeta la porte sur le nez et poussa le verrou. En se retournant, il aperçut dona Cruz. Avant que celle-ci put se défendre, il lui saisit les deux mains et les baisa en riant. Ses idées lui venaient comme cela, à ce petit marquis,sans transition. Il ne s'étonnait de rien.

—Bel ange, lui dit-il, tandis que la jeune fille se dégageait, moitié gaie, moitié confuse, j'ai rêvé de vous toute la nuit. Le hasard veut que je sois trop occupé ce matin pour vous faire une déclaration en règle. Aussi, brusquant les préléminaires, je tombe tout d'abord à vos genoux, en vous offrant mon cœur et ma main.

Il s'agenouilla en effet au milieu de l'antichambre. La gitanita ne s'attendait guère à cette ouverture. Mais elle n'était pas beaucoup plus embarrassée que M. le marquis.

—Je suis pressée aussi, dit-elle en faisant effort pour garder son sérieux ; laissez-moi passer je vous prie.

Chaverny se releva et l'embrassa franchemen comme Frontin embrasse Lisette au théâtre.

—Vous ferez la plus ravissante marquise d monde ! s'écria-t-il ; c'est entendu. Ne croy pas que j'agisse à la légère. J'ai réfléchi à cel tout le long du chemin.

—Mais mon consentement? objecta dona Cru

—J'y ai songé. Si vous ne consentez pas, j vous enlève. Or ça, ne parlons pas plus long temps d'une affaire conclue. J'apporte ici d bien importantes nouvelles. Je veux voir ma dame de Gonzague.

—Madame de Gonzague est avec sa fille, répliqua dona Cruz ; elle ne reçoit pas.

—Sa fille! s'écria Chaverny ; mademoiselle de Nevers! ma femme d'hier soir, charmante enfant, vive Dieu! mais c'est vous que j'aime et que j'épouserai aujourd'hui. Ecoutez-moi bien, adorée je parle sérieusement ; puisque mademoiselle de Nevers est avec sa mère, raison de plus pour que je sois introduit.

—Impossible! voulut dire la gitanita.

—Rien d'impossible aux chevaliers français! prononça gravement Chaverny.

Il prit dona Cruz dans ses bras, et, tout en lui dérobant, comme on disait alors, une demi-douzaine de baisers, il la mit à l'écart.

—Je ne sais pas le chemin, poursuivit-il ; mais le dieu des aventures me guidera. Avez-vous lu les romans de La Calprenède? Un homme qui porte un message écrit avec du sang sur un chiffon de batiste ne passe-t-il pas partout ?

—Un message, écrit avec du sang! répéta dona Cruz qui ne riait plus.

Chaverny était déjà dans le salon. La gitanita courut après lui ; mais elle ne put l'empê-

cher d'ouvrir la porte de l'oratoire et de pénétrer chez la princesse à l'improviste.

Ici, les manières de Chaverny changèrent un peu. Ces fous savaient leur monde.

—Madame ma noble cousine, dit-il en restant sur le seuil et respectueusement incliné, je n'ai jamais eu l'honneur de mettre mes hommages à vos pieds, et vous ne me connaissez pas. Je suis le marquis de Chaverny, cousin de Nevers par mademoiselle de Chaneilles, ma mère.

A ce nom de Chaverny, Aurore, effrayée, s'était serrée contre sa mère. Dona Cruz venait de rentrer derrière le marquis.

—Et que venez-vous faire chez moi, monsieur ? demanda la princesse qui se leva courroucée.

—Je viens expier les torts d'un écervelé de ma connaissance, répondit Chaverny en tournant vers Aurore un regard presque suppliant, d'un fou qui porte un peu le même nom que moi. Et, au lieu de faire à mademoiselle de Nevers des excuses qui ne pourraient être acceptées, j'achète mon pardon en lui apportant un message.

Il mit un genou à terre devant Aurore.

—Un message de qui ? demanda la princesse en fronçant le sourcil.

Aurore, tremblante et changeant de couleur, avait déjà deviné.

—Un message du chevalier Henri de Lagardère, répondit Chaverny.

En même temps, il tira de son sein le mouchoir où Henri avait tracé quelques mots avec son sang. Aurore essaya de se lever ; mais elle retomba défaillante sur le sofa.

—Est-ce que ?... commença la princesse en voyant ce lambeau maculé de taches rouges.

Chaverny regardait Aurore, que dona Cruz soutenait déjà dans ses bras.

—La missive a une apparence lugubre, dit-il mais ne vous effrayez point. Quand on n'a encre ni papier pour écrire...

—Il vit ! murmura Aurore en poussant u grand soupir.

Puis ses beaux yeux pleins de larmes, levés ver le ciel, remercièrent Dieu. Elle prit des mains d Chaverny le mouchoir teint de son sang, et l pressa passionnément contre ses lèvres.

La princesse détourna la tête. Ce devait êtr la dernière révolte de sa fierté.

Aurore essaya de lire, mais ses pleurs l'aveu glaient, et d'ailleurs le linge avait bu : les ca- ractères étaient presque indéchiffrables.

Madame de Gonzague, dona Cruz et Chaverny voulurent lui venir en aide. Ces larges hiérogly- phes mêlés et fondus furent muets pour eux.

—Je lirai! dit Aurore en essuyant ses yeux avec le mouchoir même.

Elle s'approcha de la fenêtre et s'agenouilla de- vant la batiste étendue.

Elle lut, en effet :

" A madame la princesse de Gonzague. Que je voie Aurore encore une fois avant de mourir ! "

Aurore resta un moment immobile et glacée. Quand elle se releva dans les bras de sa mère, elle dit à Chaverny :

—Où est-il ?

—A la prison du Châtelet.

—Il est donc condamné ?

—Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il est au secret.

Aurore s'arracha aux étreintes de sa mère.

—Je vais aller à la prison du Châtelet, dit-elle.

—Vous avez près de vous votre mère, ma fille. murmura la princesse dont la voix trouva des

accents de reproche ; votre mère est désormais pour vous un guide et un soutien. Votre cœur n'a point parlé ; votre cœur eut dit : Ma mère conduisez-moi à la prison du Châtelet.

—Quoi! balbutia Aurore, vous consentiriez ?

—L'époux de ma fille est mon fils, répondit la princesse ; s'il succombe, je le pleurerai. S'il peut être sauvé, je le sauverai !

Elle marcha la première vers la porte. Aurore la saisit, et baisant ses mains, qu'elle baigna de larmes :

—Que Dieu vous récompense, ma mère !

On avait déjeuné copieusement et longuement au grand greffe du Châtelet. M. le marquis de Ségré méritait la réputation qu'il avait de faire bien les choses. C'était un gourmet d'excellent ton, un magistrat à la mode et un parfait gentilhomme.

Les assesseurs, depuis le sieur Berthelot de Labaumelle jusqu'au jeune Husson-Bordesson, auditeur en la grand'chambre, qui n'avait que voix consultative, étaient de bons vivants, bien nourris, de bel appétit, et plus à l'aise à table qu'à l'audience..

Il faut leur rendre justice, que la seconde séance de la chambre ardente fut beaucoup moins longue que le déjeuner. Des trois témoins que l'on devait entendre, deux avaient, du reste, fait défaut : les nommés Cocardasse et Passepoil, prisonniers fugitifs. Un seul, M. de Peyrolles, avait déposé. Les charges produites par lui étaient si précises et si accablantes que la procédure avait dû être singulièrement simplifiée.

Tout était provisoire en ce moment au Châtelet. Les juges n'avaient point leurs aises comme au palais du parlement. M. le marquis de

Ségré n'avait pour vestiaire qu'un petit cabinet noir attenant au grand greffe et séparé seulement par une cloison du réduit où messieurs les conseillers faisaient leur toilette en commun. C'était fort gênant, et messieurs les conseillers étaient mieux traités que cela dans les plus minces présidiaux de province. La salle du grand greffe donnait, par une porte-fenêtre, sur le pont qui reliait la tour de briques, ou tour Neuve, au château, à la hauteur de l'ancien cachot de Chaverny. Les condamnés devaient passer par cette salle pour regagner la prison.

—Quelle heure avez-vous, monsieur de Labaumelle ? demanda le marquis de Ségré à travers sa cloison.

—Deux heures, monsieur le président, répondit le conseiller.

—La baronne doit m'attendre ! La peste soit de ces doubles séances ! Priez M. Husson de voir si ma chaise est à la porte.

Husson-Bordesson descendit les escaliers quatre à quatre. Ainsi fait-on, quand on veut monter, dans les carrières sérieuses.

—Savez-vous, disait cependant Perrin Hacquelin des Maisons de Viefville-en-Forez, que ce témoin. M. de Peyrolles, s'exprime très convenablement. Sans lui, nous aurions dû délibérer jusqu'à trois heures.

—Il est à M. le prince de Gonzague, répondit Labaumelle : M. le prince choisit bien ses gens.

—Qu'ai-je entendu dire ? fit le marquis-président, M. de Gonzague serait en disgrâce ?

—Point, point, répliqua Perrin Hacquelin ; M. de Gonzague a eu pour lui tout seul, le matin de ce jour, le petit lever de Son Altesse royale.C'est une faveur à chaux et à sable.

—Coquin! maraud! bélître! pendard! s'écria en ce moment le président de Ségré.

C'était sa manière d'accueillir son valet de chambre, lequel le dévalisait en revanche.

—Fais attention, reprit-il, que je vais chez la baronne, et qu'il faut que je sois coiffé à miracle !

Au moment où le valet de chambre allait commencer son office, un huissier entra dans le boudoir commun de messieurs les conseillers, et dit:

—Peut-on parler à M. le président ?

Le marvuis de Ségré entendit au travers de sa cloison, et cria à tue-tête :

—Je n'y suis pas, corbleu! Envoyez tous ces gens au diable !

—Ce sont deux dames, reprit l'huissier.

—Des plaideuses ? A la porte! Comment mises ?

—Toutes deux en noir et voilées.

—Costume de procès perdu. Comment sont-elles venues ?

—Dans un carrosse aux armes du prince de Gonzague.

—Ah! diable! fit M. de Ségré, ce Gonzague n'avait pourtant pas l'air à son aise en témoignant devant la cour. Mais puisque M. le régent... Faites attendre... Husson-Bordesson !

—Il est allé voir si la chaise de M. le président est à la porte.

—Jamais là quand on a besoin de lui! grommela M. le marquis reconnaissant ; ne parviendra pas, ce béta-là !

Puis, élevant la voix :

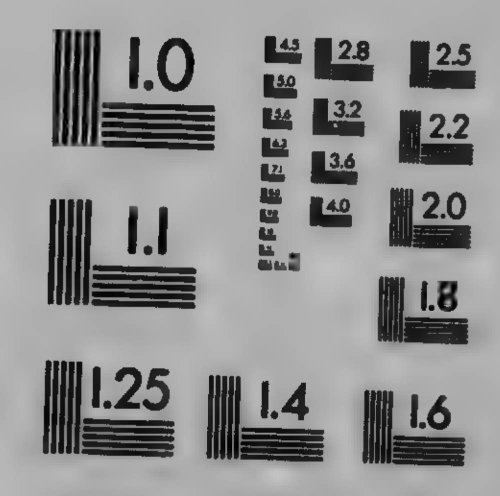
—Vous êtes habillé, monsieur de Labaumelle ? Faites-moi le plaisir d'aller tenir comuagnie à ces deux dames. Je suis à elles dans un instant.

Berthelot de Labaumelle, qui était en bras de



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





chemise, endossa un vaste frac de velours noi souffleta sa perruque, et se rendit à la corvée. M le marquis de Ségré dit à son valet de chambre :

—Tu sais, si la baronne ne me trou e pas bie coiffé, je te chasse! Mes gants. Un carrosse au armes de Gonzague! Qui peuvent être ces pim bêches ? Mon chapeau, ma canne! Pourquoi c pli à mon jabot, coquin digne de la roue ? Tu m'auras un bouquet pour madame la baronne. Précède-moi, maroufle !

M. le marquis traversa le cabinet de toilett pour cinq, et répondit par un signe de tête au salut respectueux de ses conseillers. Puis il fit son entrée dans la salle du greffe en vrai petit-maitre du palais. Ce fut peine perdue. Les deux dames qui l'attendaient en compagnie de M. de Labaumelle, muet comme un poisson et plus droit qu'un piquet, ne remarquèrent nullement les grâces de sa tournure. M. de Ségré ne connaissait point ces dames. Tout ce qu'il put se dire, c'est que ce n'étaient point des demoiselles d'Opéra, comme celles que M. le prince de Gonzague patronnait d'ordinaire.

—A qui ai-je l'honneur de parler, belles dames? demanda-t-il en pirouettant et en jouant de son mieux au gentilhomme d'épée.

Labaumelle, délivré, regagna le vestiaire.

—Monsieur le président, répondit la plus grande des deux femmes voilées, je suis la veuve de Philippe de Lorraine, duc de Nevers. •

—Hein? fit Ségré ; mais la veuve du duc de Nevers a épousé le prince de Gonzague, ce me semble ?

—Je suis la princesse de Gonzague, répondit-on avec une sorte de répugnance.

Le président fit trois ou quatre saluts de cour et se précipita vers l'antichambre.

—Des fauteuils, coquins ! s'écria-t-il ; je vois bien qu'il faudra que je vous chasse tous, un jour ou l'autre!

Son accent terrible mit en branle les huissiers, les garçons de chambre, les massiers, les commis-greffiers, les expéditionnaires, et généralement tous les rats du palais qui moisissaient dans les cellules voisines.

On apporta en tumulte une douzaine de fauteuils.

—Point n'est besoin, monsieur le président, dit la princesse, qui resta debout. Nous venons, ma fille et moi...

—Ah! peste! interrompit M. de Ségré en s'inclinant ; un bouton de lis! Je ne savais pas que M. le prince de Gonzague...

—Mademoiselle de Nevers ! prononça gravement la princesse.

Le président fit des yeux en coulisse, et salua.

—Nous venons, poursuivit la princesse, apporter à la justice des renseignements...

—Permettez-moi de vous dire que je devine belle dame, interrompit encore le marquis ; notre profession aiguise et subtilise l'esprit, si l'on peut ainsi s'exprimer, d'une façon assez remarquable. Nous étonnons beaucoup de gens. Sur un mot, nous voyons la phrase ; sur la phrase, le livre. Je devine que vous venez apporter des preuves nouvelles de la culpabilité de ce misérable...

—Monsieur! firent en même temps la princesse et Aurore.

—Superflu! superflu! dit M. de Ségré, qui mit une grâce précieuse à chiffonner son jabot ; la chose est faite. Le malheureux n'assassinera plus personne !

—N'avez-vous donc rien reçu de Son Altesse

royale ? demanda la princesse d'une voi
sourde.

Aurore, prête à défaillir, s'appuya sur elle.

—Rien, absolument, madame la princesse, ré
pondit le marquis ; mais il n'était pas besoin
La chose est faite, elle est bien faite. Voilà un
demi-heure que l'arrêt est rendu.

—Et vous n'avez rien reçu du régent? répéta la
princesse, qui était comme atterée.

Elle sentait Aurore trembler et frémir à son
côté.

—Que vouliez-vous de plus ? s'écria M. de Sé-
gré ; qu'il fut roué vif en place de Grève ! Son
Altesse royale n'aime pas ce genre d'exécution,
sauf les cas où il faut faire exemple pour la ban-
que.

—Est-il donc condamné à mort ? balbutia
Aurore.

—Et à quoi donc, charmante enfant ? Vou-
liez-vous qu'on le mit au pain sec et à l'eau ?

Mademoiselle de Nevers se laissa choir sur un
fauteuil.

—Qu'a donc ce mignon trésor? demanda le
marquis. Madame, les jeunes filles n'aiment
point entendre parler de ces choses. Mais j'espère
que vous m'excuserez ; madame la baronne
m'attend, et je me sauve. Bien enchanté d'avoir
pu vous fournir personnellement des détails.
Veuillez dire, je vous prie, à M. le prince de Gon-
zague, que tout est achevé irrévocablement. La
sentence est sans appel, et ce soir même... Belle
dame, je vous baise les mains du meilleur de mon
cœur. Assurez bien M. de Gonzague qu'en toute
occasion il peut compter sur son serviteur zélé.

Il salua, pirouetta, et gagna la porte en flageo-
lant sur ses jambes, comme c'était alors le bon
ton. En descendant l'escalier, il se disait :

—Voici un pas de fait vers la présidence. Cette princesse de Gonzague est à moi, pieds et poings liés.

La princesse restait là, l'œil fixé sur la porte par où Ségré avait disparu. Quant à Aurore, vous eussiez dit que la foudre l'avait frappée. Elle était assise sur le fauteuil, le corps droit et roide, l'œil sans regard. Il n'y avait personne dans la salle du greffe. La mère et la fille ne songeaient ni à se parler ni à s'informer. Elles étaient littéralement changées en statues. Tout à coup Aurore étendit le bras vers la porte par où le président s'était éloigné. Cette porte conduisait au tribunal et à la sortie des magistrats.

—Le voilà! dit-elle d'une voix qui ne semblait plus appartenir à une créature vivante ; il vient je reconnais son pas.

La princesse prêta l'oreille et n'entendit rien. Elle regarda mademoiselle de Nevers, qui répéta:

—Il vient, je le sens. Oh! que je voudrais mourir avant lui !

Quelques secondes se passèrent, puis la porte s'ouvrit en effet. Des gardes entrèrent. Le chevalier Henri de Lagardère était au milieu d'eux, la tête nue, le mains liées sur l'estomac. A quelques pas de lui venait un dominicain qui portait une croix. Des larmes jaillirent sur les joues de la princesse ; Aurore garda les yeux secs et ne bougea pas. Lagardère s'arrêta près du seuil à la vue des deux femmes. Il eut un sourire mélancolique, et fit un signe de tête comme pour rendre grâces.

—Un mot seulement, monsieur, dit-il à l'exempt qui l'accompagnait.

—Nos ordres sont rigoureux, répondit celui-ci.

—Je suis la princesse de Gonzague, monsieur s'écria la pauvre mère s'élançant vers l'exempt,

la cousine de Son Altesse Royale ; ne nous refusez pas cela !

L'exempt la regarda avec étonnement.

Puis il se retourna vers le condamné, et lui dit :

—Pour ne rien refuser à un homme qui va mourir, faites vite.

Il s'inclina devant la princesse, et passa dans la chambre voisine, suivi des archers et du prêtre dominicain. Lagardère s'avança lentement vers Aurore.

VII

PREMIERE ENTREVUE

La porte du greffe restait ouverte, et l'on entendait le pas des sentinelles dans le vestibule voisin, mais la salle était déserte. Cette suprême entrevue n'avait pas de témoins. Aurore se leva toute droite pour recevoir Lagardère. Elle baisa ses mains garottées, puis elle lui tendit son front si pâle qu'il semblait de marbre. Lagardère appuya ses lèvres contre ce front sans prononcer une parole. Les larmes jaillirent enfin sur les joues d'Aurore, quand ses yeux tombèrent sur sa mère qui pleurait à l'écart.

—Henri! Henri! dit-elle, c'était donc ainsi que nous devions nous revoir !

Lagardère la contemplait, comme si tout son amour, toute cette immense affection qui avait fait sa vie pendant des années, eût voulu se concentrer dans ces derniers regards.

—Je ne vous ai jamais vue si belle, Aurore, murmura-t-il, et jamais votre voix n'est arrivée si douce jusqu'au fond de mon cœur. Merci d'être venue! Les heures de ma captivité n'ont pas été bien longues ; vous les avez remplies, et votre cher souvenir a veillé près de moi. Merci d'être venue, merci, mon ange bien-aimé! Merci, madame, reprit-il en se tournant vers la princesse, à vous surtout, merci ! Vous auriez pu me refuser cette dernière joie.

— Vous refuser ! s'écria Aurore impétueusement.

Le regard du prisonnier alla du fier visage de l'enfant au front penché de la mère. Il devina.

—Cela n'est pas bien, dit-il, cela ne doit pas être ainsi, Aurore ; voici le premier reproche que ma bouche et mon cœur laissent échapper contre vous. Vous avez ordonné, je vois cela, et votre mère obéissante est venue. Ne répondez pas, Aurore, interrompit-il, le temps passe, et je vous donnerai plus beaucoup de leçons. Aimez votre mère ; obéissez à votre mère. Aujourd'hui, vous avez l'excuse du désespoir ; mais demain...

—Demain, Henri, prononça résolûment la jeune fille, si vous mourez, je serai morte !

Lagardère recula d'un pas, et sa physionomie prit une expression sévère.

—J'avais une consolation, dit-il, presque une joie : c'était de me dire en quittant ce monde : Je laisse derrière moi mon œuvre, et là-haut la main de Nevers se tendra vers moi, car il aura vu sa fille et sa femme heureuse par moi.

—Heureuse ! répéta Aurore ; heureuse sans vous !

Elle eut un rire plein d'égarement.

—Mais je me trompais, reprit Lagardère ; cette consolation, je ne l'ai pas ; cette joie, vous me l'arrachez ! J'ai travaillé vingt ans pour voir mon œuvre brisée à la dernière heure. Cette entreveue a suffisamment duré. Adieu, mademoiselle de Nevers !

La princesse s'était approchée doucement. Elle fit comme Aurore : elle baisa les mains liées du prisonnier.

—Et c'est vous! murmura-t-elle, vous qui plaidez ma cause !

Elle reçut dans ses bras Aurore défaillante.

—Oh! ne la brisez pas! reprit-elle : c'est moi, c'est ma jalousie, c'est mon orgueil...

—Ma mère! ma mère! s'écria Aurore, vous me déchirez le cœur !

Elles s'affaissèrent toutes deux sur le large siége. Lagardère restait debout devant elles.

—Votre mère se trompe, Aurore, dit-il ; vous vous trompez, madame. Votre orgueil et votre jalousie, c'était de l'amour. Vous êtes la veuve de Nevers ; qui donc l'a oublié un instant, si ce n'est moi ? Il y a un coupable, il n'y a qu'un coupable, c'est moi!

Son noble visage exprimait une émotion douloureuse et grave.

—Ecoutez ceci, Aurore, reprit-il. Mon crime ne fut que d'un instant, et il avait pour excuse le rêve insensé, le rêve radieux et mille fois adoré qui me montrait ouvertes les portes du paradis. Mais mon crime fut grand, assez grand pour effacer mon dévouement de vingt années. Un instant un seul instant, j'ai voulu arracher la fille à la mère !

La princesse baissa les yeux. Aurore cacha sa tête dans son sein.

—Dieu m'a puni, poursuivit Lagardère ; Dieu est juste ; je vais mourir.

—Mais n'y a-t-il donc aucun recours ? s'écria la princesse qui sentait sa fille faiblir dans ses bras.

—Mourir, continua Lagardère, au moment où ma vie si longtemps éprouvée, allait s'épanouir comme une fleur. J'ai mal fait : aussi, le châtiment est cruel. Dieu s'irrite d'autant plus contre ceux qui ternissent une bonne action par une faute ; je me disais cela dans ma prison. Quel droit avais-je de me défier de vous, madame ? J'aurais dû vous l'amener, joyeuse et souriante,

par la grand'porte de votre hôtel ; j'aurais dû vous laisser l'embrasser à votre aise. Puis elle vous aurait dit : " Il m'aime, il est aimé ! " Et moi je serais tombé à vos genoux, en vous priant de nous bénir tous deux.

Il se mit lentement à genoux. Aurore fit comme lui.

—Et vous l'auriez fait, n'est-ce pas, madame? acheva Lagardère.

La princesse hésitait, non point à bénir, mais à répondre.

—Vous l'auriez fait ma mère, dit tout bas Aurore, comme vous allez le faire à cette heure d'agonie.

Ils s'inclinèrent tous deux. La princesse, les yeux au ciel, les joues baignées de larmes, s'écria :

—Seigneur, mon Dieu, faites un miracle !

Puis, rapprochant leurs têtes, qui se touchèrent elle les baisa en disant :

—Mes enfants! mes enfants !

Aurore se releva pour se jeter dans les bras de sa mère.

—Nous sommes fiancés deux fois, Aurore, dit Lagardère. Merci, madame ; merci, ma mère! Je ne croyais pas qu'on pût verser ici des larmes de joie ! Et maintenant reprit-il, tandis que son visage changeait d'expression tout à coup, nous allons nous séparer, Aurore.

Celle-ci devint pâle comme une morte. Elle avait presque oublié.

—Non pas pour toujours, ajouta Lagardère en souriant ; nous nous reverrons une fois pour le moins. Mais il faut vous éloigner, Aurore ; j'ai à parler à votre mère.

Mademoiselle de Nevers appuya les mains d'Henri contre son cœur, et gagna l'embrasure d'une croisée.

—Madame, dit le prisonnier à la princesse de Gonzague, quand Aurore se fut retirée à l'écart pour les laisser seuls, à chaque instant cette porte peut s'ouvrir, et j'ai encore plusieurs choses à vous dire; Je vous crois sincère : vous m'avez pardonné ; mais consentirez-vous à exaucer la prière d'un mourant ?

—Que vous viviez ou que vous mouriez, monsieur, répondit la princesse, et vous vivriez s'il ne fallait que donner tout mon sang pour cela, je vous jure sur l'honneur que je ne vous refuserai rien ; rien, répéta-t-elle après un silence de réflexion ; je cherchais s'il y avait au monde une chose que je puisse vous refuser ; il n'y en a pas !

—Ecoutez-moi donc, madame, et que Dieu vous récompense par l'amour de votre chère enfant ! Je suis condamné à mort, je le sais bien, qu'on ne m'aît point encore lu ma sentence. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait appelé des souveraines sentences de la Chambre Ardente. Je me trompe, il y a un exemple ; sous le feu roi, le comte de Bossut, condamné pour l'empoisonnement de l'électeur de Hesse, eut la vie sauve parce que l'Italien Grimaldi, déjà condamné pour d'autres crimes, écrivit à madame de Maintenon et se déclara coupable. Mais notre vrai coupable à nous ne fera point pareil aveu, et ce n'est point, du reste, sur ce sujet que je voulais vous entretenir.

—S'il restait cependant un espoir... dit madame de Gonzague.

—Il ne reste pas d'espoir. Il est trois heures après midi, la nuit tombe à sept heures. Vers la brume, une escorte viendra me prendre ici pour me conduire à la Bastille. A huit heures, je serai rendu au préau des exécutions.

—Je vous comprends! s'écria la princesse. Durant le trajet, si nous avions des amis.

Lagardère secoua la tête, et souriant tristement :

—Non, madame, répliqua-t-il, vous ne me comprenez point. Je m'expliquerai clairement, car je n'espère point être deviné. Entre la maison du Châtelet, d'où je vais partir et le préau de la Bastille, but de mon dernier voyage, il y aura une station : au cimetière de Saint-Magloire.

—Au cimetière de Saint-Magloire ! répéta la princesse tremblante.

—Ne faut-il pas, dit Lagardère dont le sourire eut une nuance d'amertume, ne faut-il pas que le meurtrier fasse amende honorable au tombeau de la victime ?

—Vous, Henri! s'écria madame de Gonzague avec éclat ; vous, le défenseur de Nevers ! vous notre providence et notre sauveur !

—Ne parlez pas si haut, madame. Devant le tombeau de Nevers, il y aura un billot et une hache. J'aurai le poing droit coupé à l'entrée de la grille.

La princesse se couvrit le visage de ses mains. A l'autre bout de la chambre, Aurore, agenouillée, sanglotait et priait.

—Cela est injuste, n'est-ce pas madame ? Et si obscur que soit mon nom, vous comprenez cette angoisse de ma dernière heure : laisser un souvenir infâme !

—Mais pourquoi cette inutile cruauté ? demanda la princesse.

—Le président de Ségré a dit, répliqua Lagardère : " Il ne faut pas qu'on se mette à tuer ainsi un duc et pair comme le premier venu ! Nous devons faire un exemple."

—Mais ce n'est pas vous, mon Dieu! Le régent ne souffrira pas...

—Le régent pouvait tout avant la sentence prononcée ; maintenant, sauf le cas d'aveu du vrai coupable... Mais ne nous occupons point de cela, je vous en supplie, madame. Voici ma dernière requête : vous pouvez faire que ma mort soit le cantique d'action de graces d'un martyr ; vous pouvez me réhabiliter aux yeux de tous. Le voulez-vous ?

—Si je le veux! Vous me le demandez! Que faut-il faire ?

Lagardère baissa la voix davantage. Malgré cette assurance formelle, sa voix tremblait pendant qu'il poursuivait :

—Le perron de l'église est tout près. Si mademoiselle de Nevers, en costume de mariée, était là, sur le seuil ; s'il y avait un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux ; si vous étiez là, vous aussi, madame, et que mon escorte gagnée me donnât quelques minutes pour m'agenouiller au pied de l'autel...

La princesse recula. Ses jambes chancelaient.

—Je vous effraye, madame... commença Lagardère.

—Achevez! achevez! dit-elle d'une voix saccadée.

—Si le prêtre, contunua Lagardère, avec le consentement de madame la princesse de Gonzague, bénissait l'union du chevalier Henri de Lagardère et de mademoiselle de Nevers...

—Sur mon salut, interrompit Aurore de Caylus qui sembla grandir, cela sera !

L'œil de Lagardère eut un éclatant rayonnement. Ses lèvres cherchèrent les mains de la princesse. Mais la princesse ne voulut pas. Aurore, qui s'était retournée au bruit, vit sa mère

qui serrait le prisonnier entre ses bras. D'autres le virent aussi, car, à ce moment, la porte du greffe s'ouvrit, livrant passage à l'exempt et aux archers. Madame de Gonzague, sans prêter attention à tout cela, poursuivait avec une sorte d'exaltation enthousiaste :

—Et qui osera dire que la veuve de Nevers, celle qui a porté le deuil pendant vingt ans, ait prêté les mains à l'union de sa fille avec le meurtrier de son époux! C'est bien pensé, Henri, mon fils! Ne dites plus que je ne vous devine pas !

Cette fois, le prisonnier avait des larmes plein les yeux.

—Oh! vous me devinez! murmura-t-il, et vous me faites amèrement regretter la vie ! Je ne croyais perdre qu'un trésor...

—Qui osera dire cela ? continua la princesse. Le prêtre y sera, j'en fais serment : ce sera mon propre confesseur. L'escorte nous donnera du temps, dussé-je vendre mon écrin, dussé-je livrer aux lombards l'anneau échangé dans la chapelle de Caylus! Et, une fois l'union bénie, le prêtre, la mère, l'épousée, suivront le condamné dans les rues de Paris. Et moi je dirai...

—Silence! madame, au nom de Dieu! fit Lagardère ; nous ne sommes plus seuls.

L'exempt s'avança, le bâton à la main.

—Monsieur, dit-il, j'ai outrepassé mes pouvoirs je vous prie de me suivre.

Aurore s'élança pour donner le baiser d'adieu. La princesse dit en se penchant rapidement à l'oreille du prisonnier :

—Comptez sur moi! Mais, en dehors de cela, rien ne peut-il être tenté ?

Lagardère, pensif, se détournait déjà pour rejoindre l'exempt.

—Ecoutez, fit-il en se ravisant, ce n'est pas

même une chance, mais le tribunal de famille s'assemble à huit heures. Je serai là tout près. S'il se pouvait faire que je fusse introduit en présence de Son Altesse Royale, dans l'enceinte du tribunal...

La princesse lui serra la main et ne répondit pas. Aurore suivait d'un regard désolé Henri, son ami, que les archers entouraient de nouveau, et auprès de qui vint se placer ce personnage lugubre qui portait l'habit des dominicains. Le cortège disparut par la porte conduisant à la tour Neuve.

La princesse saisit la main d'Aurore, et l'entraîna.

—Viens, enfant, dit-elle, tout n'est pas fini encore. Dieu ne voudra pas que cette honteuse iniquité s'accomplisse !

Aurore, plus morte que vive, n'entendait plus. La princesse, en remontant dans son carrosse,dit au cocher :

—Au Palais-Royal! au galop!

Au moment où le carrosse partait, un autre équipage, stationnant sous les remparts, se mit aussi en mouvement. Une voix émue sortit de la portière et dit au cocher :

—Si tu n'es pas arrivé cour des Fontaines avant le carrosse de madame la princesse, je te chasse.

Au fond de ce second équipage, M. de Peyrolles en habit de rechange, et portant sur le visage des traces non équivoques de méchante humeur, s'étendait. Il venait, lui aussi, du greffe du Châtelet, où il avait jeté feu et flamme après avoir passé les deux tiers de la journée au cachot. Son carrosse gagna celui de la princesse à la croix du Trahoir, et arriva le premier cour des Fontai-

nes. M. de Peyrolles sauta sur le pavé et traversa la loge de maître Le Bréant sans dire gare.

Quand madame de Gonzague se présenta pour solliciter une audience de M. le régent, elle eut un refus sec et péremptoire. L'idée lui vint d'attendre la sortie ou la rèntrée de Son Altesse Royale. Mais la journée s'avançait ; il fallait tenir la promesse faite à Lagardère.

M. le prince de Gonzague était seul dans son cabinet de travail, où nous l'avons vu recevoir pour la première fois la visite de dona Cruz. Son épée nue reposait sur la table couverte de papiers Il était en train de passer, sans l'aide d'aucun de ses valets de chambre, une de ces cottes de mailles légères qui se peuvent porter sous les habits. Le costume qu'il venait d'ôter pour cela, et qu'il allait endosser de nouveau, était un habit de cour en velours noir sans arnements. Son cordon des ordres pendait à la pomme d'une chai[illegible]

A ce moment où la préoccupation pénible le tenait sous sa lourde étreinte, le ravage des ans, qu'il dissimulait d'ordinaire avec tant d'heureuse habileté, se faisait voir hautement sur son visage. Ses cheveux noirs, que le barbier n'avait point ramenés savamment sur les tempes, laissaient à découvert la fuite désolée de son front et les rides groupées aux coins de ses sourcils. Sa haute taille s'affaissait comme celle d'un vieillard, et ses mains tremblaient en agrafant sa cuirasse.

—Il est condamné! se disait-il ; le régent a laissé faire cela. Sa paresse de cœur va-t-elle à ce point, ou bien ai-je réellement réussi à le persuader ? J'ai maigri du haut, interrompit-il : ma cotte de mailles est maintenant trop large

pour ma poitrine. J'ai grossi du bas ; ma cotte de mailles est trop étroite pour ma taille. Est-ce décidément la vieillesse qui vient?... C'est un être bizarre reprit-il, un prince pour rire, quinteux, fainéant, poltron. S'il ne prend pas les devants, bien que je sois l'aîné, je crois que je resterai le dernier des trois Philippe ! Il a eu tort avec moi, par la mort Dieu! il a eu tort! Quand on a mis le pied sur la tête d'un ennemi, il ne faut pas le retirer, surtout quand cet ennemi à nom Philippe de Mantoue. Ennemi! répéta-t-il. Toutes ces belles amitiés finissent comme cela. Il faut que Damon et Pythias meurent très jeunes, sans cela, ils trouvent bien matière à s'entr'égorger quand ils sont devenus raisonnables.

La cotte de mailles était bouclée. Le prince de Gonzague passa sa veste, son cordon de l'ordre et son frac, après quoi il mit lui-même le peigne dans ses cheveux avant de poser sa perruque.

—Et ce nigaud de Peyrolles! fit-il en haussant les épaules avec dédain. En voilà un qui voudrait bien être à Madrid ou à Milan seulement ! Riche à millions, le drôle ! On est parfois bien heureux de dégorger ces sangsues. C'est une poire pour la soif !

On frappa trois coups légers à la porte de la bibliothèque.

—Entre, dit Gonzague ; je t'attends depuis une heure.

M. de Peyrolles, qui avait pris le temps de faire une nouvelle toilette, se montra sur le seuil.

—Ne vous donnez pas la peine de me faire des reproches, monseigneur, s'écria-t-il tout d'abord, il y a eu cas de force majeure ; je sors de la prison du Châtelet. Heureusement que les deux

coquins, en prenant la clé des champs, ont rempli parfaitement le but de mon ambassade : on ne les a pas vus à la séance, où j'ai témoigné seul. L'affaire est faite. Dans une heure, ce diable d'enfer aura la tête coupée. Cette nuit, nous dormirons tranquilles.

Comme Gonzague ne comprenait pas, M. de Peyrolles lui raconta en peu de mots sa mésaventure à la tour Neuve, et la fuite des deux maîtres d'armes en compagnie de Chaverny. A ce nom, le prince fronça le sourcil ; mais il n'était plus temps de s'occuper des détails. Peyrolles raconta en core la rencontre qu'il avait faite de madame la princesse de Gonzague et d'Aurore au greffe du Châtelet.

—Je suis arrivé trois secondes avant elles au Palais-Royal, ajouta-t-il ; c'était assez. Monseigneur me doit deux actions de 5,450 livres, au cours du jour, que j'ai glissées dans la main de M. de Nanty pour refuser audience à ces dames.

—C'est bien, dit Gonzague. Et le reste ?

—Le reste est fait. Chevaux de poste pour huit heures ; relais préparés jusqu'à Bayonne, par courriers.

—C'est bien, répéta Gonzague, qui tira un parchemin de sa poche.

—Qu'est-ce là ? demanda le factotum.

—Mon brevet d'envoyé secret, mission royale, et signature Voyer-d'Argenson.

—Il a fait cela de son chef ? murmura Peyrolles étonné.

—Ils me croient plus en faveur que jamais répondit Gonzague ; je me suis arrangé pour cela. Et par le ciel ! interrompit-il, se trompent-ils de beaucoup ? Il faut que je sois bien fort, ami Peyrolles, pour que le régent m'ait laissé libre. Bien fort ! Si la tête de Lagardère tombe, je

m'élève à de telles hauteurs que vous pouvez tous d'avance en prendre le vertige. Le régent ne saura comment me payer ses soupçons d'aujourd'hui. Je lui tiendrai rigueur, et, s'il fait le rodomont avec moi, quand Lagardère, cette épée de Damoclès, ne pendra plus sur ma tête, par la mort Dieu! j'ai en portefeuille ce qu'il faut d'actions bleues, blanches et jaunes pour mettre la banque à vau-l'eau !

Peyrolles approuvait du bonnet, comme c'était son rôle et son devoir.

—Est-il vrai, demanda-il, que Son Altesse Royale doive présider le tribunal de famille ?

—Je l'ai déterminé à cela, répondit effrontément Gonzague.

Car il trompait même ses âmes damnées.

—Et dona Cruz, pouvez-vous compter sur elle ?

—Plus que jamais. Elle m'a juré de paraître à la séance.

Peyrolles le regardait en face. Gonzague eut un sourire moquer.

—Si dona Cruz disparaissait tout à coup, murmura-t-il, qu'y faire? J'ai des ennemis intéressés à cela. Elle a existé, cette enfant, cela suffit; les membres du tribunal l'ont vue.

—E..t-ce que...? commença le factotum.

—Nous verrons bien des choses ce soir, ami Peyrolles, répondit Gonzague. Madame la princesse aurait pénétrer jusque chez le régent sans m'inquiéter le moins du monde. J'ai les titres, j'ai mieux que cela encore ; j'ai ma liberté, après avoir été accusé d'assassinat, accusé implicitement. J'ai pu manœuvrer pendant tout un jour. Le régent, sans le savoir, a fait de moi un géant. Palsambleu! l'heure est longue à s'écouler. J'ai hâte.

—Alors, fit Peyrolles humblement, monseigneur est bien sûr de triompher ?

Gonzague ne répondit que par un orgueilleux sourire.

— En ce cas, insista Peyrolles, pourquci cette convocation du ban et de l'arrière-ban ? J'ai rencontré dans votre salon tous nos gens en tenue ; en tenue de campagne, parbleu !

—Ils sont là par ordre, répliqua Gonzague.

—Craignez-vous donc une bataille ?

—Chez nous, en Italie, fit Gonzague d'un ton léger, les plus grands capitaines ne négligent jamais d'assurer leurs derrières. Il peut y avoir un revers de médaille. Ces messieurs sont mon arrière-garde. Ils attendent depuis longtemps?

—Je ne sais. Ils m'ont vu passer et ne m'ont point parlé.

—Quel air ont-ils ?

—L'air de chiens battus ou d'écoliers aux arrêts.

—Personne ne manque ?

—Personne, excepté Chaverny.

—Ami Peyrolles, dit Gonzague, pendant que tu étais en prison, il s'est passé ici quelque chose. Si je voulais, tous tant que vous êtes, vous pourriez bien avoir un méchant quart d'heure.

—Si monseigneur daigne m'apprendre... commença le factotum déjà tremblant.

—Il me fatiguerait de discourir deux fois, repartit Gonzague ; je dirai cela devant tout mon monde.

—Vous plaît-il que je prévienne ces messieurs? demanda vivement Peyrolles.

Gonzague le regarda en dessous.

—Par la mort Dieu! grommela-t-il, je ne veux pas te livrer à la tentation, tu te sauverais.

Il sonna. Un domestique parut.

—Qu'on fasse entrer ces gentilshommes qui attendent! dit-il.

Puis, se tournant vers Peyrolles atterré, il ajouta :

—Je crois que c'est toi, ami, qui disais l'autre jour, dans la chaleur de ton zèle : " Monseigneur, nous vous suivrons au besoin jusqu'en enfer ! " Nous sommes en route, faisons gaiement le chemin !

VIII

ANCIENS GENTILSHOMMES

Il n'y avait pas beaucoup de variétés parmi les affidés de M. le prince de Gonzague. Chaverny avait eu pour le prince une parcelle de véritables dévouement.

Chaverny supprimé, restait son ami Navailles, que les côtés brillants de Gonzague avaient quelque peu séduit ; Choisy et Nocé, qui étaient gentilshommes de mœurs et d'habitudes ; le reste n'avait écouté, en s'attachant au prince, que la voix de l'intérêt et de l'ambition. Oriol, le gros petit traitant ; Taranne, le baron de Batz, et les autres, auraient donné Gonzague pour moins de trente deniers. Pourtant, ces derniers eux-mêmes n'étaient point des scélérats ; il n'y avait,à vrai dire, aucun scélérat parmi eux. C'étaient des joueurs fourvoyés. Gonzague les avait pris comme ils étaient. Ils avaient marché dans la voie de Gonzague, de gré d'abord, ensuite de force. Le mal ne leur plaisait pas, mais c'était le danger qui, pour la plupart, les refroidissait. Gonzague savait cela parfaitement. Il ne les eût point troqués pour de déterminés coquins.C'était précisément ce qu'il lui fallait.

Ils entrèrent tous à la fois. Ce qui les frappa d'abord, ce fut la triste mine du factotum et l'aspect hautain du maître. Depuis une heure qu'ils attendaient au salon, Dieu sait combien d'hypothèses avaient été mises sur le tapis. On avait

examiné à la loupe la position de Gonzague. Quelques-uns étaient venus avec des idées de révolte, car la nuit précédente avait laissé de sinistres impressions dans les esprits, mais il n'était bruit à la cour que de la faveur du prince parvenue à son apogée. Ce n'était pas le moment de tourner le dos au soleil.

D'autres rumeurs, il est vrai, se glissaient. La rue Quincampoix et la maison d'Or s'étaient énormément occupés aujourd'hui de M. de Gonzague. On disait que des rapports avaient été remis à Son Altesse Royale, et que, durant cette nuit d'orgie qui avait fini dans le sang, les murailles du pavillon avaient été de verre. Mais un fait dominait tout cela : la chambre ardente avait rendu son arrêt, le chevalier Henri de Lagardère était condamné à mort. Personne, parmi ces messieurs, n'était sans connaître un peu l'histoire du passé. Il fallait que ce Gonzague fut bien puissant !...

Choisy avait apporté une étrange nouvelle. Ce matin même, le marquis de Chaverny avait été arrêté en son hôtel et placé dans un carrosse, escorté par un exempt et des gardes : voyage connu qui vous faisait arriver à la Bastille au moyen d'un passe-port nommé lettre de cachet. On n'avait pas beaucoup parlé de Chaverny, parce que chacun était là pour soi. D'ailleurs, chacun se défiait de son voisin. Mais le sentiment général ne pouvait être méconnu : c'était une fatigue découragée et un grand dégoût. On voulait s'arrêter sur la pente. Et, parmi les affidés de Gonzague, il n'y en avait peut-être pas un qui ne vint ce soir avec l'arrière-pensée de rompre le pacte.

Peyrolles avait dit vrai ; ils étaient littéralement en équipage de campagne : bottés, épe-

ronnés, portant épées de combat et jacquettes de voyage. Gonzague, en les convoquant, avait exigé cette tenue, et cela n'entrait pas pour peu dans les répugnances inquiètes qui les agitaient.

—Mon cousin, dit Navailles qui entrait le premier, nous voici à vos ordres encore une fois.

Gonzague lui fit un signe de tête souriant et protecteur. Les autres saluèrent avec les démonstrations accoutumées de respect. Gonzague ne les invita point à s'asseoir. Son regard fit le tour du cercle.

—C'est bien, dit-il du bout des lèvres, je vois qu'il ne manque personne.

—Il manque Albret, répondit Nocé ; Gironne et Chaverny.

Il se fit un silence, parce que chacun attendait la réplique du maître.

Les sourcils de Gonzague se froncèrent légèrement.

—MM. Albret et de Gironne ont fait leur devoir prononça-t-il avec sécheresse.

—Peste! fit Navailles, l'oraison funèbre est courte, mon cousin. Nous ne sommes sujets que du roi.

—Quant à M. de Chaverny, reprit Gonzague, il avait le vin scrupuleux, je l'ai cassé aux gages.

—Monseigneur veut-il bien nous dire, demanda Navailles, ce qu'il entend par ces mots : "cassé aux gages." On nous a parlé de la Bastille.

—La Bastille est longue et large, murmura le prince, dont le sourire se fit cruel ; il y a place pour d'autres.

Oriol eût donné en ce moment sa noblesse toute jeune, sa chère noblesse et la moitié des actions qu'il avait, et l'amour de mademoiselle Nivelle par-dessus le marché, pour s'éveiller de ce cauchemar. M. de Peyrolles tenait le coin de la

cheminée. Immobile, chagrin, muet. Navailles consulta ses compagnons du regard.

—Messieurs, reprit tout à coup Gonzague qui changea de ton, je vous engage à ne point vous occuper de M. de Chaverny, ou de quelque autre que ce soit. Vous avez affaire. Songez à vous même, si vous m'en croyez.

Il promenait à la ronde son regard, qui faisait baisser les yeux.

—Mon cousin, dit Navailles à voix basse, chacune de vos paroles semble une menace.

Mon cousin, répliqua Gonzague, mes paroles sont toutes simples. Ce n'est pas moi qui menace, c'est le sort.

—Que se passe-t-il donc ? demandèrent plusieurs voix à la fois.

—Peu de chose. C'est la fin d'une partie qui se joue, j'ai besoin de toutes mes cartes.

Comme le cercle se rétrécissait involontairement Gonzague les mit à distance d'un geste quasi-royal, et se posa, le dos au feu, dans une attitude d'orateur.

—Le tribunal de famille s'assemble ce soir, dit-il, et Son Altesse Royale en sera le président.

—Nous savons cela, monseigneur, dit Taranne et nous avons été d'autant plus étonnés de la tenue que vous nous avez fait prendre. On ne se présente pas ainsi devant une pareille assemblée.

—C'est juste, fit Gonzague ; aussi n'ai-je pas besoin de vous au tribunal.

Un cri d'étonnement s'échappa de toutes les poitrines. On se regarda, et Navailles dit :

—S'agit-il donc encore de coups d'épée ?

—Peut-être, répondit Gonzague.

—Monseigneur, prononça résolument Navailles, je ne parle que pour moi...

—Ne parlez pas même pour vous, cousin ! in-

terrompit Gonzague : vous avez posé le pied sur un pont glissant. Je n'aurais même pas besoin de vous pousser pour vous faire faire la culbute, je vous préviens de cela ; il suffit que je cesse de vous tenir par la main. Si vous voulez cependant parler, Navailles, attendez que je vous aie montré clairement notre situation à tous.

—J'attendrai que monseigneur se soit expliqué, murmura le jeune gentilhomme ; mais je le préviens, moi aussi, que nous avons réfléchi depuis hi[redacted]

Gonzague le regarda un instant d'un air de compassion ; puis il sembla se recueillir.

—Je n'ai pas besoin de vous au tribunal, messieurs, dit-il pour la seconde fois ; j'ai besoin de vous ailleurs. Les habits de cour et les rapières de parade ne valent rien pour ce qui vous reste à faire. On a prononcé une condamnation à mort, mais vous savez le proverbe espagnol: " Entre la coupe et les lèvres, entre la hache et le cou..." Là-bas, le bourreau attend un hom-[redacted]

—M. de Lagardère, interrompit Nocé.

—Ou moi, prononça froidement M. de Gonzague.

—Vous! vous! monseigneur! s'écria-t-on de toutes parts.

Peyrolles se leva épouvanté.

—Ne tremblez pas, reprit le prince, qui mit plus de fierté dans son sourire, ce n'est pas le bourreau qui a le choix ; mais avec un pareil démon, je parle de Lagardère, qui a su se faire des alliés puissants du fond même de son cachot, je ne connais qu'une sécurité, c'est la terre épaisse de six pieds, qui recouvrira son cadavre. Tant qu'il sera vivant, les bras enchaînés, mais l'esprit libre

tant que sa bouche pourra s'ouvrir et sa langue parler, nous devons avoir une main à l'épée, un pied à l'étrier, et tenir bien nos têtes !

—Nos têtes! répéta Nocé qui se redressa.

—Par le ciel! s'écria Navailles, c'en est trop, monseigneur! Tant que vous avez parlé pour vous...

—Ma foi! grommela Oriol, le jeu se gâte, je n'en puis plus !

Il fit un pas vers la porte de sortie. La porte était ouverte, et, dans le vestibule qui précédait la grand'salle de Nevers, on voyait des gardes-françaises en armes.

Oriol recula. Taranne ferma la porte.

—Ceci ne vous regarde pas, messieurs, dit Gonzague, rassurez-vous, ces braves sont là en l'honneur de M. le régent, et, pour sortir d'ici, vous ne passerez point par le vestibule. J'ai dit nos têtes, et cela semble vous offenser !

—Monseigneur, répliqua Navailles, vous dépassez le but. Ce n'est pas par la menace qu'on peut arrêter des gens comme nous. Nous avons été vos fidèles amis tant qu'il s'est agi de suivre une route où peuvent marcher des gentilshommes maintenant il paraît que c'est affaire à Gauthier Gendry et à ses estafiers. Adieu, monseigneur !

—Adieu, monseigneur! répéta le cercle tout d'une voix.

Gonzague se prit à rire avec amertume.

—Et toi aussi, mon Peyrolles! dit-il en voyant le factotum se glisser parmi les fugitifs. Oh! que je vous avais bien jugés, mes maîtres ! Ça! mes fidèles amis, comme dit M. de Navailles, un mot encore. Où allez-vous? Faut-il vous dire que cette porte est le droit chemin de la Bastille ?

Navailles touchait déjà le bouton. Il s'arrêta

et mit la main à son épée. Gonzague riait. Il avait les bras croisés sur sa poitrine, et restait seul calme, au milieu de toutes ces mines effarées.

—Ne voyez-vous pas, reprit-il en les couvrant tous et chacun d'eux de son dédaigneux regard, ne voyez-vous pas que je vous attendais là, honnêtes gens que vous êtes ? Ne vous a-t-on pas dit que j'avais eu le régent à moi tout seul depuis huit heures jusqu'à midi ? N'avez-vous pas su que le vent de la faveur souffle vers moi, fort comme la tempête ? si fort qu'il me brisera peut être, mais vous avant moi, mes fidèles, je vous le jure ! Si c'est aujourd'hui mon dernier jour de puissance, je n'ai rien à me reprocher, j'ai bien employé mon dernier jour ! Vos noms, tous vos noms forment une liste ; la liste est sur le bureau de M. de Machault. Que je dise un mot, cette liste ne contient que des noms de grands seigneurs ; un autre mot, cette liste est toute composée de noms de proscrits.

—Nous en courrons la chance, dit Navailles.

Mais ceci fut prononcé d'une voix faible, et les autres gardèrent le silence.

—" Nous vous suivrons, nous vous suivrons, monseigneur ! " continua Gonzague, répétant les paroles dites quelques jours auparavant ; " Nous vous suivrons docilement, aveuglément, vaillamment ! Nous formerons autour de vous un bataillon sacré." Qui fredonnait cette chanson dont tous les traîtres savent l'air ? était-ce vous ou moi? et, au premier souffle de l'orage, je cherche en vain un soldat, un seul soldat de la phalange sacrée ! Où êtes-vous, mes fidèles? En fuite? Pas encore! par la mort Dieu! je suis derrière vous et j'ai mon épée pour la mettre dans le ventre des fuyards. Silence! mon cousin de Navailles, s'interrompit-il tout à coup au mo-

ent où celui-ci ouvrait la bouche pour parler ; je n'ai plus ce qu'il faut de sang-froid pour écouter vos rodomontades. Vous vous êtes donnés à moi tous, librement, complètement ; je vous ai pris, je vous garde. Ah! ah! c'en est trop, dites-vous ! Ah! ah! nous dépassons le but. Ahù ah! il faudra choisir des sentiers tout exprès pour que vous y veuillez bien marcher, mes gentilshommes. Ah! ah! vous me renvoyez à Gauthier Gendry, vous, Navailles, qui vivez de moi; vous, Taranne, gorgé de mes bienfaits ; vous, Oriol, bouffon qui, grâce à moi, passez pour un homme ; vous tous enfin, mes clients, mes créatures, mes esclaves, puisque vous vous êtes vendus, puisque je vous ai achetés!

Il dominait les plus hauts de toute la tête, et ses yeux lançaient des éclairs.

—Ce ne sont pas vos affaires ? reprit-il d'une voix plus pénétrante ; vous m'engagez à parler pour moi-même ? —Je vous jure Dieu, moi, mes vertueux amis, que c'est votre affaire, la plus grave et la plus grosse de vos affaires, votre unique affaire en ce moment. Je vous ai donné part au gateau, vous y avez mordu avidement, tant pis pour vous si le gâteau était empoisonné !, votre bouchée ne sera pas moins amère que la mienne ! Ceci est de la haute morale ou je n'y connais rien, n'est-ce pas, baron de Batz, rigide philosophe ? Vous vous êtes cramponnés à moi, pourquoi ? Apparemment pour monter aussi haut que moi. Montez donc, par la mort Dieu! montez! Avez-vous le vertige? Montez, montez encore, montez jusqu'à l'échafaud!

Il y eut un frisson général. Tous les yeux étaient fixés sur le visage effrayant de Gonzague.

Oriol, dont les jambes tremblaient en se cho-

quant, répéta malgré lui le dernier mot du prince :

—L'échafaud !

Gonzague le foudroya par un regard d'indicible mépris.

—Toi, vilain, la corde, dit-il duremen

Puis se tournant vers Navailles, Ch[illegible]y et les autres, qu'il salua ironiquement :

—Mais vous, messieurs, reprit-il, vous qui êtes gentilshommes...

Il n'acheva pas. Il s'arrêta un instant à les regarder. Puis, comme si son dédain eût débordé : Gentilhomme, toi, Nocé, fils de bon soldat, courtier d'actions ! gentilhomme, Choisy ! gentilhomme Montaubert ! gentilhomme aussi, Navailles ! gentilhommes, je vous défie de vous regarder, non pas sans rire comme les augures de Rome antique, mais sans rougir jusqu'au blanc des yeux ! Gentilshommes, vous ? Non, financiers, habiles, plus prompts à la plume qu'à l'épée. Ce soir...

Son visage changea. Il marcha sur eux lentement. Il n'y en eut pas un qui ne fit un pas en arrière.

—Ce soir, prononça-t-il en baissant la voix, la nuit n'est pas encore assez sombre pour cacher vos pâleurs. Regardez-vous les uns les autres, frémissants, inquiets, pris comme dans un piège entre ma victoire et ma défaite ; ma victoire devient la vôtre, ma défaite qui vous écrase...

Il était arrivé en face de la porte conduisant au vestibule où étaient les gardes du régent. Il toucha le bouton à son tour.

—J'ai dit ! prononça-t-il froidement ; le repentir expie tout, et vous me semblez pris de bonnes pensées ; vous pouvez vous faire martyrs

en passant le seuil de cette porte. Voulez-vous que je l'ouvre ?

Le silence seul répondit à cette question.

—Que faut-il faire, monseigneur ? demanda Montaubert le premier.

Gonzague les toisa les uns après les autres.

—Vous aussi, mon cousin de Navailles ?

—Que monseigneur ordonne, répliqua celui-ci, les yeux baissés.

Gonzague lui tendit la main, et s'adressant à tous d'un ton de père qui gourmande à regret ses enfants :

—Fous que vous êtes, dit-il, vous êtes au port et vous alliez sombrer faute d'un dernier coup d'aviron ! Ecoutez-moi et repentez-vous. Quel que soit le sort de la bataille, je vous ai sauvegardés d'avance : demain, vous serez les premiers à Paris, ou chargés d'or et pleins d'espérance sur la route d'Espagne ! Le roi Philippe nous attend, et qui sait si Albéroni n'abaissera pas les Pyrénées dans un tout autre sens que ne l'entendait Louis XIV? A l'heure où je vous parle, interrompit-il en consultant sa montre, Lagardère quitte la prison du Châtelet pour se diriger vers la Bastille, où doit s'accomplir le dernier acte du drame ; mais il n'ira pas tout droit, la sentence porte qu'il fera amende honorable au tombeau de Nevers. Nous avons contre nous une ligue composée de deux femmes et d'un prêtre ; vos épées ne peuvent rien contre cela ; non. Une troisième femme, dona Cruz, flotte entre deux, je le crois du moins. Elle veut bien être grande dame, mais elle ne veut pas qu'il arrive malheur à son amie. Pauvre instrument, qui sera brisé ! Les deux femmes sont madame la princesse de Gonzague et sa prétendue fille Aurore. Il me fallait cette Aurore : aussi ai-je

laissé aller le complot qui nous la livre. Voici le complot. La mère, la fille et le prêtre attendent Lagardère à l'église Saint-Magloire ; la fille a repris le costume des épousées. J'ai deviné vous l'eussiez fait à ma place, qu'il s'agit de quelque comédie pour surprendre la clémence du régent, un mariage " in extremis ", puis la vierge-veuve venant se jeter aux pieds de Son Altesse Royale. Il ne faut pas que cela soit. Première moitié de notre tâche.

—Cela est facile, dit Montaubert ; il suffit d'empêcher la comédie de se jouer.

—Vous serez là, et vous défendrez la porte de l'église ; seconde moitié de la besogne. Supposons que la chance tourne, et que nous soyons obligés de fuir, j'ai de l'or, assez pour vous tous; à cet égard, je vous engage ma parole, j'ai l'ordre du roi qui nous ouvrira toutes les barrières.

Il déplia le brevet et montra la signature de Voyer-d'Argenson.

—Mais il me faut davantage, continua-t-il ; il faut que nous emportions avec nous notre rançon vivante, notre otage.

—Aurore de Nevers? firent plusieurs voix.

—Entre elle et vous, il n'y aura qu'une porte d'église !

—Mais derrière cette porte, dit Montaubert, si la chance, Lagardère, sans doute ?

—Et moi devant Lagardère! prononça solennellement Gonzague.

Il toucha son épée d'un geste violent.

—L'heure est venue d'en appeler à ceci! reprit-il ; ma lame vaut la sienne, messieurs. Elle a été trempée dans le sang de Nevers !

Peyrolles détourna la tête. Cet aveu fait à haute voix lui prouvait trop que son maître brûlait ses vaisseaux. On entendit un grand

bruit du côté du vestibule, et les huissiers crièrent :

—Le régent ! le régent !

Gonzague ouvrit la porte de la bibliothèque.

—Messieurs, dit-il en serrant les mains de ceux qui l'entouraient, du sang-froid ; dans une demi heure tout sera fini. Si les choses vont bien, vous n'avez qu'à empêcher l'escorte de franchir les degrés de l'église. Appelez-en à la foule au besoin, et criez : " Sacrilège ! " C'est un de ces mots qui ne manquent jamais leur effet. Si les choses vont mal, faites bien attention à ceci: Du cimetière où vous allez m'attendre, on aperçoit les croisées de ma grand'salle. Ayez toujours l'œil sur ses croisées. Quand vous aurez vu un de ces flambeaux se lever et s'abaisser trois fois, forcez les portes, attaquez! une minute après le signal donné, je serai au milieu de vous. Est-ce bien convenu ?

—C'est bien convenu, répondit-on.

—Suivez donc Peyrolles, qui sait le chemin, messieurs, et gagnez le cimetière par les jardins de l'hôtel.

Ils sortirent Gonzague, resté seul, s'essuya le front.

—Homme ou diable, grommela-il, ce Lagardère y passera !

Il traversait sa chambre pour gagner le vestibule.

—Belle partie pour ce petit aventurier ! dit-il encore en s'arrêtant devant une glace ; une tête d'enfant trouvé contre la tête d'un prince ! Allons tirer cette loterie !

Derrière la porte fermée de l'église Saint-Magloire, madame la princesse de Gonzague soutenait sa fille habillée de blanc, portant le voile

d'épousée et la couronne de fleurs d'oranger. Le prêtre avait ses habits sacerdotaux. Dona Cruz agenouillée, priait. Dans l'ombre, on voyait trois hommes armés. Huit heures sonnèrent à l'horloge de l'église, et l'on entendit de loin le glas de la Sainte-Chapelle qui annonçait le départ du condamné.

La princesse sentit son cœur se briser. Elle regardait Aurore, plus blanche qu'une statue de marbre. Aurore avait un sourire aux lèvres.

—Voici l'heure, ma mère, dit-elle.

La princesse la baisa au front.

—Il faut nous quitter, murmura-t-elle, je le sais, mais il me semblait que tu étais en sûreté tant que ta main restait dans la mienne.

—Madame, dit dona Cruz, nous veillerons sur elle. M. le marquis de Chaverny a promis de mourir en la défendant !

—As pas pur! murmura l'un des trois hommes, la pécaïré elle ne fait même pas mention de nous, mon bon !

La princesse au lieu de gagner la porte tout droit, vint jusqu'au groupe formé par Chaverny, Cocardasse et Passepoil.

—Sandiéou! dit le Gascon sans la laisser parler, voici un petit gentilhomme qui est un diable quand il veut ; il combattra sous les yeux de sa belle. Nous autres, c'ta couquinasse de Passepoil et moi, nous nous ferons tuer pour Lagardère. C'est entendu, capédédiou! allez à vos affaires !

IX

LE MORT PARLE

La grande salle de l'hôtel de Gonzague resplendissait de lumière. On entendait dans la cour les chevaux des hussards de Savoie : le vestibule était plein de gardes-françaises ; le marquis de Bonnivet avait la garde des portes. On voyait que le régent avait voulu donner à cette solennité de famille tout l'éclat, toute la gravité possibles. Les sièges aligés sur l'estrade étaient occupés comme l'avant-veille ; les mêmes dignitaires, les mêmes magistrats, les mêmes grands seigneurs. Seulement, derrière le fauteuil de M. de Lamoignon, le régent s'asseyait sur une sorte de trône. Le Blanc, Voyer-d'Argenson, et le comte de Toulouse, gouverneur de Bretagne, étaient autour de lui.

La position des parties avait changé. Quand madame la princesse fit son entrée, on la plaça auprès du cardinal de Bissy, qui siégeait maintenant à droite de la présidence. Au contraire, M. de Gonzague s'assit devant une table éclairée par deux flambeaux, à l'endroit même où se trouvait deux jours auparavant le fauteuil de sa femme. Placé ainsi, Gonzague se trouvait adossé à la draperie masquant la porte dérobée par où le bossu était entré lors de la première séance, et juste en face de l'une des fenêtres qui regardaient le cimetière Saint-Magloire. La porte

dérobée, dont les ordonnateurs de la cérémonie ignoraient l'existence, n'avait point de gardes.

Il va sans dire que les aménagements commerciaux, dont l'injure déshonorait naguère cette vaste et noble enceinte, avaient complètement disparu. Grâce aux draperies et tentures, on n'en découvrait la trace nulle part.

M. le prince de Gonzague, entré avant sa femme, salua respectueusement la présidence et l'assemblée. On remarqua que Son Altesse Royale lui répondit par un signe de tête tout familier.

Ce fut le comte de Toulouse, fils de Louis XIV, qui alla prendre madame la princesse à la porte; ceci sur l'ordre du régent. Le régent lui-même fit trois ou quatre pas à sa rencontre, et lui baisa la main.

—Votre Altesse Royale, dit la princesse, n'a pas daigné me recevoir aujourd'hui.

Elle s'arrêta en voyant le regard étonné que le duc d'Orléans relevait sur elle. Gonzague les suivait du coin de l'œil, et faisait mine de se donner tout entier au classement des papiers déposés par lui sur sa table. Parmi ces papiers, il y avait un large pli de parchemin scellé de trois sceaux pendants.

—Votre Altesse Rpyale, dit encore la princesse, n'a point daigné non plus prendre mon message en considération.

—Quel message ? demanda tous bas le duc d'Orléans.

Le regard de madame de Gonzague se tourna malgré elle vers son mari.

—Ma lettre a dû être interceptée... commença-t-elle.

—Madame, interrompit précipitamment le régent, rien n'est fait : tout reste en l'état, agissez sans crainte, selon la dignité de votre cons-

cience. Entre vous et moi, personne ne peut se placer désormais.

Puis, élevant la voix et prenant congé :

—C'est un grand jour pour vous, madame, et ce n'est pas seulement à cause de notre cousin de Gonzague que nous avons voulu assister à cette assemblée de famille. L'heure de la vengeance a sonné pour Nevers : son meurtrier va mourir.

—Ah ! monseignèur ! voulut dire encore la princesse ; si Votre Altesse Royale eût reçu mes message...

Le régent la conduisit à son siége.

—Tout ce que vous demanderez, murmura-t-il rapidement, je vous l'accorderai... Prenez place, messieurs, je vous prie, ajouta-t-il tout haut.

Il regagna son fauteuil. Le président de Lamoignon lui glissa quelque mots à l'oreille.

—Les formes, répondit Son Altesse Royale, je suis fort ami des formes, tout se passera suivant les formes, et j'espère que nous allons saluer enfin la véritable héritière de Nevers.

Ce disant, il s'assit et se couvrit, laissant la direction du débat au premier président. Le président donna la parole à M. de Gonzague. Il y avait une chose étrange. Le vent soufflait du midi. De temps en temps le glas qu'on sonnait à la Sainte-Chapelle arrivait tout à coup plaintif et semblait tinter dans l'antichambre. On entendait aussi comme une vague rumeur au dehors. Le glas avait appelé la foule, et la foule était à son poste dans les rues. Quant Gonzague se leva pour parler, le glas sonna si fort qu'il y eut un silence forcé de quelques secondes. Au dehors,la foule cria pour fêter le glas.

—Monseigneur et messieurs, dit Gonzague ma vie a toujours été au grand jour. Les sourdes

menées ont beau jeu contre moi ; je ne les évente jamais, parce qu'il me manque un sens, celui de la ruse. Vous m'avez vu tout récemment chercher la vérité avec une sorte de passion. Cette belle ardeur s'est un peu refroidie. Je me lasse de rencontrer toujours sur mon chemin l'aveugle soupçon où la calomnie abjecte et lâche. J'ai présenté ici celle que j'affirmais, que j'affirme encore et de plus en plus être la véritable héritière de Nevers. Je la cherche en vain à la place où elle devrait s'asseoir. Son Altesse Royale sait que je me suis démis ce matin du soin de sa tutelle. Qu'elle vienne ou ne vienne point, peu m'importe! Je n'ai plus qu'un souci, c'est de montrer à tous de quel côté se trouvait la bonne foi, l'honneur, la grandeur d'âme dans cette affaire.

Il prit sur la table le parchemin plié, et ajouta en le tenant à la main :

—J'apporte la preuve indiquée par madame la princesse elle-même : la feuille arrachée au régistre de la chapelle de Caylus, Elle est là, sous ce triple cachet. Comme je dépose mes titres, que madame la princesse veuille bien déposer les siens.

Il se rassit, après avoir salué une seconde fois l'assemblée. Quelques chuchotements eurent lieu sur les gradins.Gonzague n'avait plus ces chauds approbateurs de l'autre séance. Mais quel besoin Gonzague ne demandait rien, sinon à faire preuve de loyauté. Or, la preuve était là sur la table, la preuve matérielle et que nul ne pouvait récuser.

—Nous attendons, dit le régent, qui se pencha entre le président de Lamoignon et le maréchal de Villeroy, nous attendons la réponse de madame la princesse.

- Si madame la princesse avait bien voulu me confier ses moyens... dit le cardinal de Bissy.

Aurore de Caylus se leva.

—Monseigneur, dit-elle, j'ai ma fille, et j'ai les preuves de sa naissance. Regardez-moi, vous tous qui avez vu mes larmes, et vous comprendrez à ma joie que j'ai retrouvé mon enfant.

—Ces preuves dont vous parlez, madame...commença le président de Lamoignon.

—Ces preuves seront soumises au conseil, interrompit la princesse, aussitôt que Son Altesse Royale aura accordé la requête que la veuve lui a humblement présentée.

—La veuve de Nevers, répondit le régent, ne m'a jusqu'ici présenté aucune requête.

La princesse tourna vers Gonzague son regard assuré.

—C'est une grande et belle chose que l'amitié, dit-elle ; depuis deux jours tous ceux qui s'intéressent à moi me répètent : " N'accusez pas votre mari ! " Cela signifie, sans doute, qu'une illustre amitié fait à M. le prince un rempart impénétrable. Je n'accuserai donc point, mais je dirai que j'ai adressé à Son Altesse Royale une humble supplication, et qu'une main, je ne sais laquelle, a détourné mon message.

Gonzague laissait errer autour de ses lèvres un sourire calme et résigné.

—Que réclamiez-vous de nous, madame ? demanda le régent.

—J'en appelais, monseigneur, répliqua la princesse, à une autre amitié. Je n'accusais pas, j'implorais. Je disais à Votre Altesse Royale que l'amende honorable au tombeau ne suffisait point.

La physionomie de Gonzague changea.

—Je disais à Votre Altesse Royale, poursuivit la princesse, qu'il y avait une autre amende honorable plus large, plus digne, plus complète, et que je la suppliais d'ordonner qu'ici même, en l'hôtel de Nevers où nous sommes, devant le chef de l'Etat, devant cette illustre assemblée, le condamné entendit à genoux lecture de son arrêt.

Gonzague fut obligé de fermer à demi ses paupières pour cacher l'éclair qui jaillissait de ses yeux. La princesse mentait. Gonzague le savait bien, puisqu'il avait la lettre dans sa poche; la lettre écrite au régent et interceptée par lui-même, Gonzague. Dans cette lettre la princesse affirmait au régent l'innocence de Lagardère, et s'en portait garante solennellement, voilà tout. Pourquoi ce mensonge ? Quelle batterie se masquait derrière ce stratagème audacieux ? Pour la première fois de sa vie, Gonzague eut dans les veines ce froid que donne le danger terrible et inconnu. Il sentait sous ses pieds une mine près d'éclater. Mais il ne savait pas où la chercher pour en prévenir l'explosion. L'abîme était là, mais où. Il faisait nuit. Chaque pas pouvait le précipiter au fond. Chaque mouvement pouvait le trahir. Il devinait tous les regards fixés sur lui. Un effort puissant lui garda son calme. Il attendait.

—C'est chose inusitée, dit le président de Lamoignon.

Gonzague eût voulu se jeter à son cou.

—Quels motifs madame la princesse pourrait-elle donner ?... commença le maréchal de Villeroy.

—Je m'adresse à Son Altesse Royale, interrompit madame de Gonzague ; la justice a mis vingt ans à trouver le meurtrier de Nevers, la

justice doit bien quelque chose à la victime qui attendit si longtemps sa vengeance. Mademoiselle de Nevers, ma fille, ne peut entrer dans cette maison qu'après cette satisfaction hautement rendue. Et moi, je me refuse à toute joie tant que je n'aurai pas vu l'œil sévère de nos aïeux regarder, du haut de ces cadres de famille, le coupable humilié, vaincu, châtié !

Il y eut un silence. Le président de Lamoignon secoua la tête en signe de refus.

Mais le régent n'avait pas encore parlé. Le régent semblait réfléchir.

—Qu'attend-elle de la présence de cet homme ? se demandait Gonzague.

La sueur froide perçait sous ses cheveux. Il en était à regretter la présence de ses affidés.

—Quelle est, sur ce sujet, l'opinion de M. le prince de Gonzague ? interrogea tout à coup le duc d'Orléans.

Gonzague, comme pour préluder à sa réponse, appela sur ses lèvres un sourire plein d'indifférence.

—Si j'avais une opinion, répliqua-t-il, et pourquoi aurais-je une opinion sur ce bizarre caprice? j'aurais l'air de refuser un consentement à madame la princesse. Sauf le retard apporté à l'exécution de l'arrêt, je ne vois ni avantage ni inconvénient à lui accorder sa demande.

—Il n'y aura pas de retard, dit la princesse,qui sembla prêter l'oreille aux bruits du dehors.

—Savez-vous où prendre le condamné ? demanda le duc d'Orléans.

—Monseigneur!... voulut protester le président de Lamoignon.

—En transgressant légèrement la forme, monsieur, repartit le régent avec sécheresse et vivacité, on peut parfois amender le fond.

La princesse, au lieu de répondre à la question de Son Altesse Royale, avait étendu la main vers la fenêtre. Au dehors, une clameur sourde s'élevait.

—Le condamné n'est pas loin! murmura Voyer d'Argenson.

Le régent appela le marquis de Bonnivet et lui dit quelques mots à voix basse. Bonnivet s'inclina et sortit. La princesse avait repris son siége. Gonzague promenait sur l'assemblée un regard qu'il croyait tranquille ; mais ses lèvres tremblaient et ses yeux le brûlaient. On entendit un bruit d'armes dans le vestibule. Chacun se leva involontairement, tant était grande la curiosité inspirée par cet aventurier hardi, dont l'histoire avait fait, depuis la veille, le texte de toutes les conversations. Quelques-uns l'avaient aperçu à la fête du régent, lorsque Son Altesse Royale avait brisée son épée, mais pour la plupart c'était un inconnu.

Quand la porte s'ouvrit et qu'on le vit, beau comme le Christ, entouré de soldats et les mains liées sur sa poitrine, il y eut un long murmure Le régent avait toujours les yeux fixés sur Gonzague. Il ne broncha pas. Lagardère fut amené jusqu'au pied du tribunal. Le greffier suivait avec l'arrêt, qui, selon la forme, aurait dû être lu partie devant le tombeau de Nevers, pour la mutilation du poignet, partie à la Bastille, pour l'exécution capitale.

—Lisez, ordonna le régent.

Le grffier déroula son parchemin. L'arrêt portait en substance :

—" ...Ouïs l'accusé, les témoins, l'avocat du roi ; vues les preuves et procédures, la chambre condamne le sieur Henri de Lagardère, se disant chevalier, convaincu de meurtre commis sur la

personne du haut et puissant prince Philippe de Loraine-Elbeuf, duc de Nevers, 1o à l'amende honorable, suivie de la mutilation par le glaive aux pieds de la statue dudit prince et seigneur Philippe, duc de Nevers, en le cimetière de la paroisse Saint-Magloire ; 2o à ce que la tête dudit sieur de Lagardère soit tranchée de la main du bourreau, en le préau des chartres basses de la Bastille, etc."

—Avez-vous satisfaction, madame? demanda le régent à la princesse.

Celle-ci se leva d'un mouvement si violent, que Gonzague l'imita, sans avoir conscience de ce qu'il faisait. On eût dit d'un homme qui se met en garde pour recevoir un choc impétueux.

— Parlez, Lagardère ! s'écria la princesse en proie à une indicible exaltation ; parle mon fils !

Ce fut comme si l'assemblée eût reçu une commotion électrique. Chacun attendit quelque chose d'extraordinaire et d'inouï. Le régent était debout. Le sang lui montait aux joues.

—Est-ce que tu trembles, Philippe ? dit-il en dévorant des yeux Gonzague.

—Non, par la mort Dieu ! répliqua le prince qui se campa insolemment, ni aujourd'hui, ni jamais !

Le régent se retourna vers Lagardère, et dit :

—Parlez, monsieur !

—Altesse, prononça le condamnée d'une voix sonore et calme, la sentence qui me frappe est sans appel. Vous n'avez pas même le droit de faire justice : je veux justice !

C'était miracle de voir, sur toutes ces têtes de vieillards attentives et avides, tous ces cheveux blancs frémir. Le président de Lamoignon, ému malgré lui, car il y avait dans le contraste de ces

deux visages, celui de Lagardère et celui de Gonzague, je ne sais quel enseignement prodigieux, le président de Lamoignon laissa tomber comme malgré lui ces paroles :

—Pour réformer l'arrêt d'une chambre ardente, il faut l'aveu du coupable.

—Nous aurons l'aveu du coupable, répondit Lagardère.

—Dépêche-toi donc, l'ami! fit le régent; j'ai hâte.

Lagardère reprit :

—Moi aussi, monseigneur. Souffrez cependant que je vous dise : Tout ce que je promets, je le tiens. J'avais juré sur l'honneur de mon nom que je rendrais à madame de Gonzague l'enfant qu'elle m'avait confiée au péril de ma vie, je l'ai fait !

—Et sois béni mille fois! murmura Aurore de Caylus.

—J'avais juré, poursuivit Lagardère, de me livrer à votre justice après vingt-quatre heures de liberté, à l'heure dite, j'ai rendu mon épée.

—C'est vrai, fit le régent ; depuis cela, j'ai l'œil sur vous — et sur d'autres. .

Les dents de Gonzague grincèrent dans sa bouche. Il pensa :

—Le régent lui-même était du complot !

—En troisième lieu, ajouta Lagardère, j'avais juré que je ferais éclater mon innocence devant tous en démasquant le vrai coupable. Me voici: je vais accomplir mon dernier serment.

Gonzague tenait toujours à la main le pli de parchemin, scellé de trois cachets de cire rouge, dérobé par lui dans le logis de la rue du Chantre. C'était en ce moment son épée et son bouclier.

—Monseigneur, dit-il avec brusquerie, la comédie a trop duré, ce me semble.

—On ne vous a pas encore accusé, ce me semble aussi, interrompit le régent.

—Une accusation sortant de la bouche de ce fou? fit Gonzague, essayant le mépris.

—Ce fou va mourir, prononça sévèrement le régent. La parole des mourants est sacrée.

—Si vous ne savez pas encore ce que vaut la sienne, monseigneur, s'écria l'Italien, je me tais. Mais, croyez-moi, tous tant que nous sommes, nous autres, les grands, les nobles, les seigneurs, les princes, les rois, nous nous asseyons sur des trônes dont le pied s'en va chancelant. Il est d'un dangereux et fâcheux exemple le passe-temps que Votre Altesse Royale se donne aujourd'hui. Souffrir qu'un pareil misérable...

Lagardère se tourna lentement vers lui.

—Souffrir qu'un pareil misérable, poursuivit Gonzague, vienne en face de moi, prince souverain, sans témoins, ni preuves...

Lagardère fit un pas vers lui, et dit :

—J'ai mes témoins et j'ai mes preuves.

—Où sont-ils, vos témoins ? s'écria Gonzague, dont le regard fit le tour de la salle.

— Ne cherchez pas, répondit le condamné ; ils sont deux, mes témoins. Le premier est ici : c'est vous !

Gonzague essaya un rire de pitié ; mais son effort ne produisit qu'une effrayante convulsion.

— Le second, poursuivit Lagardère, dont l'œil fixe et froid enveloppait le prince comme un réseau, le second est dans la tombe.

— Ceux qui sont dans la tombe ne parlent pas, dit Gonzague.

— Ils parlent quand Dieu le veut ! répliqua Lagardère.

Autour d'eux un silence profond se faisait, un silence qui serrait le cœur et glaçait les veines. Ce n'était pas le premier venu qui aurait pu faire taire dans toutes ces âmes le scepticisme moqueur. Neuf sur dix eussent donné le signal du rire méprisant et incrédule dès le début de cette plaidoirie, qui semblait chercher ses moyens par delà les limites de l'ordre naturel. L'époque était au doute : le doute régnait en maître, soit qu'il se fît frivole pour donner le ton aux entretiens de salon, soit qu'il s'affublât de la robe doctorale pour se guinder à la hauteur d'une opinion philosophique. Les fantômes vengeurs, les tombes ouvertes, les sanglants linceuls, qui avaient épouvanté le siècle passé, faisaient rire maintenant à gorge déployée. Mais c'était Lagardère qui parlait. L'acteur fait le drame. Cette voix grave allait remuer jusqu'au fond des cœurs les fibres mortes ou engourdies. La grande, la noble beauté de ce pâle visage glaçait la raillerie sur toutes les lèvres. On avait peur de ce regard absorbant sous lequel Gonzague fasciné se tordait.

Celui-ci pouvait défier la mode railleuse, du haut de sa passion ; celui-là pouvait évoquer des fantômes en plein dix-huitième siècle, devant la cour du régent, devant le régent lui-même. Il n'y avait là personne qui pût se soustraire à la solennelle épouvante de cette lutte, personne ! Toutes les bouches étaient béantes, toutes les oreilles tendues ; quand Lagardère faisait une pause, le souffle de toutes les poitrines oppressées rendait un long murmure.

— Voici pour les témoins, reprit Lagardère : le mort parlera, j'en fais le serment, ma tête y est engagée. Quant aux preuves, elles sont là, dans

vos mains, monsieur de Gonzague. Mon innocence est sous cette enveloppe triplement scellée. Vous avez produit ce parchemin vous-même, instrument de votre perte ; vous ne pouvez pas le retirer, il appartient à la justice, et la justice vous presse ici de toutes parts ! Pour vous procurer cette arme qui va vous frapper, vous avez pénétré dans ma demeure comme un voleur de nuit ; vous avez brisé la serrure de ma porte et crocheté ma cassette, vous, le prince de Gonzague !

— Monseigneur, fit ce dernier dont les yeux s'injectèrent de sang, imposez silence à ce malheureux.

— Défendez-vous, prince ! s'écria Lagardère d'une voix vibrante, et ne demandez pas qu'on me ferme la bouche ! On nous laissera parler tous deux, vous comme moi, moi comme vous, parce que la mort est entre nous deux, et que Son Altesse Royale l'a dit : “ La parole des mourants est sacrée ! ”

Il avait la tête haute. Gonzague saisit machinalement le parchemin qu'il venait de poser sur la table.

— C'est là ! fit Lagardère ; il est temps. Brisez les cachets... Brisez, vous dis-je ! Pourquoi tremblez-vous ? Il n'y a là-dedans qu'une feuille de parchemin : l'acte de naissance de mademoiselle de Nevers.

— Brisez les cachets ! ordonna le régent.

Les mains de Gonzague tremblaient paralysées. A dessein peut-être, peut-être par hasard, Bonnivet et deux des soldats de la garde s'étaient rapprochés de lui. Ils se tenaient entre la table et le tribunal, tous trois tournés vers le régent, comme s'ils eussent été là pour attendre ses ordres. Gonzague n'avait pas encore obéi ; les ca-

chets restaient intacts. Lagardère fit un second pas vers la table. Sa prunelle luisait comme une lame d'acier.

— Monsieur le prince, vous devinez qu'il y a autre chose, n'est-ce pas ? reprit-il en baissant la voix, et toutes les têtes avides se penchèrent pour l'écouter. Je vais vous dire ce qu'il y a. Au dos du parchemin, au dos, trois lignes, écrites avec du sang. C'est ainsi que parlent ceux qui sont dans la tombe !

Gonzague tressaillit de la tête aux pieds. L'écume vint aux coins de sa bouche. Le régent, penché tout entier par-dessus la tête de Villeroy, avait le poing sur la table de la présidence. La voix de Lagardère sonna sourdement parmi la muette émotion de toute cette assemblée ; il reprit :

— Dieu a mis vingt ans à déchirer le voile. Dieu ne voulait pas que la voix du vengeur s'élevât dans la solitude. Dieu a rassemblé ici les premiers du royaume, présidés par le chef de l'Etat ; c'est l'heure. Nevers était auprès de moi la nuit du meurtre. C'était avant la bataille, une minute avant. Déjà il voyait briller dans l'ombre les épées des assassins qui rampaient de l'autre côté du pont. Il fit sa prière : puis, sur cette feuille qui est là, de sa main trempée dans sa veine ouverte, il traça trois lignes qui disaient d'avance le crime accompli et le nom de l'assassin.

Les dents de Gonzague claquèrent dans sa bouche. Il recula jusqu'au bout de la table, et ses mains crispées semblaient vouloir broyer cette enveloppe, qui désormais le brûlait. Arrivé près du dernier flambeau, il le souleva et l'abaissa par trois fois, sans tourner les yeux du côté de Lagardère. C'était le signal convenu avec ses affidés.

— Voyez ! dit cependant le cardinal de Bissy à l'oreille de M. de Mortemart, il perd la tête !

Nul autre ne parla. Toutes les respirations étaient suspendues.

— Le nom est là ! continua Lagardère dont les mains garrottées se soulevaient ensemble pour désigner le parchemin ; le vrai nom, en toutes lettres. Brisez l'enveloppe, et le mort va parler !

Gonzague, les yeux égarés, le front baigné de sueur, jeta sur le tribunal un regard farouche. Bonnivet et ses deux gardes le masquaient. Il tourna le dos au flambeau, et sa main tremblante chercha la flamme par derrière. L'enveloppe prit feu. Lagardère le voyait ; mais Lagardère au lieu de le dénoncer, disait :

— Lisez ! lisez tout haut ! Qu'on sache si le nom de l'assassin est le mien ou le vôtre !

— Il brûle l'enveloppe ! s'écria Villeroy qui entendit le parchemin pétiller.

Ce ne fut qu'une grande clameur, quand Bonnivet et les deux gardes se retournèrent.

— Il a brûlé l'enveloppe, l'enveloppe qui contenait le nom de l'assassin !

Le régent s'élança.

Lagardère, montrant le parchemin dont les débris flambaient à terre, dit :

— Le mort a parlé !

— Qu'y avait-il d'écrit ? demanda le régent dont l'émotion était au comble. Dis vite, on te croira, car cet homme vient de se perdre.

— Il n'y avait rien ! répondit Lagardère.

Puis, au milieu de la stupeur générale :

— Rien ! répéta-t-il d'une voix éclatante ; rien, entendez-vous, monsieur de Gonzague ! J'ai usé de ruse et votre conscience bourrelée a trébuché dans le piége. Vous avez brûlé ce parchemin dont

je vous menaçais comme d'un témoignage. Votre nom n'était pas là, mais vous venez de l'y écrire vous-même. C'est la voix du mort : le mort a parlé !

— Le mort a parlé, répéta l'assemblée sourdement.

— En essayant de détruire cette preuve, dit M. de Villeroy, le meurtrier s'est trahi.

— Il y a aveu du coupable ! prononça comme malgré lui le président de Lamoignon ; l'arrêt de la chambre ardente peut être cassé.

Jusqu'alors le régent, suffoqué par l'indignation, avait gardé le silence. Tout à coup il s'écria :

— Assassin ! assassin ! Qu'on arrête cet homme !

Plus prompt que la pensée, Gonzague dégaîna. D'un bond il passa devant le régent, et planta une furieuse botte dans la poitrine de Lagardère, qui chancela en poussant un cri. La princesse le reçut dans ses bras.

— Tu ne jouiras pas de ta victoire ! grinça Gonzague, hérissé comme un taureau pris de rage.

Il se détourna, passa sur le corps de Bonnivet, et, faisant volte-face, arrêta les gardes qui fondaient sur lui. Tout en se défendant, il reculait pressé à la fois par dix épées. Les gardes gagnaient du terrain. Au moment où ils croyaient le tenir acculé contre la draperie, celle-ci s'ouvrit tout à coup, et Gonzague disparut comme s'il se fût abîmé dans une trappe. On entendit le bruit d'un verrou tiré au dehors.

Ce fut Lagardère qui attaqua le premier la porte. Il la connaissait pour s'en être servi le jour de la première assemblée de famille. Lagardère avait désormais les mains libres. Le coup

d'épée donné traîtreusement par Gonzague avait tranché le lien qui retenait ses main, et ne lui avait fait qu'une légère blessure La porte était fermée solidement. Comme le régent ordonnait de poursuivre le fugitif, une voix brisée s'éleva au fond de la salle.

— Au secours ! au secours ! disait-elle.

Dona Cruz, échevelée et les habits en désordre, vint tomber aux pieds de la princesse.

— Ma fille ! s'écria celle-ci ; malheur est arrivé à ma fille !

— Des hommes... dans le cimetière... fit la gitanita qui perdait le souffle. Ils forcent la porte de l'église. Ils vont l'enlever !

Tout était tumulte dans la grand'salle ; mais une voix domina le bruit comme un son de clairon.

C'était Lagardère qui disait :

— Une épée ! au nom de Dieu ! une épée !

Le régent dégaîna la sienne et la lui mit dans la main.

— Merci, Monseigneur, dit Henri, et maintenant ouvrez la fenêtre, criez à vos gens qu'ils n'essaient pas de m'arrêter, car l'assassin a de l'avance sur moi, et malheur à qui me barrera le passage !

Il baisa l'épée, la brandit au-dessus de sa tête et disparut comme un éclair.

X

AMENDE HONORABLE

Les exécutions nocturnes qui avaient lieu derrière les murailles de la Bastille n'étaient pas nécessairement des exécutions secrètes. Tout au plus pourrait-on dire qu'elles n'étaient point publiques. A part celles que l'histoire compte et constate qui furent faites sans forme de procès, sous le cachet du roi, toutes les autres vinrent en suite d'un jugement et d'une procédure plus ou moins régulière. Le préau de la Bastille était un lieu de supplice avoué et légal comme la place de Grève. M. de Paris avait seul le privilége d'y couper les têtes.

Il y avait bien des rancunes contre cette Bastille, bien des rancunes légitimes, mais la plèbe parisienne reprochait surtout à la Bastille de faire écran au spectacle de l'échafaud. Quiconque a passé la barrière de la Roquette, une nuit d'exécution capitale, pourra dire si de nos jours le peuple de Paris est guéri de son goût barbare pour ces lugubres émotions. La Bastille devait encore cacher, ce soir, l'agonie du meurtrier de Nevers, condamné par la chambre ardente du Châtelet ; mais tout n'était pas perdu : l'amende honorable au tombeau de la victime et le poing coupé par le glaive du bourreau valaient bien encore quelque chose. Cela, du moins, on pouvait le voir.

Le glas de la Sainte-Chapelle avait mis en ru-

meur tous les bas quartiers de la ville. Les nouvelles n'avaient point, pour se répandre, les mêmes canaux qu'aujourd'hui ; mais, par cela même, on était plus avide de voir et de savoir. En un clin d'œil, les abord du Châtelet et du palais furent encombrés. Quand le cortége sortit par la porte Cosson, ouverte dans l'axe de la rue Saint-Denis, dix mille curieux formaient déjà la haie. Personne, dans cette foule, ne connaissait le chevalier Henri de Lagardère. Ordinairement, il se trouvait toujours bien dans la cohue quelqu'un pour mettre un nom sur le visage du patient ; ici, c'était une ignorance complète. Mais l'ignorance, dans ce cas, n'empêche pas de parler ; au contraire, elle ouvre le champ libre aux hypothèses. Pour un nom qu'on ne savait pas, on trouva cent noms. Les suppositions se choquèrent. En quelques minutes, tous les crimes politiques et autres passèrent sur la tête de ce beau soldat, qui marchait, les mains liées, à côté de son confesseur dominicain, entre quatre gardes du Châtelet, l'épée nue. Le dominicain, visage hâve, regard de feu, lui montrait le ciel à l'aide de son crucifix d'airain, qu'il brandissait comme un glaive. Devant et derrière chevauchaient des archers de la prévôté. Et dans la foule on entendait çà et là :

— Il vient d'Espagne, où Albéroni lui avait compté mille quadruples pistoles pour venir intriguer en France.

— Oh ! oh ! il a l'aire d'écouter assez bien le moine.

— Voyez, madame Dudouit, quelle perruque on ferait avec ces beaux cheveux blonds !

— Il y a donc, pérorait-on dans un autre groupe, que madame la duchesse du Maine l'avait fait venir à Sceaux pour être secrétaire de ses

commandements. Il devait enlever le jeune roi, la nuit où M. le régent donna son ballet au Palais-Voyal.

— Et qu'en faire du jeune roi ?

— L'emmener en Bretagne, mettre Son Altesse Royale à la Bastille ; déclarer Nantes capitale du royaume...

Un peu plus loin :

— Il attendait M. Law dans la cour des Fontaines, et lui voulut donner un coup de couteau comme celui-ci montait dans son carosse...

— Quelle misère, s'il avait réussi ! Du coup, Paris mourait sur la paille !

Quand le cortége passa au coin de la Ferronnerie, on entendit un cri aigu, poussé par un chœur de voix de femmes. La Ferronnerie continuait la rue Saint-Honoré ; madame Balahault, madame Durand, madame Guichard et toutes nos commères de la rue du Chantre n'avaient eu qu'à suivre le pavé pour venir jusque-là. Elles reconnurent toutes en même temps le ciseleur mystérieux, le maître de dame Françoise et du petit Jean-Marie Berrichon.

— Hein ! s'écria madame Balahault, vous avais-je dit que ça finirait mal ?

— Nous aurions dû le dénoncer tout de suite, reprit la Guichard, puisqu'on ne pouvait savoir ce qui se passait chez lui.

— A-t-il l'air effronté, Seigneur Dieu ! fit la Durand.

Les autres parlèrent du bossu et de la belle jeune fille qui chantait à sa fenêtre. Et toutes, dans la sincérité de leurs bonnes âmes :

— On peut dire que celui-là n'a pas volé son sort ! . . . .

La foule ne pouvait pas beaucoup précéder le cortége, parce qu'on ignorait le lieu de sa desti-

nation. Archers et gardes étaient muets. De tout temps le plaisir de ces utiles fonctionnaires a été de faire le désespoir des cohues par leur importante et grave discrétion. Tant qu'on n'eut pas dépassé les halles, les habiles crurent que le patient allait au charnier des innocents, où était le pilori. Mais les halles furent dépassées.

La tête du cortége suivit la rue Saint-Denis, et ne tourna qu'au coin de la petite rue Saint-Magloire. Les plus avancés virent alors deux torches allumées à l'entrée du cimetière, et les conjectures d'aller leur train. Mais les conjectures s'arrêtèrent bientôt devant un incident que nos lecteurs connaissent : un ordre du régent mandait le condamné en la grand'salle de l'hôtel de Nevers. Le cortége entra tout entier dans la cour de l'hôtel. La foule prit position dans la rue Saint-Magloire et attendit.

L'église Saint-Magloire, ancienne chapelle du couvent de ce nom, dont les moines avaient été exilés à Saint-Jacques du Haut-Pas, puis maison de repentir, était devenue paroisse depuis un siècle et demi. Elle avait été reconstruite en 1630 et Monsieur, frère du roi Louis XIII, en avait posé la première pierre. C'était une nef de peu d'étendue, assise au milieu du plus grand cimetière de Paris.

L'hôpital, situé à l'est, avait aussi une chapelle publique, ce qui avait fait donner à la ruelle tortueuse, montant de la rue Saint-Magloireà la rue aux Ours le nom de rue des Deux-Eglises.

Un mur régnait autour du cimetière, qui avait trois entrées : la principale, rue Saint-Magloire ; la seconde, rue des Deux-Eglises ; la troisième, dans un cul-de-sac sans nom, qui revenait vers la rue Saint-Magloire, derrière l'église, et sur lequel

donnait la Folie-Gonzague. Il y avait, en outre, une brèche par où passait la procession des reliques de Saint-Gervais.

L'église, pauvre, peu fréquentée, et qu'on voyait encore debout au commencement de ce siècle, s'ouvrait sur la rue Saint-Denis, à la place où est maintenant le numéro 166. Elle avait deux portes sur le cimetière. Depuis quelques années déjà on n'enterrait plus autour de l'église. Le commun des morts s'en allait hors Paris. Quatre ou cinq grandes familles seulement conservaient leurs sépultures au cimetière Saint-Magloire, et notamment les Nevers, dont la chapelle funéraire était un fief.

Nous avons dit que cette chapelle s'élevait à quelque distance de l'église. Elle était entourée de grands arbres, et le plus court chemin pour y arriver était la rue Saint-Magloire.

C'était environ vingt minutes après l'entrée du cortége dans la cour de l'hôtel de Gonzague. La nuit était complète et profonde dans le cimetière, d'où l'on apercevait à la fois les fenêtres brillamment éclairées de la grand'salle de Nevers et les croisées de l'église, derrière lesquelles une faible lueur se montrait. Les murmures de la foule entassée dans la rue arrivaient par bouffées.

A droite de la chapelle sépulcrale, il y avait un terrain vague planté d'arbres funéraires qui avaient grandi et foisonné. Cela ressemblait à un taillis, ou mieux à un de ces jardins abandonnés qui, au bout de quelques années, prennent la tournure d'une forêt vierge. Les affidés du prince de Gonzague attendaient là. Dans le cul-de-sac ouvert sur la rue des Deux-Eglises, des chevaux attendaient aussi. Navailles avait la tête entre les mains ; Nocé et Choisy s'adossaient au même cyprès. Oriol, assis sur l'herbe, poussait de gros

soupirs. Peyrolles, Montaubert et Taranne causaient à voix basse. C'étaient les trois âmes damnées : non pas plus dévoués que les autres, mais plus compromis.

Nous ne surprendrons personne en disant que les amis de M. de Gonzague avaient agité hautement, depuis qu'ils étaient là, la question de savoir si la désertion était possible. Tous, du premier au dernier, avaient rompu dans leur cœur le lien qui les retenait au maître. Mais tous espéraient encore son appui, et tous craignaient sa vengeance. Ils savaient que, contre eux, Gonzague serait sans pitié. Ils étaient si profondément convaincus de l'inébranlable crédit de Gonzague, que la conduite de ce dernier leur semblait une comédie. Selon eux, Gonzague avait dû feindre un danger pour avoir l'occasion de serrer le mors dans leur bouche. Peut-être même pour les éprouver.

Il est certain que, s'ils eussent cru Gonzague perdu, leur faction n'aurait pas été longue. Le baron de Batz, qui s'était coulé le long des murs jusqu'aux abords de l'hôtel, avait rapporté que le cortége s'était arrêté et que la foule encombrait la rue. Que voulait dire cela ? Cette prétendue amende honorable au tombeau de Nevers était-elle une invention de Gonzague ? L'heure passait ; l'horloge de Saint-Magloire avait sonné déjà depuis plusieurs minutes les trois quarts avant neuf heures. A neuf heures, la tête de Lagardère devait tomber dans le préau de la Bastille. Peyrolles, Montaubert et Taranne ne perdaient pas de vue les fenêtres de la grand'salle, une surtout où brillait une lumière isolée auprès de laquelle se profilait la haute stature du prince.

A quelques pas de là, derrière la porte septen-

trionale de l'église Saint-Magloire, un autre groupe se tenait. Le confesseur de madame la princesse de Gonzague avait gagné l'autel. Aurore, toujours à genoux, semblait une de ces douces statues d'anges qui se prosternent au chevet des tombes. Cocardasse et Passepoil, immobiles, restaient debout, l'épée nue à la main, aux deux côtés de la porte ; Chaverny et dona Cruz causaient à voix basse.

Une ou deux fois, Cocardasse et Passepoil avaient cru ouïr des bruits suspects dans le cimetière. Ils avaient bonne vue l'un et l'autre, et pourtant leurs yeux, collés au guichet grillé, n'avaient rien pu apercevoir. La chapelle funèbre les séparait de l'embuscade. La lampe perpétuelle qui brûlait devant le tombeau du dernier duc de Nevers éclairait l'intérieur de la voûte et plongeait dans une obscurité plus profonde les objets environnants. Tout à coup, cependant, nos deux braves tressaillirent. Chaverny et dona Cruz cessèrent de parler.

— Marie, mère de Dieu ! prononça distinctement Aurore, ayez pitié de lui !

Un bruit de nature inexplicable, mais tout proche, avait éveillé les oreilles attentives. C'est que, dans le fourré, notre embuscade venait de se mouvoir. Peyrolles, les yeux fixés sur la croisée de la grand'salle, avait dit :

— Attention ! messieurs.

Et chacun avait vu la lumière isolée s'élever par trois fois, par trois fois s'abaisser. C'était le signal d'attaquer la porte de l'église. On ne pouvait, à ce sujet garder aucun doute, et pourtant il y eut une grave hésitation parmi les fidèles.

Ils n'avaient pas cru à la possibilité de la crise dont le signal était le symptôme. Le signal

une fois fait, ils ne croyaient point encore à la nécessité qu'il y avait de le faire.

Gonzague jouait avec eux, Gonzague voulait river la chaîne qui pendait à leur cou. Cette opinion, qui grandissait pour eux Gonzague à l'heure même de sa chute avouée, fut cause qu'ils se déterminèrent à obéir.

— Après tout, dit Navailles, ce n'est qu'un enlèvement.

— Et nos chevaux sont à deux pas, ajouta Nocé.

— Pour une bagarre, reprit Choisy, on ne perd pas sa qualité.

— En avant ! s'écria Taranne ; il faut que monseigneur trouve la besogne faite !

Comme l'avait conseillé Gonzague, les deux groupes se formèrent avant de se lancer à l'attaque. Le premier composé de Navailles, Choisy et La Fare ; ces deux derniers armés chacun d'un fort levier de fer. Le second, sous les ordres de Peyrolles, ayant en avant Montaubert et Taranne, puis le baron de Batz, Lavallade, Nocé, et enfin le gros Oriol qui fermait la marche.

Au premier effort des pinces, la grande porte de l'église se rendit pacifiquement.

Mais un second rempart était derrière : trois épées nues.

La Fare et Choisy auraient bien voulu faire partie de l'autre groupe.

En ce moment, un grand fracas se fit du côté de l'autel, comme si quelque choc subit eût écrasé la foule massée dans la rue.

Il n'y eut qu'un coup d'épée de donné... Navailles blessa Chaverny, qui avait imprudemment fait un pas en avant.

Le jeune marquis tomba un genou en terre et main sur sa poitrine.

La mauvaise fréquentation n'avait pas encore eu le temps de gangrener complètement le cœur du cadet de Navailles, car, en reconnaissant son ami, il recula et jeta son épée.

— Eh bien ! — dit Cocardasse, qui attendait mieux de cette partie et ne soupçonnait pas qu'on eût pu tourner la place ; — sandiéou ! montrez-nous vos flamberges, mes mignons ; Amable et moi nous allons vous tailler le cuir, Oïmé !...

On n'eut pas le temps de répondre à cette gasconnade parce que, simultanément, devant et derrière se firent entendre des bruits différents : derrière, dans le fond même de l'église, comme un murmure étouffé et des frôlements ; devant, des pas précipités retentissant sur le gazon du cimetière.

De ce côté, ce fut un tourbillon qui arriva et passa.

Un tourbillon !

Le perron balayé resta vide.

Heureusement pour lui que Navailles s'était écarté. Choisy poussa un cri d'agonie et lâcha son arme, le vicomte de La Fare étendit les deux bras, râla et tomba à la renverse.

Il n'y avait pourtant là qu'un homme, tête et bras nus et n'ayant pour arme que son épée.

Pourtant, malgré sa promptitude, malgré la rapidité avec laquelle il avait su trouer cette barrière infranchissable, car il n'y avait que lui pour percer droit devant soi, comme un sanglier, au travers de ce fourré humain, Lagardère arrivait trop tard !...

Voici ce qui était arrivé :

L'habit de cour de Gonzague lui avait été comme un sauf-conduit pour fendre la cohue qui, respectueuse, s'était ouverte docilement devant

lui, et il avait pu parvenir à la brèche bien avant le chevalier qui, lui, en costume de condamné, avait eu maille à partir avec la multitude qui croyant à une évasion, se massait plus compacte sur son passage.

Gonzague s'était introduit dans le cimetière par la brèche.

La nuit était si noire qu'il eut peine à trouver son chemin jusqu'à la chapelle funèbre.

Comme il atteignait les abords de la petite porte devant laquelle ses compagnons devaient l'attendre en embuscade, les croisées resplendissantes de l'hôtel attirèrent malgré lui son regard. Il vit la grande salle toujours illuminée, vide ; pas une âme sur l'estrade dont les fauteuils dorés brillaient.

Gonzague se dit :

— Ils me poursuivent... mais ils n'auront pas le temps !

Quand ses yeux, aveuglés par l'éclat des lumières, revinrent vers le taillis qui l'entourait, il vit passer les siens qui emportaient deux paquets oblongs ficelés dans des couvertures.

— Aurore ! pensa-t-il, — et Flor !... Les coquins travaillent comme des anges ; le tout était de savoir [illegible] dresser.

C'est en cet instant que le bruit d'un grand fracas se fit du côté de l'hôtel, bientôt suivi de coups sonores frappés contre la porte de l'église et du cri poussé par Chaverny que venait de blesser Navailles.

Le prince ricana :

— Dépêche-toi, Lagardère ; tes noces ne sont pas pour ce soir !

N'ayant plus rien à faire en ce lieu et se souciant fort peu de ceux des siens — il ignorait lesquels — qui, de garde au grand portail, étaient

voués à une mort certaine, Philippe de Mantoue rejoignit les ravisseurs.

La voix de Lagardère vibra dans le grand silence de la nuit où respiraient deux mille poitrines haletantes :

— Que ceux qui ne sont pas complices de l'assassin Philippe de Gozague se retirent, — dit-elle.

Aucune réponse ne vint.

Lagardère crut entendre seulement un ricanement diabolique et le galop de quelques chevaux sonnant sur les galets qui pavaient la ruelle des Deux-Eglises.

Mieux eût valu cent fois pour lui le combat d'un contre vingt, car le galop de ces chevaux emportait son cœur... Tout ce qu'il avait fait jusque-là était inutile.

Il alla droit devant lui et trouva Chaverny renversé :

— Est-il mort ? — demanda-t-il.

— Pas, s'il vous plaît, — répondit le petit marquis, — tudieu ! chevalier, je n'avais jamais vu passer la foudre... J'ai la chair de poule en songeant que, dans cette rue de Madrid... Quel diable d'homme vous faites !... Ceux que vous avez ... frôlés... en passant !... étaient-ils sur votre liste et savez-vous leurs noms ?

— Relevez-vous, Chaverny, et ne vous inquiétez pas de ceux-là ; je n'avais pas besoin d'eux pour témoins à mes noces...

Chaverny se haussa sur un coude ; mais il perdait du sang et Lagardère n'avait pas le temps d'attendre.

Celui-ci vit les portes de l'église abattues et son regard plongea vers l'hôtel, au pied duquel il croyait trouper encore Aurore de Nevers.

L'église était vide.

Seul, l'aumônier de Mme de Gonzague priait au pied des marches.

Lagardère s'enfonça sous la nef, scruta l'ombre des piliers et poussa un cri étouffé : Aurore !

Il était entré dans le temple de Dieu, tenant à la main une épée tachée de sang.

Il la posa en travers d'un bénitier, s'agenouilla et se mit à prier.

Une main brutale se posa sur son épaule.

Cocardasse était devant lui, le feutre bas :

— Enlevée !... — dit-il.

Un second cri monta, se répercuta sous la voûte, cri de désespoir, cri d'amour :

— Aurore !...

Lagardère reprit son épée et comme un fou franchit les marches.

Il comprenait seulement que l'enlèvement avait eu lieu et que Chaverny, Cocardasse et Passepoil n'avaient pu l'empêcher.

Au dehors, il n'y avait plus personne.

La foule massée l'instant d'avant sur la place du Palais-Royal et le long du parcours, avait deviné que la victime lui échappait et que le régent avait fait grâce. Elle s'était écoulée par les rues adjacentes et seules quelques commères, la Balahaut, la Morin, la Guichard et la Durand s'obstinaient à regretter que l'affaire n'eût pas suivi son cours. Elles eussent souhaité accompagner jusqu'aux portes de la Bastille le mystérieux ciseleur de la rue du Chantre qu'elles avaient entrevu un instant, les mains liées, entre quatre gardes du Châtelet, à côté d'un confesseur de l'ordre de saint Dominique.

— C'est honteux, — disait la Balahault, — de priver ainsi le pauvre peuple d'un spectacle jus-

te : la punition de ceux qui se cachent et jettent des sorts sur le pays.

Quelques minutes avant, le condamné l'avait légèrement bousculée en se faisant une trouée dans la foule et l'honnête commère ne l'avait pas reconnu.

Sous le porche de l'église, la rapière en mains, Cocardasse et Passepoil attendaient Lagardère.

Chaverny, soutenu par Navailles repentant, s'était relevé. Il était très pâle et un filet de sang coulait sur son pourpoint.

Dès qu'ils virent reparaître le chevalier, ils firent un pas en avant :

— Monsieur, — dit le marquis, — Dieu m'est témoin que le rapt a eu lieu par derrière et par traîtrise ; je me serais fait tuer pour sauver ma cousine Mlle de Nevers... Malgré le peu d'estime vue vous puissiez avoir pour moi, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras et mon épée ?... Le bras ne vaut pas cher à cette heure' mais il guérira.

Lagardère le regarda dans les yeux :

— Alors, vous êtes le seul qui soyez resté ? — demanda-t-il.

— A part M. de Navailles que voici et qui ne demande qu'à vous prouver son repentir, — riposta Chaverny, — et à part ceux que vous avez tués, je suis le seul !... Ne vous attendiez-vous pas un peu à cela, chevalier ?...

— Si... Un honnête homme fourvoyé dans la société des gredins en sort toujours... Vous en êtes sorti par la bonne porte, monsieur de Chaverny ; j'espérais cela pour vous... pour ce qui est de M. de Navailles, je réserve mon opinion, attendant des preuves !

— Cela veut-il dire que je puisse vous offrir

autre chose encore que mon épée ? — demanda le marquis.

— Quoi ?

— Mon amitié !...

— La mienne ne vous procurera pas les mêmes avantages que vous donnait celle de Gonzague... Réfléchissez, marquis, ma compagnie ne vous vaudra que des horions.

Chaverny baissa la tête :

— Vous me jugez mal, — dit-il. — Je ne me suis jamais vendu à Gonzague... à vous je me donne !...

— Dans quel but ?

— Me battre à côté d'un brave, vous aider à retrouver Aurore de Nevers... et retrouver dona Cruz... Est-ce assez vous dire ?

— Et assez parlé ! — grogna Cocardasse. — Les autres parcourent du terrain, pendant que vous vous faites des politesses.

C'était bien ce que pensait Lagardère. Mais l'alliance de Chaverny lui était précieuse et le moins qu'il pût faire était de reconnaître que celui-ci avait exposé sa vie pour défendre sa cause.

Ils se donnèrent l'accolade.

— Merci, — dit Chaverny, — et hâtez-vous... Chaque minute perdue accroît la difficulté de votre tâche.

— Le temps n'est rien, — répondit Lagardère, — l'action est tout.

Les cyprès se piquèrent de lueurs et la flamme de plusieurs torches éclaira des pans de mur et des cadavres.

Un brouhaha indescriptible, des appels et des cris, venaient du côté de l'hôtel de Gonzague.

Lagardère, Navailles et les deux prévôts dressèrent la tête.

Etait-ce la foule, lasse d'attendre l'exécution,

qui venait réclamer le condamné, prête à l'exécuter elle-même ?... Ou bien le régent avait-il changé d'idée et renvoyait-il des gardes se saisir de lui ?

Non, car le régent était là, le premier de tous, tenant au-dessus de sa tête une torche allumée.

Ce n'était plus le chef du royaume... pas davantage le débauché qui remettait toujours au lendemain les affaires sérieuses et faisait passer le destin de la France après le caprice de ses maîtresses.

L'audace et la bravoure de Lagardère avaient fouetté le sang de Philippe d'Orléans et le régent de France venait de lui-même au secours de Lagardère.

Derrière lui se rangeaient les principaux magistrats et les seigneurs qui tout à l'heure siégeaient au tribunal de famille.

— Que personne ne franchisse les murs de cette enceinte, — dit-il. — Des gardes partout !...

Et le régent appela lui-même :

— Lagardère !... Lagardère !...

Un quart d'heure avant, la situation eût été tout autre. Gonzague et ses affidés, cernés dans le cimetière Saint-Magloire, n'eussent pu fuir.

Henri de Lagardère, en costume de supplicié, se fût agenouillé au pied de l'autel avec Aurore de Nevers, en toilette de mariée, et nul n'eût pu séparer désormais ce qui était uni.

A présent il était trop tard !... La justice de Philippe d'Orléans était impuissante devant le fait accompli.

Gonzague était sauf avec sa bande. Il était parti, emportant avec lui la proie que jusqu'alors il n'avait pu saisir... et Lagardère avait à recommencer son œuvre !...

— Me voici, monseigneur, — dit le chevalier en s'inclinant, la tête basse et l'œil humide.

— Où est Mlle de Nevers ?

— Sur la route d'Espagne, monseigneur... enlevée par le prince de Gonzague... escortée par tous ceux qu'avec lui je rejoindrai et je tuerai.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un cri d'angoisse déchira la nuit :

— Aurore ! Aurore ! ma fille !...

Fait inouï, Mme de Gonzague ne savait rien encore. Echevelée, folle, elle sortit de la chapelle et s'évanouit entre les bras du président de Lamoignon et de son confesseur, encore revêtu des habits sacerdotaux.

— Je la gardais là, parée pour le bonheur, — dit-elle dès qu'elle rouvrit les yeux. — Se peut-il que le martyre n'ait pas assez duré et que Dieu n'ait pas enfin pitié de moi ?... M. de Chaverny m'avait promis pourtant de la défendre...

Chaverny s'avança, chancelant :

— Madame, ma très honorée cousine, fit-il, — j'ai tenu ma promesse... Les lâches n'ont pas suivi la route en travers de laquelle était mon épée... Si Mlle de Nevers n'est pas là, c'est que mon sang n'a pu la sauver...

— C'est vrai... — approuvèrent Passepoil et Cocardasse.

Le marquis salua et se recula pour s'adosser à un arbre.

Il était si pâle que le régent envoya aussitôt un chirurgien pour le panser.

Mme de Gonzague avait repris ses esprits ; mais en même temps on avait vu reparaître le masque de douleur, la rigidité marmoréenne qu'on lui avait vus pendant tant d'années.

Le coup qui la frappait de nouveau était si

rude qu'il eût entraîné chez tout autre qu'elle une scène de larmes et de désespoir.

Elle avait les yeux secs, le visage glacé. Ces yeux-là vivaient... Non les yeux résignés de jadis : mais ceux de la tigresse qui se prépare à disputer ses petits aux ravisseurs.

— Monseigneur, — dit-elle en s'adressant au régent et en étendant le bras, — le tombeau de Philippe de Lorraine, duc de Nevers, est là tout près... Souffrez que j'aille m'y agenouiller et que devant vous, devant tous, je répudie hautement et pour jamais le nom de princesse de Gonzague... A dater de ce jour, je redeviens la duchesse de Nevers !

Le régent s'inclina et suivit.

Sa torche à la main, il marchait côte à côte avec Lagardère ; et cet homme dont la préoccupation presque constante et exclusive était le plaisir, avait un pli au front.

Aurore de Caylus les précédait tous.

Au pied de la statue de Nevers, elle s'agenouilla, pria quelques instants. Puis elle se releva, raide et froide :

— Devant les hommes, — dit-elle, — j'ai été la femme de Philippe de Mantoue, prince de Gonzague !... Devant Dieu, je ne fus jamais que l'épouse désolée et fidèle de Philippe de Lorraine, duc de Nevers !... Maudit soit à jamais le nom de Gonzague !... Je le réprouve et je le hais !... A celui qui est ici, qui est mon fils, au chevalier Henri de Lagardère, je demande de ramener un jour, de bon gré, ou par la force, sur les marches de ce tombeau, le prince Philippe de Gonzague et d'immoler l'assassin là où repose la victime !...

Tout le monde était ému. Lagardère mit un

genou en terre, abaissa son épée, dont la pointe vint effleurer les pieds de la princesse :

— Madame ma mère, — fit-il — avec l'aide de Dieu, je vous ramènerai votre fille, je le jure, et Nevers aura sa vengeance.

— Le jour où ce sera fait, — poursuivait celle qui ne voulait plus porter que le nom de duchesse de Nevers, — ce jour-là, si Son Altesse Royale le permet, l'héritière de Nevers deviendra Mme de Lagardère.

Le chevalier s'était redressé et criait déjà d'une voix vibrante :

— Un cheval ! monseigneur, faites-moi donner un cheval !

CHASSE AUX TRAITRES

PREMIERE PARTIE

LA ROUTE D'ESPAGNE

I

RANÇON VIVANTE

Sur la route d'Espagne, vers minuit, la lune éclairait la galopade furieuse de nombreux cavaliers.

On était en septembre 1718.

Le temps était beau, les chemins ne se creusaient pas de trop d'ornières et les chevaux pouvaient fournir tous leurs moyens.

Ils galopaient si vite dans la nuit, sous les blafards rayons, qu'on eût cru voir passer une de ces chevauchées de la Mort des vieilles légendes d'Allemagne.

Les rares paysans debout à cette heure se si-

gnaient en tremblant, et les bandes de malandrins qui, à cette époque, ne marchaient et n'agissaient que dans l'ombre, s'écartaient, ne cherchant pas même à tirer leurs rapières pour attaquer.

Bien leur en prenait, d'ailleurs, de se tenir sur cette prudente réserve, les bons soins à donner à leur sécurité personnelle leur ayant dès longtemps enseigné le devoir de n'agir qu'à coup sûr et sans danger.

Il y avait deux troupes : l'une de poursuivis, l'autre de poursuivants.

Un carosse ralentissait la marche de la première et tout faisait prévoir qu'elle serait rejointe avant peu, la distance qui les séparait n'étant guère que de trois lieues au plus.

Un terrible combat s'engagerait sans doute alors autour de cette voiture qui contenait l'enjeu de la poursuite.

Enjeu précieux... à en juger du moins par la rapidité de la fuite et les précautions prises : tous ceux qui le gardaient avaient l'épée nue à la main.

C'étaient des gentilshommes ou tout au moins des gens de cour en tenue de campagne.

La parité de leurs sombres vêtements indiquait assez que, pour eux, ce voyage n'était pas impromptu, étant donné surtout que des courriers avaient fait préparer les relais jusqu'à Bayonne.

Ils étaient huit, qui se prétendaient braves et pensaient avoir fait leurs preuves.

A Paris, on connaissait leurs noms, leurs titres leurs amours et leurs épées.

On y savait aussi, depuis une heure à peine, qu'ils étaient exilés et que non seulement la cour, mais le royaume, leur serait fermé pour longtemps.

Eux-mêmes ignoraient la décision que le régent Philippe d'Orléans venait de prendre à leur égard. Toutefois, ils devaient s'en douter, car leurs visages exprimaient tout autre chose que de la joie.

Les uns, diables à quatre, habitués aux coups d'estoc, n'avaient pas pour coutume de se laisser entamer par la peur ; les autres, plus fanfarons que convaincus, se laissaient entraîner par la masse. Tous étaient beaux, buveurs et joyeux vivants ; cependant, à cette heure, leurs réflexions étaient plutôt mélancoliques et ils ne jugeaient à propos d'échanger entre eux que de rares et brèves paroles.

Il est des circonstances de la vie où les plus bavards se taisent : c'était le moment pour ceux-ci.

La nuit leur portait conseil, bien qu'ils ne fussent pas à dormir dans leur lit. L'ombre qui les enveloppait leur démontrait amplement que le soleil s'éteint pour faire place aux ténèbres.

Le soleil, pour eux, ç'avait été la faveur, la fortune, le plaisir et l'amour ; les ténèbres étaient l'exil, la fuite devant trois hommes, l'avenir incertain.

Le seul d'entre eux qui, dans ce moment critique, conservât quelque ressort, c'était celui qui galopait à la portière. Il était leur chef, la cause initiale de tout le bien qui leur était venu, l'instrument de l'angoisse présente de tout le mal à venir.

Il se nommait Philippe de Mantoue, prince de Gonzague.

En tête, galopait la maigre et noire silhouette de M. de Peyrolles, son intendant.

Ceux qui encadraient le carosse étaient Montaubert, Lavallade, Nocé, Taranne, le baron de

Batz et Oriol, ce dernier tout à l'avant, parce que le danger était surtout par derrière.

Toute la bande fidèle des roués de Gonzague était là, moins cinq: Albret, Gironne, La Fare, Choisy et Navailles. Les deux premiers avaient été tués par l'épée de Lagardère dans la Folie de Gonzague, un instant après la signature du contrat du bossu. L'absence de ceux-là n'était pas pour surprendre.

Mais qu'étaient devenus les trois autres, pour qui des chevaux avaient été cependant préparés au coin du cimetière Saint-Magloire et qui, sans doute, au lieu de prendre le chemin de l'Espagne, avait pris celui de l'éternité ?

C'était même là pour Oriol un point obscur qui ne laissait pas de le préoccuper :

—De Gironne et Albret hier,—murmura-t-il ; —aujourd'hui La Fare, Choisy et Navailles...

Nous savons déjà que le gros petit traitant ne se trompait qu'en partie, le cadet de Navailles ayant été seul à fausser compagnie à la Parque, en jetant son épée après avoir blessé Chaverny. Cet acte de repentir l'avait sauvé de la justice du chevalier.

Montaubert répliqua avec une raillerie farouche :

—Et peut-être, dans une heure, Oriol et Montaubert... A deux d'un coup, Lagardère en a pour trois bouchées de ceux qui restent... Gonzague finira la danse!... Tu trembles, Oriol!...

—Tu ne peux pas le voir, il fait nuit... N'empêche que ma selle est moins douce que le lit de Nivelle...

—Endors-toi et tu rêveras qu'elle te fait coucher sur le tapis... On voit de ces fantaisie chez ces demoiselles de l'Opéra...

—Pauvre Nivelle !— soupira le gros financier.

—Nivelle soupe ou dort, — dit Montaubert en riant,— et tois tu fuis... Si elle ne t'a encore remplacé, ce qui est douteux, elle t'appelle peut-être en ce moment, ce qui est plus douteux encore... En ce cas, tu remplirais le rôle du chien de Nivelle...

Cette saillie ne dérida personne. On avait autre chose à faire que de plaisanter.

Le vent emportait les paroles, claquait dans les plis des manteaux. La lune s'enfonçait par instants dans des nuages noirs pour reparaître plus loin, toute rouge, couleur de sang. Pendant le temps qu'elle disparaissait, plongeant dans l'obscurité les cavaliers, la voiture, les arbres et la campagne entière, tout le monde était muet.

Gonzague avait un pli au front.

Il avait dit, on s'en souvient, peu avant la dernière réunion du conseil de famille et en prévision d'une défaite :

—Il faut que nous emportions avec nous notre rançon vivante, notre otage.

La rançon vivante était là : Aurore de Nevers, en toilette d'épousée, pleurait dans le carrosse, tandis que Flor, assise près d'elle, lui tenait les mains et la suppliait d'avoir foi en Lagardère.

—Oui, j'ai confiance,— disait Aurore,— je sais qu'il nous sauvera, s'il est vivant. Mais que s'est-il passé pendant qu'on nous enlevait?... Ils étaient tous là pour le tuer...

—Dix épées ne sont rien contre la sienne, — répondait dona Cruz en haussant imperceptiblement les épaules...— S'il était mort,ceux qui nous entourent ne fuiraient pas si vite.

Elle se pencha, embrassa son amie :

—Et Chaverny est avec lui désormais, — murmura-t-elle,— nous n'avons rien à craindre.

Elle avait à peine prononcé ces mots qu'elle se détourna, elle aussi, pour pleurer... Elle avait vu Chaverny tomber un genou en terre après un coup de pointe de Navailles, elle savait qu'il était blessé, mais elle ne voulait pas le dire...

Le coup qui n'étend pas tout raide un brave sur le carreau n'est rien. Flor attendait le salut de Chaverny en même temps que de Lagardère.

Gonzague eût bien voulu savoir ce qu'elles se disaient. Mais dès que sa tête s'encadrait à la portière, elles se serraient plus près l'une de l'autre et ne parlaient plus.

—Il me sera difficile de les séparer,— songea-t-il,— et leur amitié sera plus forte que mes projets Petite sotte, cette Bohémienne que j'ai mise sur le chemin de la fortune et qui volontairement s'en éloigne chaque jour... Race de bohème, qui met les sentiments avant les grandeurs et avant l'argent, quand moi j'ai bravé le monde pour acquérir tout cela... Il est vrai que c'est ce qui me perd... Au fait, suis-je réellement perdu ?... Lagardère écarté de mon chemin, le régent me reverra... Et cependant, je fuis devant Lagardère...

Il crispa ses poings, serra son épée plus fort. Son cheval bondit sous un coup d'éperon inspiré par la rage.

Son regard se promena sur ceux qui l'entouraient :

—Sauf Navailles et Chaverny qui ont eu l'audace de m'abandonner, — gronda-t-il, — ils sont là tous... tous ceux qui ne sont pas morts!... Je leur ai promis, pour le jour qui va se lever, d'être les premiers à Paris, ou chargés d'or et pleins d'espérances sur la route d'Espagne...

Il ricana :

—Les premiers à Paris,— fit-il.—Nous y sommes les derniers à cette heure ey jusqu'à nouvel ordre... S'il nous plaisait de rebrousser chemin,il est probable que nous serions roués en place de Grève... Qui vivra verra, l'avenir est aux audacieux et aux forts !...

Il se redressa et ses yeux lancèrent un défi au destin :

—Ils m'ont suivi pour de l'or,— reprit-il.— Je leur en donnerai, je leur en jetterai à la face, je les paierai !... Des espérances!.., Ils en ont : Cellemare a brouillé les cartes, Alberoni nous attend, le jeu est beau!... Un connétable de Bourbon a porté jadis les armes contre sa patrie... Ceux-ci, qui sont des vendus, qui ne sont ni Bourbon, ni connétables, mais qui sont à moi, tireront avec moi leur épée contre le régent et contre la France... Vive Dieu!... je ne suis pas Français tant pis pour eux s'ils le sont !...

Il éperonna encore sa monture et cria :

—Plus vite, plus vite!...

Le groupe passa dans la nuit comme une envolée de démons.

Le groupe, celui des poursuivants, allait plus vite encore, s'il est possible...

Il ne se composait que de trois hommes.

Mais en tête était Henri de Lagardère.

Il uortait toujours le costume qu'on lui avait vu pour aller à l'échafaud. Dans ses yeux, la colère avait remplacé la tristesse.

Il était nu-tête et la brise soulevait ses cheveux blonds en auréole. Ses narines frémissaient, ses lèvres pincées portaient l'empreinte de coups de dents sous lesquels le sang avait jailli. Sa chemise, le seul vêtement qui recouvrît son torse, était plaquée à son corps par la sueur et

par le vent, et son regard, en avant, fouillait la nuit.

Dans sa main droite était incrustée avec force la poignée d'une épée, l'épée même du régent, et ses genoux serraient comme dans un étau les flancs d'un cheval qui n'en pouvait mais.

Dans cette poursuite folle dont le but était le salut d'Aurore et l'extermination de Gonzague,il était plus beau qu'on ne l'avait jamais vu.

Derrière lui, Cocardasse et Passepoil traversaient les plus terribles phases d'un exercice qui leur était à peu près inconnu.

Le premier, qui avait la prétention de tout connaître, même l'équitation, se tenait à peu près en selle.

– Mal venu qui lui eût dénié à cette heure le titre de cavalier accompli. N'était-ce pas d'ailleurs l'occasion de se servir, au moins une fois en sa vie, d'éperons qu'il faisait sonner partout et dont il n'avait jamais eu besoin ?

Passepoil prétendait ne pas être en reste.

Accroupi sur sa selle comme un singe, il sentait parfois ses genoux remonter jusqu'au menton et cédait à des déplacements d'assiette inquiétants ; le brave prévôt normand se cramponnait des deux mains au pommeau.

Que n'eût-il pas donné pour un bon lit, près d'une maritorne grasse et lourde, tandis qu'il mesurait de l'œil de temps en temps la distance qui le séparait du dos de sa monture et du sol rocailleux ?

Son cheval suivait le cheval de Lagardère et les trois hommes passaient dans l'espace comme trois fantômes ailés.

—Pécaïré! j'ai soif...— dit tout à coup Cocardasse junior.— Le petit nous mène au diable et il ne m'èntre dans le gosier que de la terre et des

cailloux... Capédédiou!... ma caille, je crois que ma langue est sèche.

—Bois le vent,— répondit Passepoil d'un ton narquois.

Un quart d'heure après, ce fut au tour de ce dernier de parler :

—Les temps sont durs, Cocardasse... Au lieu de courir les routes à cheval, la nuit, au risque de se casser le cou...

—Eh! vivadiou!... Cette nuit devait être la nuit de noces de Lagardère... et Lagardère est là, devant nous, sur la route d'Espagne...

—Je ne dis pas,— répondit Passepoil...— mais enfin on pourrait être rangés... dormir tranquillement à cette heure entre les bras...

—Sandiéou! Embrasse le vent, Passepoil, c'est un remède aussi bon contre l'amour que contr. la soif.

Les deux prévôts avaient chacun leur manche. Ils se mirent à rire.

La gaieté était plus franche dans la troupe de Lagardère que dans celle de Gonzague.

On dévorait les lieues et devant il n'y avait rien, rien, que le silence et que la nuit.

Lagardère pressait davantage son cheval et celui-ci commençait à fléchir.

Son cavalier n'était plus sûr de lui, l'ayant senti déjà plusieurs fois broncher.

Qu'adviendrait-il si la bête allait ne plus pouvoir avancer, si elle s'affalait inerte dans le fossé ?

Il aurait la ressource de prendre le cheval de Cocardasse ou celui de Passepoil : ce serait se priver d'un bras et d'une rapière. Or, un de moins, c'est beaucoup quand on n'est que trois et bien que Lagardère en valût douze à lui seul.

Eût-il le dernier des bidets entre les jambes, —

et c'était le cas,— il fallait que ce bidet marchât et fit l'office d'un pur-sang.

Il le piqua à la croupe, de la pointe de son épée, et l'animal qui bavait, écumait, eut un regain de forces.

—Plus vite!... Plus vite!... cria lui aussi Lagardère.

Le jour commençait à poindre. Henri ne distinguait rien devant lui sur la route ; mais, en se penchant, il put voir les traces laissées sur le sol par les roues d'un carrosse et les sabots des chevaux.

Comme il relevait la tête, il aperçut devant le poitrail de son cheval et tendue en travers du chemin, une corde solidement attachée à deux arbres, à hauteur de la poitrine d'un homme.

Obstacle enfantin, qui eût pu cependant entraîner des conséquences plus graves, ou tout au moins un retard, s'il eût été placé deux lieues en arrière.

Lagardère enleva son cheval en lui plongeant son épée de trois centimètres dans la cuisse et passa.

Mais avant qu'il pût crier gare et faire volte-face pour couper la corde, ses deux compagnons vinrent s'y heurter.

Cocardasse et Passepoil firent le plus formidable panache qu'eût jamais vu un maître d'équitation.

Le dernier, qui depuis longtemps avait vidé les étriers, en fut quitte pour un saut-de-carpe qui le projeta à trois mètres plus loin, le nez dans le sable.

C'était moins doux que le giron d'une personne du beau sexe ; mais dans la vie on rencontre précisément presque toujours le contraire de ce qu'on cherche.

En faisait-il la réflexion ?... c'est peu probable. En tous cas, sa bête et lui étaient côte à côte,les pattes en l'air, attendant qu'on les relevât.

Le Gascon était homme de décision plus prompte.

A peine eut-il touché terre qu'il fut debout, secouant ses loques du bout du doigt, tel un petit maître sur le jabot duquel sont tombés quelques grains de tabac d'Espagne.

Par contre il renfonça d'un coup de poing magistral son feutre dont la plume avait un air lamentable et le chapelet de ses jurons s égrena dans la nuit, réveillant tous les coqs d'alentour, qui se mirent à chanter.

Ces volailles le narguaient. – Il les souhaita toutes à la broche.

Mais il n'avait pas le temps de les y mettre et comme son cheval ne se relevait pas assez vite à son gré, il lui allongea un coup de botte au flanc :

—Hé là!... rosse...—cria-t-il.— Le gentilhomme que tu as l'honneur de porter ne t'a pas permis de te coucher... Debout, squelette, carcasse... et plus de ces plaisanteries... —

A la voix de son ami, Passepoil songea à se remettre sur ses jambes :

—Et ta carcasse à toi, mon mignon,— lui cria Cocardasse,—est-elle si endommagée que tu restes là comme un veau?... Debout, eh donc! ou je vais mettre mes éperons dans tes chausses!...

C'étaient cinq minutes de perdues, cinq minutes qui, dans cette circonstance, valait des mois.

Lagardère n'avait pas attendu et il avait continué sa course échevelée dans le brouillard qui lui cachait les fugitifs.

6

Ceux qui avaient à peine sur lui une lieue d'avance.

Les deux prévôts s'étaient remis en selle et sentant Lagardère en avant, cherchaient à le rejoindre rapidement.

Leur course devint plus folle que jamais. Leurs bêtes n'avaient jamais été soumises à pareille allure et les naseaux fumaient.

Tant pis si elles devaient crever. Le jour était venu : on pourrait en trouver ou en prendre d'autres.

—De l'épéron!... de l'éperon !... ; écaïré!... — disait le Gascon, qui pour la première fois utilisait les siens.

Peut-être se souvenait-il que les chevaliers d'autrefois les devaient gagner par une action d'éclat. Lui avait la prétention de les avoir mérités cette nuit-là.

—De l'éperon ?... — murmurait Passepoil.—Je n'en ai pas...

—Il en faut, capédédiou!... et je t'avais déjà dit qu'un gentilhomme ne doit jamais voyager sans cela... Tu t'obstines à porter des chausses quand Cocardasse a toujours eu des bottes...Sandiéou! moi qui te parles, je suis né avec des éperons aux talons... Il me semble m'en souvenir encore.

Passepoil sourit, se cramponna plus fort à ses fontes et l'aube naissante les vit passer comme une trombe : l'un superbe et grand, les moustaches hérissées et la bouche ouverte, parce qu'il avait soif ; l'autre recroquevillé sur sa selle comme un chimpanzé qu'on a mis à califourchon sur un âne.

Une demi-heure après, ils rejoignaient leur chef

Le cheval de celui-ci était fourbu et les coups d'épée ne l'eussent pas fait avancer d'un pas.

Il était couché en travers du chemin et l'écume lui sortait de la bouche.

Une source était tout près. Lagardère allait et venait, rapportait de l'eau dans le creux de ses mains, en humectait les lèvres et les naseaux de l'animal.

Il n'aimait pas voir souffrir les bêtes. Il essaya de relever celle-ci ; mais elle retomba sur ses genoux, tendit son cou, râla... c'était fini et la poursuite retardée...

Lagardère ramassa son épée, tendit la pointe vers l'horizon et s'écria :

—Tu m'échappes cette nuit, Gonzague... mais nous avons tout le jour pour régler nos comptes... et la frontière est encore loin!...

II

AU SOLEIL LEVANT

Lagardère jeta un dernier coup d'œil sur son cheval mort.

Les brouillards du matin se dissipaient et le jour venait peu à peu.

Le chevalier ignorait combien de lieues il avait parcourues, mais il pouvait maintenant suivre pas à pas la trace des roues du carrosse et, s'il l'eût voulu, compter les clous plantés aux fers des chevaux.

La fraîcheur des empreintes lui donnait presque la certitude de rejoindre Gonzague avant que le soleil eût marqué midi.

Mais pour cela, il eût fallu des chevaux.

—Eh donc! — murmura Cocardasse à l'oreille de Passepoil,—il ne sera pas dit que nous nous prélasserons sur nos bidets quand lé petit sera forcé d'aller à pied... Qu'un penses-tu, ma caillou ?

" La caillou " agita ses bras, porta la main à certaine partie de son individu qui, sans nul doute, n'était pas habituée au dur contact de la selle, surtout pendant un temps si long et dans une course si rapide ; car si, aux premières pages de ce récit, nous avons pu voir nos deux maîtres traverser la vallée de Louron en chevauchant sur deux animaux d'espèce incertaine,nous pouvons affirmer que ces montures douces et pai-

sibles ne leur avaient alors donné qu'une très vague idée des plaisirs de l'équitation.

—Moi,— répondit le Normand avec mélancolie, —je suis tout prêt à lui donner le mien... Ne me parle pas des chevaux, vois-tu!... c'est déjà bien assez des femmes pour nous faire souffrir... et je ne suis pas né cavalier.

Cocardasse le toisa, releva sa moustache, éperonna sa bête. Il y avait dans toute sa personne une telle expression de pitié et de sarcasme que Passepoil en eut froid dans le dos et détourna les yeux.

—Descends de ta bique, alors, — fit le premier. —Pour ton honneur et celui de tes compagnons, si nous avons à traverser quelque ville, il vaut mieux que tu sois sur le plancher des vaches,mon bon !

Tout à coup, le brouillard descendit très vite au ras du sol, se fondit, disparut.

Partout, derrière, devant, sur les côtés, à perte de vue, le pays était plat.

Dans le lointain on aperçut des tours, les murailles d'une ville et, par-dessus le tout, l'ossature d'une cathédrale imposante que dominaient encore, semblant percer le ciel, les flèches de deux clochers : c'était Chartres.

On se demandera sans doute pourquoi Gonzague et sa troupe avaient fait ce détour, alors, que, pour parvenir à la frontière d'Espagne, le chemin le plus direct était par Orléans.

Au siècle dernier, les voyageurs peu pressés prenaient généralement par la route d'Orléans, et encore avaient-ils le soin de faire préparer, plusieurs jours à l'avance, des relais assez rapprochés. Ils gagnaient ainsi cette ville en deux, trois et même quatre étapes et poussaient de là vers Tours.

Les autres, au contraire, ceux qui voulaient aller très vite et faire un voyage inopiné, jalonnaient leur route de relais placés dans des villes où l'on était toujours sûr de trouver des chevaux au moment opportun. Il fallait donc qu'elles fussent assez distantes l'une de l'autre pour astreindre les voyageurs à une course sérieuse et les obliger à atteindre le but et, d'autre part, il ne fallait pas qu'elles le fussent trop, de crainte qu'en cas d'accident, on demeurât en détresse trop loin du point de départ ou de celui d'arrivée.

Comme on ne pouvait aller de Paris à Orléans d'une seule traite, beaucoup de gens passaient par Chartres ; si bien que tout en ayant l'air de prendre le chemin des écoliers, ils arrivaient plus sûrement et plus vite.

Cela avait été la cause du premier retard de Lagardère qui, craignant que Gonzague n'eût pris ses dispositions pour l'engager sur une fausse piste, s'était vu obligé, tout d'abord, de s'informer par laquelle des barrières il avait quitté Paris.

Il n'avait été rassuré à cet égard qu'au petit jour, en apercevant sur le sol les traces laissées par les fugitifs, et encore avait-il conservé quelque doute. La route de Chartres, en effet, était très fréquentée à cette époque, et il y passait quantité de voitures escortées par des cavaliers.

Ses doutes s'envolèrent avec le brouillard, quand il distingua, à un peu plus d'une lieue devant lui, le groupe formé par le carrosse et par ceux qui l'entouraient.

Depuis un instant, Henri marchait à pied. Il ne sentait pas la fraîcheur du matin qui glaçait sa poitrine, et tout l'effort de sa volonté se portait vers l'horizon.

Il avait découvert l'ennemi et, comme un bon limier, dressait la tête.

Après les quelques minutes où il put entrevoir ce qui était sa vie, son espoir et sa foi, il se sentit plus fort.

Dans le carrosse qu'escortaient les affidés de Gonzague, à ce même moment, dona Cruz murmurait à l'oreille d'Aurore :

—Vois le soleil qui se lève... Lagardère le rever comme toi, et se dit que l'astre ne s'allumera garde se lever comme toi, et se dit que l'astre ne s'allumera pas bien des fois avant que nous soyons sauvées.

—Bien des fois... c'est encore trop,— répondit Mlle de Nevers. Si Henri avait pu quelque chose, nul n'aurait pu enlever celle qui, une heure après, allait être sa femme.

Elle pencha la tête sur sa poitrine et se reprit à pleurer. Car il est de ces moments de désespérance où l'âme la plus forte n'a plus confiance en l'avenir.

Elle avait demandé au ciel, comme grâce suprême, d'être unie à son fiancé avant que celui-ci montât à l'échafaud. Elle avait espéré que cette consolation lui serait donnée, et que, si le sang de Lagardère coulait, il en jaillirait au moins quelques gouttes sur sa robe blanche, relique sacrée qu'elle garderait, baiserait chaque jour, et dans laquelle on l'ensevelirait bientôt.

Et maintenant elle doutait qu'il fût encore vivant ! Elle ne savait rien, sinon qu'on l'emmenait loin de lui, s'il avait prouvé son innocence... et qu'elle ne pouvait pas pleurer sur son cadavre s'il était mort !...

Cependant, la longue chevauchée nocturne avait fatigué les familiers de Gonzague.

Le Baron de Batz fumait comme un corsaire ;

Montaubert, Nocé, Lavallade et Taranne songeaient à bien des choses qui n'engendraient pas la gaieté. Quant au gros Oriol, il ronflait, un coude appuyé sur ses fontes, et rêvait que la Nivelle lui réclamait, pour prix d'un baise-main, autant d'actions bleues qu'il y a de gouttes d'eau dans le Mississippi.

Ces messieurs, qui avaient coutume de sortir gris au petit jour des orgies du régent et de faire un tapage énorme, étaient, une fois par hasard, à jeune; et leur silence paraissait lugubre.

Le cheval de Peyrolles ne tenait plus la tête, il mordait la queue de celui de Gonzague sans que son cavalier s'en donnât garde. L'intendant avait une figure longue d'une aune ; on eût dit un spectre enfoui dans un manteau de deuil.

Il n'avait pas les idées gaies, lui non plus, bien qu'il sentît une grosse part de sa fortune en sûreté à l'étranger, et qu'il eût une forte liasse de valeurs cachée sous son pourpoint.

Il songeait qu'il eût pu en emporter le double et que celles-ci étaient à la merci d'un coup d'épée du terrible chevalier.

Philippe de Mantoue avait seul le sourire aux lèvres, mais c'était un sourire amer, mêlé de sarcasme et de contrainte.

S'il eût ri tout haut, son rire eût sonné faux...

Il avait pensé ne pas faire deux lieues avant que Lagardère le poussât l'épée aux reins, avant que la partie fût désormais gagnée ou perdue pour jamais...

La partie perdue, cela voulait dire qu'il serait mort, lui Gonzague!... Il vivait!... Donc il était toujours le maître, et Lagardère avait forfait à sa réputation.

Gonzague souriait, pendant vue tous ceux qui entraînait avec lui dans sa vengeance et dans sa

chute pleuraient ou broyaient du noir ; pendant que tous le maudissaient en secret... Il souriait parce qu'il se prétendait p[illegible] fort que le destin, parce qu'i, se prétendait plus fort que le destin, sans songer que le châtiment vient toujours à son heure.

Il vint se pencher à la portière :

—Mesdemoiselles, — dit-il avec une courtoisie moqueuse,—peut-être depuis longtemps n'avez-vous pas assisté au lever du soleil?... S'il peut vous agréer, avant que nous entrions dans la ville, de descendre un instant de carrosse et de cueillir quelques fleurs des champs, vous le pouvez... rien ne nous presse.

Cet homme, dont le soleil s'était éteint la veille, voulait voir, lui aussi, se lever celui de Dieu, qui éclairera toujours les vertus et les iniquités humaines.

Aurore se renfonça dans la voiture et refusa de descendre. Elle ne voulait subir ni les regards outrageants de Gonzague, tombant sur ses yeux rougis et sa robe de mariée, ni la vue de ceux qui servaient la haine de l'assassin de Nevers contre elle-même et contre Lagardère.

Dona Cruz pensait tout autrement :

—Viens, — dit-elle. — Ne retarderions-nous la fuite que d'un quart d'heure, ce serait autant de gagné pour ceux qui sont à notre poursuite.

—Si Henri n'est pas mort, il est trop loin,— répondit tristement Mlle de Nevers qu'abandonnait tout son courage.

—Qu'en sais-tu ?... Je suis une gitana, petite sœur, et je possède quelque peu le don de la divination... Eh bien! je te dis, moi, que ton Lagardère est près d'ici.

La jeune fille tressaillit :

—Oh!... si tu disais vrai, — s'écria-t-elle. —

Flor!... ma chère Flor!... si l'on m'eût emmenée seule, je sens que je serais déjà morte!... avec toi, je puis encore espérer...

—Espère... je t'en conjure... et sois forte !...

Elles s'embrassèrent et le visage de Gonzague parut de nouveau à la portière :

—Refuseriez-vous donc mon offre ?...— interrogea-t-il,— j'avais cependant tout lieu de croire qu'elle pouvait vous être agréable...

—Nous acceptons, — dit dona Cruz. — Veuillez faire arrêter le carrosse.

Les deux jeunes filles mirent pied à terre, jetèrent un coup d'œil sur la campagne emperlée de rosée.

Sur chaque brin d'herbe scintillait une goutte; la plaine semblait un semis de perles et quelques bouquets d'arbres, au loin, s'estompaient en bleu vague dans l'aube naissante.

Mais le cœur d'Aurore et celui de Flor saignaient trop pour goûter ces joies de la nature.

—Elles se prirent par le bras et des perles plus précieuses que toutes celles qui gisaient sur les champs jaillirent de leurs yeux : larmes de souffrance et d'amour, coulant pour ceux-là même qui les eussent échangées contre des flots de leur sang et qui n'étaient pas là pour les recueillir.

—Voulez-vous vous reposer un instant, — demanda le prince,— et devons-nous mettre pied à terre ?

Aurore eut un geste d'effroi... Elle ne voulait pas que tous ces hommes vinssent faire cercle autour de sa douleur.

—Non, — dit-elle, avec hauteur.— Nous voici bientôt aux remparts ; nous vous suivrons à pied jusque-là.

Elle continua à marcher, tenant dona Cruz pai la main.

—C'est moins beau ici que l'Espagne,— dit celle-ci.— Je l'aime, mon Espagne !... C'est vers elle que nous allons... et pourtant je suis triste !... Pour toi, pour moi-même, Aurore, il est à souhaiter que nous n'allions pas jusqu'à la frontière !...

— Tu me dis d'espérer toujours, — répondit Mlle de Nevers, — et voilà que toi-même tu doutes !... Oui, si nous allons jusque-là, nous sommes perdues...

— Non pas, — reprit vivement dona Cruz, — j'ai des amis, là-bas, les gitanos du Mont Baladron... Ceux-là nous serviront.

— Ils ne servent que ceux qui ont de l'or et nous n'en avons pas......

— Il nous en viendra... Mais ne crains rien, petite sœur, avant que nous soyions en Espagne, il se passera bien des choses.

Elle avisa au rebord du fossé une touffe de plantes sauvages dont chaque tige, à son extrémité, portait une fleur rouge.

Elle bondit, l'arracha et se mit à contemplei les pétales, à les effeuiller une à une avec une lenteur régulière et cadencée.

Elle n'entendait plus ce que lui disait sa compagne et ses yeux grands ouverts évoquaient le mystère.

Soudain, elle jeta la plante, saisit le bras d'Aurore et le serra :

— Retourne-toi, — dit-elle tout bas. — Regarde dans la direction du soleil et surtout pas un mot, pas un geste !...

Aurore obéit, tourna la tête... Mais si grande fut son émotion et sa pâleur devint telle que

Gonzague fit faire volte-face à son cheval et plongea ses regards inquiets vers l'horizon.

Il vit ce que contemplait Mlle de Nevers :

En haut d'un monticule et se profilant sur le disque du soleil levant, il distingua la silhouette d'Henri de Lagardère qui lui parut être celle d'un géant brandissant son zpée.

— En voiture, mesdemoiselles, — s'écria Gonzague. — Nous allons relayer à Chartres et repartir de suite... le temps presse...

Dona Cruz, qui avait eu pour lui un semblant d'affection, vite réprimé, d'ailleurs, le toisa avec une impertinence suprême :

— Il ne pressait pas tout à l'heure, prince, — dit-elle. — Mais que vous alliez vite ou non, rien ne sera changé de ce qui doit être... La destinée des hommes est écrite dans le soleil levant... Et moi je viens d'y lire le signe de mort ! C'est la perte prochaine et fatale de toutes vos orgueilleuses menées.

Gonzague grinça des dents, faisant un effort pour contenir la rage qui grondait en lui contre la gitanita ; et ses affidés, qui venaient d'entendre les paroles de dona Cruz, sentirent un frisson leur courir le long des épaules.

Les jeunes filles remontèrent dans le carrosse et le cortége pénétra dans la ville.

Henri de Lagardère avait la vue perçante. Dans le groupe que l'éloignement rendait vague, il avait pu distinguer une forme blanche.

Son cœur avait tressailli. Son premier mouvement avait été de se précipiter en avant, tête basse, seul contre tous ces hommes, contre ces murailles, contre le monde entier s'il le fallait, pour reconquérir Aurore qu'il venait de voir et qui l'avait peut-être vu.

Mais il songea que c'était folie de vouloir s'at-

taquer ouvertement à un prince, lui l'inconnu en costume de condamné, à un prince réputé ami du régent et qui ferait sonner bien haut cette amitié dans une ville trop éloignée de Paris pour que le bruit de son infamie et de sa disgrâce y fussent parvenus.

Gonzague pouvait avoir des intelligences à Chartres ; peut-être pourrait-il mettre des soldats sur pied et mieux valait différer le succès que de le compromettre.

N'était-ce pas beaucoup déjà que de savoir Mlle de Nevers si près et de pouvoir la rejoindre bientôt, où et quand il voudrait ?

Peut-être d'ailleurs Philippe de Mantoue, ne se croyant pas serré de si près, s'attarderait-il quelques heures dans la ville ?... Ses compagnons étaient gens à ne pas oublier qu'après une chevauchée pareille, il est permis d'avoir faim et tout faisait prévoir qu'avant de remonter en selle ils allaient restaurer leur estomac vide.

Lagardère alors, après avoir traversé Chartres et ne s'y être arrêté que pour prendre trois chevaux, irait quelques lieues plus loin troubler la digestion de Gonzague et s'assurer, en fouillant avec son épée dans la poitrine des roués, si le déjeuner avait été bon.

Il s'assit sur l'herbe, plongea la tête dans ses mains et médita longtemps.

Tout son passé lui revint à la mémoire, depuis la nuit où il avait trouvé dans les fossés de Caylus une enfant qui maintenant était une femme, une femme qui l'aimait de toute la puissance de son cœur.

Il lui sembla entendre résonner sa propre voix alors qu'il jurait vengeance sur le cadavre de Nevers assassiné : " Tous les assassins mour-

ront de ma main ; les valets d'abord, le maître ensuite ! »

Que de temps écoulé depuis !

Il avait fait de son mieux.

L'un après l'autre, les estafiers des fossés de Caylus étaient morts ; Pinto à Turin, Pepe le Tueur à Glasgow, Staupitz à Nuremberg, le capitaine Lorrain à Naples, Joël de Jugan à Morlaix, Giuseppe Faënza et Pinto, enfin, dans les jardins mêmes de l'hôtel de Gonzague, à Paris.

Cocardasse et Passepoil étaient hors de cause, ayant fait preuve de leur innocence ; restaient donc Philippe de Mantoue, le frère meurtrier, et son factotum Peyrolles. Ceux-là, le diable semblaient les lui disputer. Quatre indifférents étaient déjà tombés sous ses coups en leur lieu et place.

Qu'importe, Nevers serait vengé ; il tiendrait son serment.

Et comme il s'était remémoré le passé, il sonda l'avenir... Il y vit beaucoup de sang à verser encore avant que pût sonner l'heure où il pourrait dire à Aurore de Nevers :

— Chère enfant, c'en est fini désormais, de la douleur et des larmes... Soyez heureuse par moi, soyez heureuse pour moi !...

Quand viendrait cette heure ?... Peut-être aujourd'hui, peut-être un peu plus tard... Elle sonnerait aussi le glas d'un homme qu'il allait avoir au bout de son épée avant que le soleil eût eu le temps de disparaître...

Certes, Gonzague mourrait !... Mais lui, Lagardère, ne succomberait-il pas sous les coups des autres ?... Toutes les amertumes, les privations, les souffrances, n'auraient-elles pas été inutiles ?... Tous les rêves ne rentreraient-ils pas dans le néant ?...

— Non, — dit-il —, car il y a l'amour... et l'amour est plus fort que tout quand il est pur !...

Il avait ainsi rêvé pendant plus d'une heure, Cocardasse et Passepoil s'étaient bien gardés de troubler sa méditation ; à cela, il y avait une raison des plus naturelles, tous deux s'étant endormis côte à côte, dans les bras l'un de l'autre.

Les deux prévôts n'étaient pas difficiles sur le choix d'un lit et ils n'avaient pas toujours eu un sol aussi propice pour reposer leur corps maigre.

En cet instant, le sourire qui errait sur leur lèvre prouvait assez qu'ils étaient transportés au pays des songes. Le Gascon baisait amoureusement le bord crasseux du feutre de Passepoil, croyant accoler un verre plein, et le Normand se pâmait d'aise en serrant sur son cœur l'épaule de son noble ami.

Les chevaux, harassés, n'avaient pas tenté de s'échapper. Ils broutaient l'herbe à quelques pas de leurs maîtres d'occasion.

En d'autres circonstances, Lagardère eût souri à voir les deux braves, mais il n'était pas en humeur et se contenta de les réveiller.

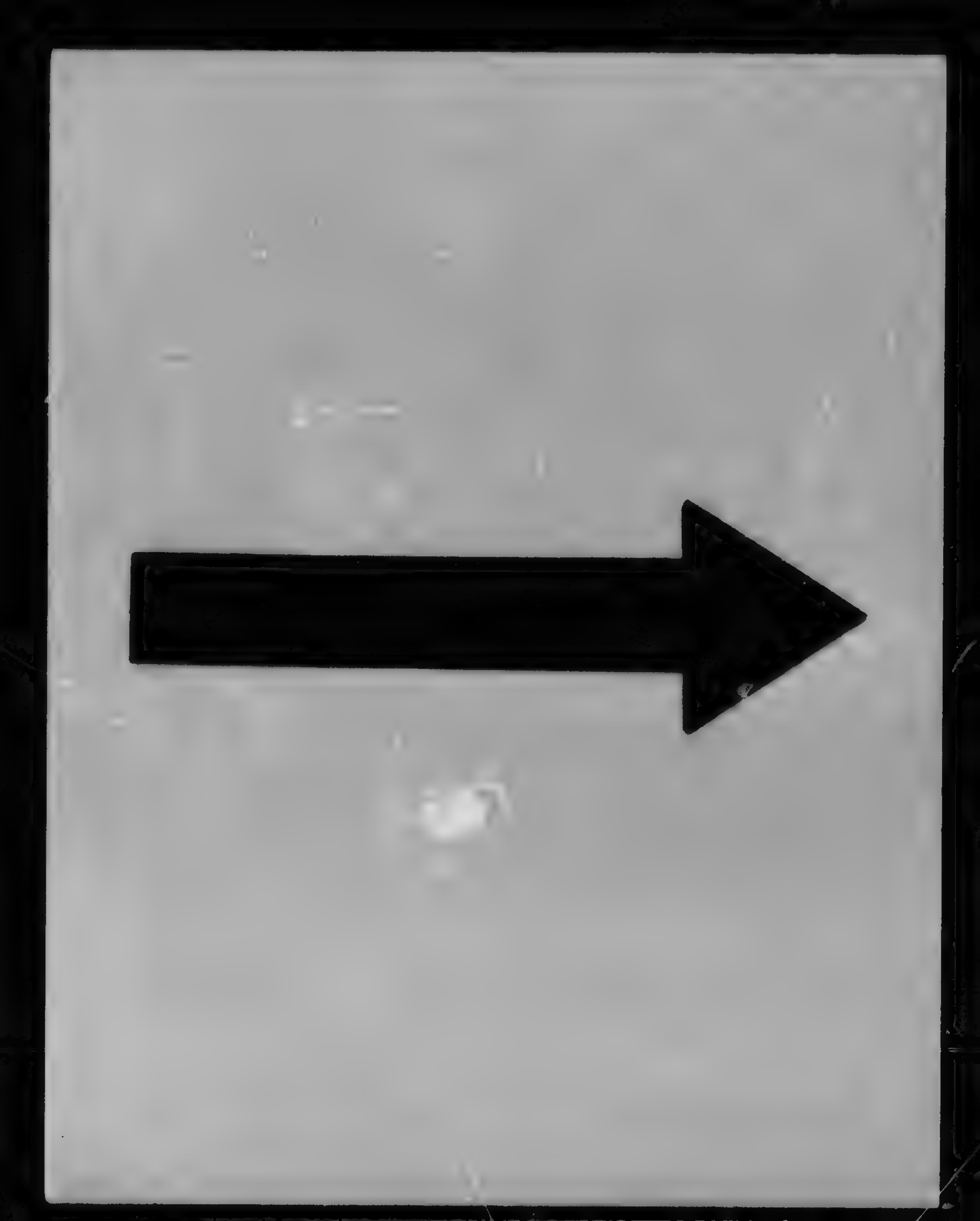
— Oïmé ! — s'écria Cocardasse en repoussant Passepoil, — lou couquin il prend mon épaule pour un sein de l'autre sexe, sandiéou !

Frère Passepoil se contenta d'essuyer le bord de son feutre qui portait des traces de bave et garda le silence. Il était toujours timide.

— Mes amis, — dit le chevalier, — vous aurez le droit de vous reposer quand Mlle de Nevers sera délivrée.

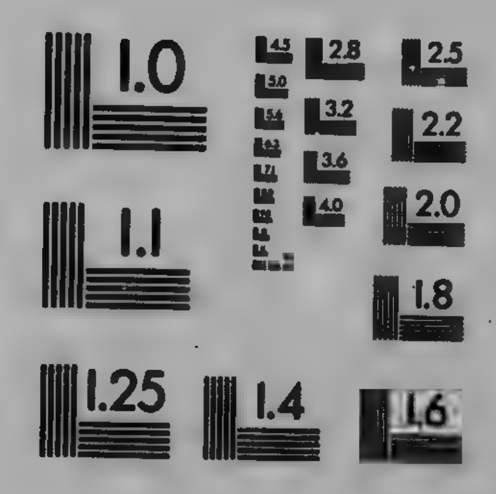
— Pécaire, mon péquiou... je pense bien que ce sera ce soir.

Lagardère ne répondit rien, mais son épée abattit autour de lui la tête de plusieurs plantes



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





comme s'il se fût agi de la tête de Philippe de Mantoue.

Passepoil lui offrit son cheval et se jucha lui-même en croupe derrière Cocardasse.

Dire qu'il était à son aise serait mentir, car jamais son équilibre n'avait été aussi peu stable.

— Eh ! ne me serre pas si fort, — disait le Gascon.—Je ne suis pas une jeunesse et tu vas froisser mon pourpoint... préviens-moi seulement quand tu auras l'idée de te laisser choir et, foi de prévôt, je te rattraperai par l'oreille...

Henri sauta en selle, et, suivi de ses deux acolytes, se dirigea vers Chartres.

On fut bientôt à cent mètres des portes. Lagardère en vit sortir une trentaine de cavaliers portant l'habit bleu de France des dragons de Royal-Cambis ; ils s'avançaient à sa rencontre et semblaient s'être dérangés tout exprès pour lui.

Comme il fallait autre chose pour qu'il daignât sourciller, il poursuivit sa route sans ralentir l'allure.

Ce détachement ne se trouvait pas là par hasard.

Le jeune cornette qui le commandait éleva son épée et donna l'ordre aux trois hommes de s'arrêter, ce que fit aussitôt Lagardère, qui salua fort galamment l'officier en abaissant son arme.

— Qui êtes-vous ? — demanda celui-ci.

— Chevalier Henri de Lagardère... mes deux compagnons : Cocardasse et Passepoil, maîtres prévôts, experts au jeu de la pointe et aux bottes secrètes.

Il y avait de l'ironie dans ces paroles et le cornette ne se montrait qu'à demi rassuré.

Chartres, en effet, n'était pas si loin de Paris qu'on n'y eût entendu parler de Lagardère et

s'il se fût agi de l'arrêter, le jeune officier savait bien que lui et ses hommes, malgré leur nombre, eussent eu fort à faire.

— Puis-je savoir, — demanda le chevalier en remarquant la gêne de son interlocuteur ; — puis-je savoir qui me vaut l'honneur d'avoir à vous décliner mes nom, prénoms et qualités ? Je sais cette ville hospitalière, mais je ne suppose pas qu'on en use à une heure aussi matinale surtout. Témoin une troupe de cavaliers escortant un carrosse, qui ce matin sont entrés dans vos murs sans que personne se dérangeât pour les recevoir ... Et c'était gens de qualité, pourtant, je vous l'assure...

— Je l'ignore, monsieur, — répondit-il, — et me borne simplement à me conformer à mes ordres...

— Ah !... vous avez des ordres !... Serait-il indiscret de vous demander qui vous les a donnés et ce qu'ils comportent ?...

— Sur la première question, — dit l'officier en souriant, — il me serait peut-être permis de ne pas vous répondre... cependant, je vous dirai très franchement que je les tiens simplement de mon capitaine et ne me suis pas enquis d'où il les tenait lui-même... pour la seconde, je puis vous affirmer qu'en ce qui me concerne du moins. ils ne portent aucune atteinte à votre liberté...

— C'est peut-être heureux pour tous les deux,— reprit Lagardère avec une pointe de malice ; — mais en tout cas, c'eût été tout comme. Je ne tiens que médiocrement à saluer les habitants de cette ville et j'eusse aussitôt contourné ses murs pour aller me rendre compte si M. le prince de Gonzague n'avait pas encore franchi la porte opposée.

Le cornette avait un air moitié badin, moitié soucieux :

— Et à supposer, monsieur, — interrogea-t-il. — que j'eusse eu mission de vous arrêter ?

— C'eût été coup manqué, jeune homme, et j'eusse été désolé de trouer votre pourpoint neuf. Maintenant que vous savez qui je suis, dépêchons... votre rôle doit-il se borner là et qu'avez-vous à faire ?

— A vous accompagner chez le prévôt de police, qui désire vous entretenir sur un sujet que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Certes, l'officier était de bonne foi et ses paroles le disaient aussi bien que sa personne.

Néanmoins, cette histoire cachait un piège sur lequel Lagardère faisait mille conjectures.

Peut-être allait-il trouver Gonzague embusqué avec ses gens et prêt à lui faire un mauvais parti ?

Tout ce qu'il pouvait espérer trouver dans la ville, c'était un danger certain. Mais il pouvait y trouver aussi l'occasion de voir Aurore et de se montrer à elle.

Insouciant comme il l'était du péril, cette dernière considération devait primer toutes les autres.

— Allez devant, monsieur, — dit-il en riant, — et si votre prévôt de police est de bonne compagnie, j'espère avoir avec lui une conversation des plus intéressantes.

Le petit cornette se dressa, tout fier à la pensée qu'il allait pouvoir se vanter près de ses camarades et de ses maîtresses de s'être fait suivre par le terrible Lagardère comme par un agneau docile.

L'escorte se mit en marche, pénétra en ville, et s'arrêta devant la porte cochère d'un hôtel d'as-

sez bonne mine où les trois hommes furent introduits et se trouvèrent en présence de M. Ambroise Liébault, prévôt de police de Chartres, petit homme tout rond qui tentait vainement de se donner des airs féroces.

Pour asseoir sa dignité et rehausser son prestige, M. Liébault avait dû s'entourer de gardes bourgeois qui emplissaient la salle et formaient un tableau aussi grotesque qu'il voulait paraître belliqueux.

Il avait même été plus loin ; et, brave homme habitué à céder aux volontés de sa femme dans les fonctions de sa charge aussi bien que dans ses affaires privées, il avait prié celle-ci de se tenir debout derrière sa chaise et de lui souffler ce qu'il fallait dire, de lui donner même du courage s'il en était besoin.

Rien ne vaut, pour donner de l'aplomb à certains hommes, comme d'être soutenus par l'énergie d'une femme.

Mme Liébault, — Mélanie de son nom de baptême, — possédait toutes les qualités viriles qui faisaient totalement défaut à son petit mari ? Elle portait la culotte, ceci au figuré et sans anachronisme, ce vêtement de dessous n'ayant été mis en usage par les dames que beaucoup plus tard, — elle portait la culotte dans son ménage. Quoique ça, elle était jeune, jolie et curieuse, peut-être par simple prérogative de son sexe et, ce matin-là, n'avait fait aucune difficulté pour sortir de son lit et se parer bien avant l'heure aordinaire.

Car la réputation de bravoure chevaleresque et de beauté de M. de Lagardère n'était pas venue seulement aux oreilles de ces messieurs de la garnison de la ville... Bien des dames, ayant pour époux des podagres, voire même les autres,

avaient souvent tenu conversation sur le beau chevalier et n'avaient pas dit tout ce qu'elles en pensaient.

Henri fut donc introduit au milieu de tout cet appareil qui le fit sourire. Cocardasse ôta son feutre d'un air digne et Passepoil dirigea incontinent ses regards vers la seule femme qui honorât l'assemblée de sa présence. Messire Ambroise Liébault, un peu intimidé lui-même de tant d'apparat, en bon bourgeois qu'il était, toussa trois fois, se moucha, passa sa main droite sur son menton glabre, se gratta l'oreille de la gauche et finalement se décida à ouvrir une bouche en O, conformée de la façon qu'on appelle vulgairement en " cul de poule."

— Monsieur, — dit-il en tournant ses pouces et sans oser regarder celui auquel il s'adressait, voulez-vous avoir l'obligeance de me dire votre nom ?

— Je m'appelle Henri, chevalier de Lagardère, et ne vois pas bien en quoi il est capable de vous intéresser...

Le bonhomme, tout à son questionnaire, ne répondit pas et se tournant vers Cocardasse :

— Et vous, monsieur ?...

— Moi ?... Sandiéou !... Je m'aupelle Cocardasse junior, et je suis connu à Paris, dans les Flandres, en Gascogne, partout... Faut-il vraiment venir dans ce pays de taupes pour trouver des ânes qui ne connaissent pas Cocardasse ?...

Le Gascon, vexé, remit son feutre sur sa tête sans que personne n'osât rien dire

— Et l'autre ?...

— L'autre se nomme Passepoil, — flûta celui-ci, qui ne quittait pas des yeux la belle Mme Liébault et qui ajouta à son intention : — Amable

dans l'intimité et toujours au service des grâces !

— Chevalier Henri de Lagardère, Cocardasse, Passepoil, — dit sentencieusement le prévôt de police en se touchant par trois fois le front. — C'est bien cela... ce sont bien les noms portés sur ce papier...

Il assura ses lunettes sur son nez d'un coup de pouce, regarda l'écrit de très près... Tout à coup la feuille qu'il tenait à la main lui glissa des doigts, emportée au vol à la pointe de l'épée de Lagardère qui se mit à lire tranquillement :

— Oui, monsieur, c'est bien cela, — dit celui-ci en la lui tendant avec le même sans façon. — Je désirais seulement voir l'écriture... maintenant que c'est chose faite... je la connais...

Messire Liébault avait fait un : Oh ! de stupéfaction, et tout le monde s'était mis à rire, y compris sa femme.

Quand il eut repris possession de son papier, il clignota des yeux et essaya de fixer son interlocuteur :

— Monsieur de Lagardère, — dit-il, — êtes-vous bien sûr de m'avoir donné votre véritable nom et votre qualité ?...

— Hier soir, à huit heures, monsieur, — répondit froidement Lagardère, — j'étais considéré comme un aventurier... Un quart d'heure après, le régent me serait la main et me reconnaissait devant tous mon titre de chevalier que m'avait confié Louis quatorzième, son oncle auguste... Mais en quoi cela vous importe-t-il ?...

— Et qu'êtes-vous donc ?... s'écria Cocardasse à brûle-pourpoint.

Le petit homme enfla ses joues, remonta ses lunettes, campa sa main gauche sur sa hanche,

et d'un ton emphatique, orgueilleux et grotesque, scanda avec suffisance :

— Je suis môssieu le prévôt de police de la ville et duché de Chartres !

Le Gascon eut un rire superbe.

— Un prévôt ! — hurla-t-il. — Hé donc ! mon bien bon, entre gens du métier on peut s'entendre... Moi aussi je suis prévôt, et Passepoil de même, maîtres en fait d'armes, rue Croix-des-Petits-Champs, à Paris, bien connus dans toute la France, le monde et même plus loin !

— Oh ! oui, — affirma le Normand venant toujours à la rescousse.

— Capédédiou ! — reprit Cocardasse en sortant du fourreau sa longue rapière et en prenant une garde savante, — montrez-nous donc, pécaire ! que vaus êtes des nôtres et tirons une botte pour voir...

Par malheur et pour la confusion des membres de l'honorable corporation des maîtres en coups subtils, Cocardasse vit M. le prévôt de Chartres passer prudemment derrière son siége.

Ce fut Mme Mélanie Liébault qui, prenant son mari par le bras, le força à quitter cet abri et le ramena à sa place... N'empêche que messire Ambroise Liébault avait une fière peur !...

Tout le monde riait, lui et Cocardasse exceptés et comme tous ceux qui viennent de trembler, le premier affecta la crânerie :

— Monsieur, — dit Lagardère, — je n'ai pas de temps à perdre ici... que voulez-vous ?

— Ce que je veux ? — répondit le petit homme qui de très pâle était devenu tout rouge. — Voici : vous n'êtes pas pour moi homme de noblesse comme vous le prétendez à tort, mais un condamné à mort qu'on devait exécuter la nuit der-

nière à la Bastille, qui a réussi à s'échapper et que j'ai ordre d'arrêter...

Il avait dit cela d'un trait et les paupières closes, tant il redoutait que chacun de ses mots pût faire surgir une nouvelle épée devant lui.

— Ah bah !... ricana le chevalier dont la patience s'émoussait. — Et qui vous a dit cela ?... qui vous a donné cet ordre ?...

Le magistrat se contenta de montrer le papier.

— Vous l'avez bien vu, — dit-il, — puisque vous avez lu ceci et que vous connaissez l'écriture... D'ailleurs, un gentilhomme ne voyage pas dans l'accoutrement où vous êtes, avec deux spadassins de mauvaise mine à sa suite...

— Caramba ! — hurla le Gascon en se tournant vers son ami ; — est-ce d'hommes de qualité comme nous que le bagasse veut parler ?

— On le dirait, mon noble ami.

— Va bien, alors, je vais le renvoyer un peu dans la coulisse.

— Vous avez dit vrai, monsieur, — répartit Henri en arrêtant l'élan du trop bouillant méridional. — Je n'oserais pas me présenter à la cour dans cet équipement...

— Et vous avez dans votre main une épée qui n'est pas la vôtre, poursuivit le prévôt.

— C'est encore vrai... c'est l'épée de monseigneur le régent !... Ne me la demandez pas, monsieur, car j'y tiens... Je ne saurais en aucun cas vous en faire cadeau.

Il la fit sauter dans sa main.

— Jolie petite arme ! Un joujou sans méchant aspect !... Une épée de cour !... C'est flexible et léger et pourtant avec elle on peut tuer dix hommes... Pensez-vous, monsieur le prévôt,

que j'aurai l'occasion de m'en servir à Chartres ?...

Mme Liébault ouvrait de grands yeux... Elle avait joint les mains et restait en extase... Oui, certes, c'était bien Lagardère !... Elle en était sûre, elle, et que son mari, en ce moment pesait peu dans son cœur !...

— A Chartres ? — s'écria celui-ci, — moi étant prévôt de la police, vous n'y tuerez personne...

— Cela dépend, — répondit Lagardère. — Si celui qui vous a donné l'ordre de m'arrêter et qui s'appelle Philippe Polyène de Mantoue, prince de Gonzague, est encore dans cette ville, je l'y tuerai, croyez-le bien : et nul, hormis Dieu, ne saurait arrêter mon bras... S'il n'y est plus, j'irai le frapper plus loin...

— M. de Gonzague n'est plus à Chartres et vous, vous n'en sortirez pas !... — cria le petit homme d'une voix changée, la propre voix de César lançant son " alea jacta est."

Et s'adressant aux gardes :

— Appréhendez cet homme au corps, — ordonna-t-il, — et conduisez-le à la prison de ville...

Il n'avait pas achevé le dernier mot que déjà il avait disparu derrière son fauteuil.

Cocardasse et Passepoil se campèrent de chaque côté de Lagardère, l'épée haute et les gardes ne firent qu'un pas...

Sauf le milieu, on eût pu croire assister à une répétition de la scène qui s'était déroulée dans la petite maison de M. de Gonzague lorsque le bossu, après avoir signé son véritable nom au bas du contrat de mariage, s'était écrié en se débarrassant de sa gibbosité : " Venez donc le lire!"

— Arrière !... dit le chevalier. — Le premier qui porte la main sur moi est mort !...

— Prenez-le ! tuez-le !... — criait Ambroise Lié-

bault, toujours en lieu sûr. — Sans cela je suis un homme perdu !...

Lagardère se dirigea vers l'endroit d'où partaient les cris.

— Cet homme est-il votre mari, madame ?... — demanda-t-il en s'inclinant devant Mélanie.

Qui sondera jamais le cœur d'une femme ? Celle du prévôt croisa ses yeux avec ceux du chevalier... Elle était fière de le voir de près, de lui parler, de le servir.

En même temps son regard méprisant tombait sur le magistrat accroupi à ses pieds, qui s'attachait à ses jupes et qui tremblait.

— Si vous êtes réellement Lagardère, — dit-elle simplement, — laissez-le... Il ne peut rien contre vous...

— Je suis Lagardère !

Et tout près de son oreille :

— Madame, une mère m'a donné pour mission de lui ramener sa fille lâchement enlevée. Chaque minute m'est précieuse et, en me retenant sans le savoir, votre mari fait le jeu du ravisseur !

— Alors, partez, partez vite ! — fit-elle sur le même ton en l'enveloppant de son regard clair. — On a donné l'ordre de fermer toutes les portes de la ville pendant que vous seriez ici...

— Ah ! malheur à qui tenterait de m'arrêter, madame !

Pour toute réponse, elle tendit sa main sur laquelle le chevalier appuya ses lèvres et, s'adressant aux gardes :

— Messieurs, — dit-elle, — monsieur le prévôt vous prie de demeurer ici jusqu'à nouvel ordre.

... Celui-ci ne protesta pas.

Lagardère passa au milieu des soldats, suivi de ses deux compagnons, et serra la main au cornette en disant :

— Merci... Vous m'aviez bien dit, en effet, que le préfet de police de la ville de Chartres était homme de bonne compagnie... Malheureusement, il passe souvent derrière sa chaise et pendant ce temps on ne peut lui parler... Adieu, monsieur!... Faites-moi donner mes chevaux...

III

PREMIERES EMBUCHES

Lagardère sauta en selle et, suivi de Cocardasse qui l'avait imité, tandis que Passepoil restait à pied, il se mit en hâte en quete d'une auberge où il put trouver des chevaux.

Les bons bourgeois qui avaient fait grasse matinée, commençaient à se lever et mettaient le nez aux vitres.

En voyant passer les trois hommes, ils joignaient leur curiosité à celle du menu peuple qui depuis longtemps déjà courait les rues.

Le Gascon se montrait très fier d'un succès qu'il attribuait à sa bonne mine et qui, en réalité, était inspiré par son air de franc aventurier. Quant à Passepoil, plus modeste, il n'en levait pas moins la tête ; mais c'était pour guetter aux fenêtres la silhouette fugitive de quelque jolie femme en toilette matinale.

Lagardère avait en tête trop de pensées sérieuses pour songer à ce qui se passait autour de lui et cherchait tout d'abord le moyen de quitter la ville au plus tôt, ainsi que le lui avait conseillé Mme Liébault, qui semblait femme de bon sens.

Une autre chose encore l'inquiétait fort.

Ceux qu'on expédie vers l'éternité n'ont pas besoin d'argent et Henri, marchant au supplice, n'en avait gardé que fort peu dans ses poches. Son départ, si précipité qu'il n'avait pas même eu le temps de mettre un pourpoint, ne lui avait

pas permis davantage de songer que pour aller de Paris en Espagne, il était nécessaire de se munir d'une somme assez ronde.

Il savait, au surplus, à quoi s'en tenir sur ce que contenait l'escarcelle de ses deux compagnons qui, à eux deux, n'eussent peut-être pas réuni trois pistoles.

Le cas était embarrassant, mais le chevalier avait coutume de ne s'effrayer de rien et d'espérer en ce que d'aucuns appellent la Providence,et d'autres le hasard.

Il avisa donc aux environs de la Brêche, dans la ville, une auberge, derrière laquelle de vastes écuries laissaient supposer qu'il trouverait précisément ce dont il avait le plus pressant besoin.

Or, si le cornette lui avait montré beaucoup de politesse, l'hôtelier ne paraissait pas disposé à en agir de même.

Cocardasse, à la seule pensée d'humecter son gosier déjà à la porte de l'hôtellerie dont l'enseigne portait : "A la Vierge Noire."

--Sandiéou!...—dit-il,— la cambuse est vide!... Ou alors on ne ferait pas attendre ainsi des gentilshommes... Si lou coquin ne vient pas nous saluer quand j'aurai frappé encore trois fois, je me sens capable de l'embrocher tout à l'heure comme un dindon.

Mais il avait beau donner contre la porte de grands coups de pommeau, rien ne bougeait à l'intérieur.

Par contre, le peuple s'amassait dans cette vieille rue du Bourg, qui longtemps avait été la Grande rue de Chartres et aboutit à la porte Drouaise, une des principales sorties de la ville. Les quolibets commençaient à pleuvoir autour du maître d'armes et à lui échauffer s'ingulièrement les oreilles.

Il n'était pas admissible, en effet, — car il était plus de huit heures, — que personne ne fût levé dans la maison.

Lagardère eut la pensée que Gonzague et sa bande étaient peut-être cachés là derrière et qu'aussitôt l'huis ouvert, ils allaient se jeter sur lui... Qui sait si toute la scène chez M. Liébault le prévôt n'avait pas été une comédie destinée à donner à ses adversaires le temps de préparer leur guet-apens ?

Il interrogea un gamin sans défiance qui, avec force détails lui conta que huit cavaliers et deux dames en carrosse s'étaient arrêtés à la " Vierge Noire " deux heures auparavant.

—Mais, — ajouta-t-il malignement, — ils sont repartis aussitôt après avoir échangé leurs chevaux contre d'autres qu'on leur tenait prêts depuis deux jours. Leur chef est entré chez le gouverneur, où il est resté à peine une demi-heures.

Henri ne douta pas qu'il dût dire vrai. Aussi persuadé que l'hôtelier stipendié par Gonzague ne faisait ainsi la sourde oreille que pour lui faire perdre du temps à lui-même au cas où son arrestation n'aurait pas été maintenue par le magistrat de police, il pensa que faire le siège de l'auberge serait inutile, la troupe des fuyards n'ayant pas dû laisser un seul cheval reposé dans les écuries.

Il n'en fut pas surpris, c'était dans l'ordre. Il connaissait assez son ennemi pour savoir qu'il marquerait son passage en semant de l'or, des " inpedimente " et des embûches.

—Qué!... — dit le Gascon, en s'adressant aux curieux que son exaspération mettait en joie,— vous voulez rire, névous ? Eh donc! rions !

Aussi bien, il était las de crier et de tempêter

sans succès. La porte ne cédait pas ; lui s'entêtait à vouloir entrer quand même et il s'en prit à la fenêtre, qu'il commença à démolir à coups d'épée, au milieu d'une furieuse dégringolade de vitres.

Quand le trou fut assez large, il passa son bras pour ouvrir et d'un bond fut dans la maison, où on l'entendit d'abord jurer pendant quelques minutes.

Il reparut bientôt,— la porte ouverte,— tenant un homme au collet et le secouant comme un prunier. C'était l'hôtelier, qui se frottait les yeux comme quelqu'un qu'on vient d'arracher au sommeil.

—Holà!... Maraud. Pendard! Voleur!...—hurlait le Méridional triomphant.— Ne sais-tu pas à qui tu as affaire ?... Va chercher du vin, troun de biou! et du meilleur, pour trois jeunes seigneurs qui ont soif... sans quoi il va en cuire à tes côtes !...

—Messieurs !... — gémissait le bonhomme.— ayez pitié de moi...

Lagardère lui posa sa main sur l'épaule avec tant de force que l'hôtelier sentit ses genoux se plier.

—Des chevaux!...—lui dit-il seulement en plongeant ses yeux dans les siens.— Il m'en faut trois... sur-le-champ !...

—Seigneur Jésus!... Je n'en ai pas un seul, je vous le jure !... Tous ceux qui sont dans mon écurie sont fourbus... Il y a cinq minutes à peine qu'ils arrivent de Tours.

—Canaille!... — gronda le chevalier en lui serrant le bras à le faire crier.— Si tu mens encore, je vais t'arracher la langue...

—Je ne mens pas... je dis la vérité... voulez-vous les voir ?...

Lagardère songea que peut-être, dans tout le lot, il en trouverait quelques-uns qui seraient meilleurs que les siens. Dans tous les cas, il lui en fallait un...

Comme il allait se diriger vers l'écurie un gamin d'une dizaine d'années se glissa derrière lui et lui mit dans la main un billet qu'il lut rapidement :

Voici ce qui s'y trouvait écrit :

" Au nom du ciel chevalier, partez, partez vite !... Mon mari vient d'être appelé chez le gouverneur... Les portes se ferment... Seule la porte Guillaume est encore libre... Dans cinq minutes il serait trop tard... Fuyez, et que Dieu vous aide!

" MELANIE."

—C'est vrai,— murmura-t-il,— elle a raison... .uvre femme!... Il est des dangers qu'il ne faut braver quand on a un but à atteindre...

avait au doigt une bague rapportée d'Espagne ; bijoux de grand prix à cause des arabesques ouvrées sur ses faces par le célèbre Cincelador. Il la remit à l'enfant en disant :

—Tiens, porte cela à celle qui t'a envoyé et dislui que Lagardère se souviendra d'elle... La connais-tu ?

—Oh oui!... c'est Mme Liébault... Elle est si bonne !...

—Allons, vous autres, partons,— ordonna Lagardère.— Il en est temps... nous trouverons des chevaux plus loin.

—Partons ?...—fit Cocardasse consterné. — Vivadiou ! j'ai le feu au gosier et il ne sera pas dit que je serai entré par la fenêtre dans une auberge sans rien y boire!... Si j'ai d . péchés sur la conscience, ce ne sont pas péchés de cabaret...

Il avisa un broc à demi rempli de vin et le lampa sans reprendre haleine :

—Maintenant, pitchoun, je te suis,— dit-il...

Et se retournant :

—Quant à toi, maroufle!... voilà comment on paie les gredins de ta sorte...

L'hôtelier reçut un grand coup de broc dans les côtes et s'affaissa en hurlant, pendant que les trois hommes, l'épée à la main se dirigeaient en hâte vers la porte des Cornus (corroyeurs) qui était la plus proche.

Elle était fermée.

La situation devenait grave.

Lagardère et ses compagnons se jetèrent dans une ruelle et, par cent crochets, atteignirent successivement la porte Châtelet, la porte des Epars la porte Drouaise et d'autres...

Toutes étaient closes et des hommes armés en gardaient les abords.

Dans sa hâte, Lagardère avait oublié la recommandation de Mme Liébault, mais en se dirigeant vers la dernière porte, la porte Guillaume, la seule qui subsiste encore aujourd'hui des anciens remuarts, il s'en souvint soudain et fit presser le pas aux deux maîtres.

Ils respirèrent : celle-ci était encore ouverte ; c'était le salut !...

Ils n'en étaient plus qu'à vingt toises, lorsque tout à coup surgit d'une impasse, barrant la voie, une douzaine de malandrins, gens de sac et de corde, flamberge au vent. Ils étaient guidés par une sorte d'hercule nommé Saint-Bonnet.

Les Saint-Bonnet son encore légendaires au pays Chartrain. Les deux premiers, deux frères, s'étaient fait construire, près de Blévy, de petites forteresses d'où ils pillaient, rançonnaient, terrorisaient la campagne. L'un d'eux fut exécuté et

sa tête exposée, à Chartres, sur une des tours de la porte Guillaume.

Leur race ne s'éteignit pas si vite. On la retrouva pendant la période révolutionnaire, parmi la "bande d'Orgères," qu'on mit quatre mois à juger dont vingt-trois membres furent exécutés et trente-sept envoyés au bagne.

C'était avec l'un des représentants de cette sinistre famille, le petit-fils de celui dont on avait exposé la tête, que Gonzague avait eu le temps de s'aboucher pendant son rapide passage à Chartres, le matin même. Entre coquins on s'entend vite, et peut-être qu'il avait déjà utilisé ailleurs les services de Saint-Bonnet.

Celui-ci avait donc mission de tuer Lagardère, et le meurtre étant payé d'avance. On devait le tenter dans la ville même, à proximité de la porte Guillaume, à laquelle on accédait alors par des ruelles étroites et sales, bordées d'impasses.

Le plan de Philippe de Mantoue était simple. Il l'avait indiqué en quelques mots au gouverneur et lui avait dit :

—L'homme que, d'après les instructions du régent, je vous donne l'ordre d'arrêter est un diable à quatre. Il a échappé à la hache, il vous échappera peut-être à vous. Essayez d'abord de vous emparer de lui dans un endroit clos, et si vous ne parvenez pas à le saisir, faites fermer toutes les portes de la ville, sauf une. Il viendra y donner tête baissée, et vous le prendrez comme dans un traquenard.

Au sortir de la ville, sur la route de Saint-Prest, il avait rencontré Saint-Bonnet et sa bande, en quête d'un coup à faire. Et comme il avait été convenu entre le gouverneur et lui que la porte Guillaume serait choisie, — chose qu'ignorait la compatissante épouse d'Ambroise Lié-

bault,— il avait envoyé les bandits se poster tout près, en leur faisant remarquer qu'en cas d'alerte de la part des autorités, ils n'avaient qu'un bond à faire pour être hors de la place.

Peu lui importait ce qu'ils deviendraient, mais c'était un atout sérieux dans son jeu, et il n'avait eu garde de le négliger... Malin serait Lagardère s'il sortait vivant de Chartres.

Les malandrins qu'il lui opposait étaient de la plus sinistre espèces. En face d'eux, Cocardasse et Passepoil eussent pu passer pour des anges.

—Voilà des particuliers — prononça le Gascon, —dont la mine ne me revient guère!... Pécaïré!... si c'est ça la garde bourgeoise de Chartre!

—Comment doivent être les coquins de la ville? —acheva Passepoil.

Le chevalier les comptait : ils étaient douze.

--Chacun trois,— dit-il,— les autres détaleront. En avant !...

Il chercha d'abord celui qui pouvait être le chef ; mais Saint-Bonnet, ayant dans ses poches l'or de Gonzague, tenait singulièrement à sa peau en ce moment, aussi s'était-il mis derrière les siens.

Le combat n'en commença pas moins, et l'on entendit bientôt des cris d'agonie, des râles sourds.

Derrière les auvents paraissaient des têtes effarées. D'une maison à l'autre on se montrait ce cavalier mystérieux, arrivé à peine depuis une heure, et qui avait déjà mis en émoi toute la ville.

Les langues allaient leur train.

N'empêche qu'à chaque homme qui tombait on criait bravo, avec d'autant plus d'ensemble que les malandrins de Saint-Bonnet étaient redoutés des paisibles citadins pour les nombreuses dépré

dations qu'ils avaient continué de commettre avec une audace inouïe ; de plus, à l'exception d'un seul, tous étaient étrangers au pays.

Les spectateurs, effrayés d'abord par l'inégalité des deux camps, s'étaient bien vite passionnés pour la superbe maëstria des trois braves qui maniaient assez rondement l'épée pour qu'aucune autre ne pût arriver à leurs corps ; c'est pourquoi ils étaient unanimes à les encourager du geste et de la voix.

Le camp opposé s'éclaircissait à vue d'œil, et bientôt il y eut des corps inertes échelonnés tout le long de la rue. Etaient-ils morts ? Nous ne saurions le dire, mais tous portaient au front ce trou sanglant, cachet fatal que nombre de bretteurs connaissaient et qui s'appelait la " botte de Nevers."

L'un des bandits avait dû en voir les effets ailleurs, car, dès qu'il s'en aperçut, il lâcha pied, et le reste, comme une volée de moineaux, le suivit.

Pendant toute la durée de la lutte, une jeune femme s'était tenue à la fenêtre d'une maison qui touchait presque au rampart, et de là, les yeux agrandis par l'angoisse, pas une seconde elle n'avait perdu de vue Lagardère.

Tout occupé qu'il était à faire face aux no breux adversaire qui cherchaient à le cerner, le chevalier, l'œil à tout, n'avait pas manqué de l'apercevoir ; et, détail qui prouvera bien quelle était sa tranquillité d'esprit, il avait même reconnu à son doigt obstinément tendu vers la porte de la ville, la bague qui était au sien le matin.

Quand la place fut nette devant lui, de son épée sanglante il salua la jeune femme dont le doigt l'invitait toujours à fuir, et, appelant les

deux maîtres d'armes, il s'élança sous la voûte de la porte Guillaume.

Au moment de la franchir il s'arrêta court ; un cri perçant venait de traverser l'espace. Ses yeux dirigés vers la fenêtre ne rencontrèrent plus le doux visage de Mme Liébault, qui s'était reje. tée en arrière et s'était évanouie.

Cela devait être le signe d'un terrible danger.

—En avant! En avant!— cria Lagardère qui bondit.

Mais son corps, ainsi que ceux de ses compagnons, vinrent heurter lourdement, sans les ébranler, contre les massifs battants de chêne,car la porte venait de se fermer avec un bruit de tonnerre.

Une compagnie vint se ranger, l'arme au pied, et le gouverneur lui-même, M. Belnet de Floville, suivi du prévôt de police Ambroise Liébault, intima à Lagardère l'ordre de lui remettre son épée.

Celui-ci crispa ses poings, releva fièrement son front où rien ne pouvait vaincre l'expression du courage et de l'audace :

—Non, monsieur, — s'écria-t-il. — Jamais !... Jamais !... Lisez sous le sang... Cette épée porte le nom de Philippe d'Orléans, régent de France... Je ne la rendrai qu'à lui... ou au roi !...

Le corps ferme sur les jarrets, la main gauche appuyée à la hanche, il tendit horizontalement sa lame à deux pouces de la figure du gouverneur :

— Lisez, monsieur, lisez !... — répéta-t-il avec colère.

C'était insolent... mais c'était si beau, que M. de Floville s'inclina malgré lui et n'insista pas.

— Et je vous somme, — ajouta Lagardère, — de me faire ouvrir ces portes et de me donner la

liberté que vous n'avez aucun droit de m'enlever.

M. le gouverneur Belmet de Floville était un homme de bonnes manières, mais c'était un entêté. Lorsqu'il croyait que son devoir était d'aller à droite, il y allait, dût-il s'y casser le cou, malgré tous les avis et toutes les remontrances. Il lui fallait un ordre royal pour le faire revenir sur sa décision première.

C'était le cas en ce moment : Philippe de Gonzague était l'intime ami, le familier de Philippe d'Orléans, et cela à la connaissance de tous. Au nom du régent, il lui avait ordonné de faire arrêter un condamné à mort qui se disait le chevalier Henri de Lagardère... Il devait obéir envers et contre tous.

— Monsieur, — répondit-il, — je serais heureux de faire droit à votre désir. Si réellement vous êtes le chevalier de Lagardère, je vous connais assez de réputation pour avoir l'obligation de m'excuser d'avance des ennuis que je puis vous causer... Faites m'en la preuve et je serai aussitôt votre serviteur.

— Je n'ai pas de preuve à vous faire, — dit Henri, — et vous êtes le premier qui veniez suspecter ma parole...

— Encore une fois, je n'en douterais pas si des renseignements particuliers, je pourrais dire même des ordres, ne me permettaient d'avancer que vous n'êtes pas M. de Lagardère, mais un condamné à mort qui est en fuite et que je dois renvoyer au billot.

Le chevalier laissa retomber ses bras le long de son corps.

Son accablement venait surtout de tous les retards qu'il prévoyait.

— Oh ! Gonzague !... murmura-t-il, — tu paie-

ras cela avec le reste, et tu le paieras de ton sang !...

Puis il se redressa soudain :

— Oui, monsieur, — fit-il, — il y a du vrai dans ce que vous dites : hier j'étais un condamné à mort !... je ne m'en suis pas caché devant M. le prévôt de police... hier, je marchais vers l'échafaud, et mon adversaire, Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, celui-là même qui vous a donné des renseignements et des ordres, croyait déjà piétiner sur mon cadavre !... Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et tant qu'un homme a la tête sur ses épaules, le droit pour lui et l'honneur pour guide, quand sa raison d'être est la vengeance, il peut bouleverser le monde... Hier donc, le chevalier de Lagardère allait au supplice !... En route, il a trouvé monsieur le régent — et Philippe de France lui a mis dans la main sa propre épée en lui disant : " Vous pouvez frapper !... La tête de votre adversaire, je vous la livre..."

Sa voix vibrait, ses yeux avaient des lueurs d'acier.

Il poursuivit :

Cette tête est celle du prince de Gonzague, de celui que le régent a banni, condamné, de celui que j'ai mission de châtier, quand je lui aurai repris ce qui est mon bien... Moi aussi, monsieur, j'ai des ordres... ils sont supérieurs à ceux que vous avez reçus...

— Montrez-les-moi, de grâce !... — interrompit le gouverneur. — M. de Gonzague avait des passeports en règle, signés de M. d'Argenson... Où sont les vôtres ?

— Mes ordres sont là ! — dit Lagardère en se frappant la poitrine à la place du cœur. — Mes passeports, les voici ! — ajouta-t-il en levant de

nouveau son épée. — Lagardère peut passer partout, même avec les mains liées, comme il l'a fait hier... même quand on lui ferme les portes des remparts, comme vous venez de le faire... Plût à Dieu, monsieur, que vous eussiez arrêté celui à qui vous obéissez, au lieu de m'arrêter moi-même... Vous n'y eussiez pas risqué votre place et peut-être la Bastille !...

M. de Floville eut un geste de dignité froissée:

— J'allais vous croire, — fit-il, — mais c'est en vain que vous chercheriez à m'intimider, je vous en préviens...

— Et qui vous parle d'intimidation ?... Si je voulais vous faire peur, monsieur le gouverneur, je vous dirais : Dans vingt-quatre heures, quoi que vous fassiez, où que vous puissiez m'enfermer, je ne serai plus ici, malgré vos gardes, vos verrous, malgré les bandits soudoyés pour me tuer...

Le gouverneur eut un haut-le-corps. C'était là une supposition blessante pour son honneur.

— Des bandits ? — murmura-t-il, — des bandits soudoyés ?... Je ne vous comprends pas...

Henri se retourna, montra les cadavres étendus et demanda :

— Ceux-là, qui donc les a envoyés ?

M. de Flaville se pencha sur les morts et pâlit, mais il affirma avec dignité :

— Monsieur, je vous jure que je ne sais pas qui sont ces gens et qui a dirigé leurs épées contre vous...

— Qui ?... Gonzague l'assassin, Gonzague le maudit !... Vous trouverez toujours lui d'un côté, monsieur le gouverneur... et moi de l'autre... jusqu'à ce que sa fin qui est proche !...

M. de Floville n'était pas à son aise et derrière

lui le prévôt de police s'agitait follement comme une feuille de peuplier sous le vent.

— Venez chez moi, — finit par dire le premier, — nous y serons mieux pour causer... Vous portez contre un personnage des plus puissants des accusations si graves que je dois les entendre seul, tant que je n'en aurai pas les preuves.

— Vous avez ma parole... Ce matin, vous eussiez pu demander à Gonzague si Lagardère y a jamais manqué.

— Venez, — répéta le gouverneur.

— Permettez, au contraire, que je n'en fasse rien... Il n'y aura jamais trop de monde pour m'entendre et ce que je vous dis aujourd'hui sera demain connu de tous.

Il fit signe de la pointe de son épée et bientôt officiers et soldats, bourgeois et artisans, nobles et roturiers, et jusqu'aux enfants se groupèrent autour de lui.

— Mes accusations, - dit-il, — je les maintiens... et la première est un fait maintenant jugé : Philippe de Gonzague est un assassin !

On entendit des exclamations :

— Oh !... oh !... Et qui donc a-t-il tué ?

— Un soir, dans les fossés de Caylus, il y a vingt ans, et j'étais là, il a frappé d'un coup d'épée, par derrière, son meilleur ami dont il convoitait la fortune et la femme... Cet ami... presque ce frère, était Philippe de Lorraine, duc de Nevers !... Croyez-vous que ce ne soit pas là un assassinat ?

Bien que cette histoire fut ancienne et déjà fort oubliée, surtout des gens du peuple, tous dressèrent l'oreille.

Lagardère poursuivit :

— Philippe de Nevers avait une fille que Gonzague voulait faire disparaître également...

J'ai pu sauver l'enfant, l'élever, l'arracher à ses griffes pendant vingt ans, en faire ma fiancée et je devais l'épouser avant d'aller à l'échafaud si j'y devais monter... Mais j'ai prouvé que Gonzague devait y monter à ma place et, quand je suis venu chercher ma fiancée, l'assassin me l'avait enlevée au pied même de l'autel... Vous l'avez vue passer il y a quelques heures : elle roule vers l'Espagne dans le carrosse qu'il accompagne, et tandis que le bandit emporte sa proie, on m'empêche ici de le poursuivre.

Une émotion profonde le poignait et gagna l'assistance.

Lagardère reprit d'une voix vibrante :

— Comprenez-vous, maintenant, monsieur le gouverneur, pourquoi je n'ai besoin ni d'ordres ni de passeports ?... pourquoi je vous demande de me faire ouvrir ces portes ?... Comprenez-vous pourquoi Gonzague vous a menti effrontément pour pouvoir retarder ma poursuite, et pourquoi il poste des assassins sur ma route ?

M. de Flaville s'avança, la main tendue.

— Monsieur, je vous crois, — fit-il. — Un homme de votre trempe ne ment pas... je vous crois et je vous admire !... S'il ne dépendait que de moi, je ne vous retiendrais pas un seul instant ; mais mon devoir parle plus haut que mes sentiments... Les affaires de cour sont souvent chose mystérieuses, prétextes à surprises... Puisque monseigneur le regent sait que vous êtes parti dans cet état, sans argent peut-être, sans chevaux de relais, sans passeports pour vous ouvrir les villes qui, comme celle-ci se refermeraient sur vous, bien certainement il enverra après vous, et ses émissaires sont peut-être tout près d'ici...

— Hypothèses que tout cela...

— C'est vrai, — reprit le gouverneur. — Mais je veux faire mieux... Tant d'émotions vous ont fatigué, vaus avez besoin de réparer vos forces, et vous ne pouvez d'ailleurs partir sans chevaux ... Venez chez moi... Vous pourrez puiser dans ma bourse, choisir dans mes écuries les chevaux qui vous conviendront, et si, à deux heures, aucun courrier n'est venu de Paris... vous serez libre !...

Henri lui serra la main.

— Merci, monsieur, — répondit-il. — J'accepte, du moins en partie...

Cependant il ajouta tout bas :

— Le temps passe !... Aurore !... ma pauvre Aurore !... que dois-tu penser de moi ?...

Il baissa la tête et une larme glissa sur sa joue.

Elle n'eut pas le temps de tomber à terre... Un mouchoir parfumé, tenu par une main fine, l'essuya doucement, et Ambroise Liébault, stupéfait, poussa un cri en reconnaissant sa femme.

— Qu'est-ce ?... — demanda en riant le gouverneur au prévôt de police. — Je ne m'étonne plus que vous n'ayez pu arrêter M. de Lagardère s'il avait des intelligences jusque dans votre maison ... Madame conspirait avec lui contre nous.

Celle-ci releva fièrement la tête :

— Je ne le connaissais pas, — dit-elle, — et pourtant je savais bien, moi, que c'était Lagardère. S'il n'avait dépendu que de moi, monsieur le gouverneur, il ne serait pas votre hôte à cette heure.

— Pour vous punir, madame, — répondit celui-ci, — offrez-lui votre bras et allons déjeuner... Je vous le donne en garde jusqu'à deux heures... ne le faites pas s'évader.

Malgré sa tristesse, Lagardère ne put s'empêcher de sourire.

— Soyez tranquille, monsieur, je vous donne ma parole de ne pas fausser compagnie à, mon charmant geôlier avant l'heure fixée.

IV

L'AUBERGE DE LA " BELLE HOTESSE "

Deux heures allaient sonner et Lagardère, convenablement vêtu cette fois d'un pourpoint neuf, se préparait à partir.

Cocardasse avait largement étanché sa soif passée et fait une réserve pour l'avenir. Son nez avait pris cette belle couleur vermillon des jours de grande ripaille, et le Gascon n'était pas aussi pressé de partir que son maître.

Passepoil, lui, s'étant familiarisé avec la cuisine, entrait en béatitude, et cependant il eût donné les meilleurs plats de l'univers pour le plaisir d'embrasser une fois au moins la cuisinière, une plantureuse Beauceronne au teint frais, aux appas rebondis et aux yeux doux.

Dans ces sortes de circonstances, il devenait diplomate et tous les préjugés s'éteignaient en lui dès que la passion parlait. S'il eût eu un autre maître que le Petit Parisien, il l'eût vendu, non pour trente deniers, mais pour un seul et chaud baiser d'un cotillon quelconque, tant il flambait facilement.

Il avait donc manœuvré de telle sorte qu'au dessert il avait pu poser onctueusement ses lèvres sur le joues roses de la Beauceronne, laquelle s'était empressée d'ailleurs de les essuyer du coin de son tablier. Mais Passepoil emportait du bonheur pour huit jours.

Sans les graves préoccupations qui l'assaillaient, le chevalier eût paru heureux, lui aussi.

M. de Floville, atténuant la rudesse de leur entrée en relation, s'était conduit en véritable ami. Il lui avait offert trois chevaux, des meilleurs de son écurie ; il l'avait prié d'accepter une bourse bien garnie.

La première proposition, comme bien on pense, avait été accueillie avec reconnaissance ; quant à la seconde, Henri, gêné par tant de cordialité, l'avait refusée ; le l demain, néanmoins, il devait avoir la surprise de trouver cet argent dans ses fontes.

Il n'était pas jusqu'à Mme Liébault qui n'eût offert sa propre bourse, et M. le prévôt de police avait été surpris que sa femme possédât de telles économies.

Il s'était donc avisé qu'un esclandre ou simplement la moindre marque de mécontentement de sa part pouvait entraîner trois choses : la colère de Lagardère, celle de sa femme et le ridicule dont ne manquerait pas de le couvrir le gouverneur, sans compter que le fait ébruité, il pourrait être le lendemain la risée de la ville.

En tout cela il avait été sage, car si Mme Liébault s'était sentie prise d'une si soudaine passion pour le chevalier, elle n'avait jamais eu l'intention de franchir les limites permises en foulant aux pieds son devoir.

Sentimentale, afectueuse et spirituelle, lisant sans peine au fond du cœur de cet homme, elle n'avait cessé de lui parler d'Aurore, de l'encourager par des paroles pleines de tendresse, telles qu'en prononce une sœur qui conseille son frère bien aimé, et dans la conversation douce de cette femme charmante, il avait puisé de nouvelles forces pour accomplir sa tâche.

Le chevalier boucla donc son ceinturon, — car s'il avait conservé l'épée du régent, elle était du moins accompagnee maintenant de ses accessoires indispensables, — et il se mit en devoir de témoigner sa reconnaissance à son nouvel ami.

— Paix !... dit celui-ci. — Puissè-je avoir, tant que je serai gouverneur, à faire arrêter beaucoup de malfaiteurs de votre sorte, et je pourrai mourir entouré d'amis...

— Quant à vous, madame, — dit Lagardère, — votre souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. Si je vis, si j'ai le bonheur de ramener bientôt ma fiancée, nous serons deux à vous témoigner notre affection... Si je meurs...

A ces derniers mots, Mélanie Liébault devint toute pâle et chancela. Elle perdit toute notions des choses, des personnes qui l'entouraient, pour ne s'arrêter qu'à une seule : Lagardère pouvait mourir !...

Sa tête blonde vint se poser sur la poitrine d'Henri :

— Non, — dit-elle, — vous ne mourrez pas ! Cela n'est pas possible !... Je ne le veux pas !... Je prierai chaque jour pour vous et Dieu m'exaucera... Vous retrouverez votre fiancée et vous serez heureux... Mais vous partez ?

L'angoisse que marqait son doux visage fut comprise de Lagardère qui déposa un baiser, un peu long peut-être, sur son front penché.

Elle tressaillit de tout son corps, et l'incarnat envahit ses joues. Elle était heureuse, elle l'aimait.

Lui aussi oublia qu'ils n'étaient pas seuls et voulut récompenser d'un mot cette âme si tendre qui s'offrait à lui tout entière.

— Mon amour pour Aurore de Nevers et mon affection pour vous seront désormais ma force,

— lui murmura-t-il tout bas à l'oreille. — Je penserai souvent à vous, madame, et nous nous reverrons...

— Assez, madame, — dit une voix derrière eux. Vous oubliez vraiment la présence de M. le gouverneur, la mienne, les convenances... Je suis votre mari et je vous enjoins de vous retirer sur-le-champ !...

Elle le toisa d'un regard courroucé ; mais le petit homme était d'autant plus emballé qu'il voyait jaune... Il faisait des grands gestes, frappait du pied, trépignait...

— De quel droit d'abord, — criait-il, — vous êtes-vous interposée dans cette affaire ?... De quel droit ?... Répondez-moi, Mélanie ?...

D'un ton froid autant que ferme, elle riposta :

— Du droit qu'ont toutes les femmes de distinguer les gens d'esprit et de cœur des sots et des poltrons.

La réplique était vive, trop vive peut-être, car Ambroise Liébault se fâcha tout rouge.

Lagardère n'avait certes pas en ce moment l'esprit tourné vers la plaisanterie. Cependant, l'occasion lui rappelant le temps où il était bossu et où il raillait, il jugea bon de jeter un peu d'eau froide sur l'effervescence du bonhomme qui avait été si couard devant lui le matin même.

Il fit donc un signe d'intelligence à M. de Floville qui riait dans un coin, et, s'adressant au prévôt de police :

— Peut-être auriez-vous raison, monsieur, de montrer tant de courroux et de craindre pour votre honneur à venir, si votre femme ne venait de recevoir le dernier baiser d'un condamné à mort...

Liébault recula d'un pas.

— Eh ! oui !... — poursuivit Henri, prenant

malgré lui l'intonation nasillarde d'Esope-II ; — qui vous prouve, en effet, que je suis bien Lagardère, que je ne vous ai pas dupés tous, et que, par surcroît, monsieur le prévôt, je ne m'amuse à vous ravir le cœur de votre femme ?...

— Vous... n'êtes... pas... Lagardère ?... — scanda le malheureux en reculant jusqu'au mur.

— Peut-être oui, peut-être non ?... — souffla le chevalier. — On me l'a tant dit ce matin, vous le premier, que je m'y perds et pourrais bien n'être, après tout, qu'un assassin vulgaire... sans en paraître autrement surpris !...

Et se tournant vers la jeune femme, il ajouta, feignant un grand sérieux :

—Si vous voulez y consentir, madame, je vous enlève...

—Mélanie! Mélanie!... cria le petit homme suppliant,—reste avec moi !...

“ Vous, monsieur le condamné le chevalier, veux-je dire, partez, allez-vous-en bien loin...

“ Oh! monsieur le gouverneur!... soyez bon, ouvrez-lui les portes... mais qu'il parte seul et qu'on ne le renvoie jamais à Chartres...

—J'irai me faire pendre s'il me plaît, — repartit Lagardère.—... Mais je ne suis pas encore mort et souvenez-vous que si jamais vous adressez à votre femme un seul mot de reproche, je l'apprendrai et votre dernière heure sera venue.

Le prévôt s'affaissa dans un fauteuil, la sueur au front.

Un bruit de chevaux, arrivant de la cour, vint rappeler à eux.mêmes spectateurs et acteurs de cet incident comique.

—Des courriers,— dit M. de Floville après avoir jeté un coup d'œil par la croisée ;—chevalier,nous allons regretter votre départ : on ne s'ennuie pas avec vous !... Mais vous avez mieux à faire

ailleurs que de nous distraire ici...Allez-y... Que Dieu vous protège, et quand vous repasserez par Chartres, avec votre fiancée ou votre femme, souvenez-vous que es portes de la ville et celles de cette maison vous seront grandes ouvertes.

Un huissier introduisit deux hommes tout couverts de poussière.

—Qui vous envoie ?...—demanda Henri.

—Monseigneur le régent,— répondit l'un.

—Madame la duchesse de Nevers,— dit l'autre.

Et, tous deux en même temps :

—Nous avons pour mission de joindre le chevalier Henri de Lagardère.

— C'est moi !

Simultanément, les deux courriers s'inclinèrent et lui tendirent un pli. Le second lui remit en outre une bourse aux armes de la mère d'Aurore. Cette bourse était gonflée d'or.

Lagardère lut les deux missives :

—Et maintenant, adieu,— dit-il ; j'ai tout ce qu'il me faut pour vaincre !

Floville et lui se donnèrent l'accolade... des larmes jaillirent des jolis yeux de Mme Liébaut : Henri les effaça d'un baiser rapide, car il était toujours le beau Lagardère, l'intrzpide, le décidé.

Le prévôt de police, toujours écroulé dans son fauteuil, et dont personne ne s'occupait, ne le vit pas partir.

Quelques minutes après, Lagardère enlevait son cheval en criant à ses gardes du corps :

—En avant!... pour Aurore et contre Gonzague!...

Et ceux qui virent passer sur la route d'Orléans les trois hommes, semblables à un tourbillon, pensèrent que le vent avait pris des formes humaines.

A froidement considérer les choses, le chevalier

n'était pas fâché de ce qui venait de se produire à Chartres.

Malgré sa confiance en soi-même, malgré la certitude qu'il possédait d'avoir triomphé de difficultés plus grandes, il ne se dissimulait pas que, sans passeports, sans argent, — par conséquent sans moyen de se procurer des chevaux quand il lui en faudrait,—il eût été impossible pour tout autre que pour lui d'aboutir.

Mais il n'en mesurait pas moins par la pensée l'avance qu'avait dû prendre son adversaire, et s'il ne craignait plus des retards semblables à celui qui venait de lui faire perdre une longue demi-journée, du moins était-il très contrarié que les fugitifs eussent échappé à sa vue.

Ses prévisions ne le trompaient guère quant à ce qui allait avoir lieu désormais.

Quand il arriva le soir à Orléans, à une heure déjà très avancée, la ville dormait, cependant on veillait aux remparts et un piquet de soldats l'attendait à la porte.

C'était une réédition de l'aventure de Chartres.

Lagardère eut un sourire sardonique :

—Pas fort, Gonzague !...—se dit-il à part lui.— Il devrait pourtant savoir qu'on ne prend jamais deux fois un renard au même piège.

De plus, il était de fort méchante humeur et disposé à passer non seulement sur le corps de plusieurs hommes, mais, s'il était nécessaire, par-dessus les murs de la ville... En ce moment, il n'eût pas fallu l'en défier.

Le premier qui lui adressa la parole fut aussi celui qui, le premier, ressentit le contre-coup de sa colère.

Au lieu de décliner ses nom, prénoms et titres, ainsi que l'injonction lui en était faite par un

exempt, Henri, d'un violent coup d'éperon, fit pointer en avant son cheval dont le poitrail envoya rouler l'importun dans la poussière.

—Suivez-moi,— dit-il à ses compagnons, en se retournant sur sa selle,— et ne vous inquiétez point de ces gens.

L'exempt se releva furieux et vint prendre à la bride l'animal par lequel il venait d'être malmené. Mais il poussa un cri aigu et retira sa main plus vite qu'il ne l'avait mise : le cavalier l'avait cinglé de son épée comme d'un coup de fouet.

Une haie de baïonnettes surgit devant les trois hommes.

Lagardère fronça les sourcils.

—Arrière!...—cria-t-il...

Sa voix était si impérieuse que presque tous les soldats obéirent, et les autres allaient les imiter, quand un officier accourut.

—Est-ce vous qui êtes de garde ici ?...—demanda le chevalier.

—Moi-même...

—En ce cas, laissez-moi passer... et vite... ordre du régent!...

—A d'autres !...— fit l'officier.— Mon ordre, à moi, est que vous mettiez pied à terre.

Ceci se passait à la poterne. Un lumignon fumeux était accroché au mur, éclairant à peine les groupes.

Lagardère tira un pli de son justaucorps, en sortit un parchemin qu'il mit sous le nez de son interlocuteur, sans le lui abandonner toutefois :

—Lisez...— fit-il.

Le capitaine n'y eut pas plus tôt jeté les yeux qu'il s'inclina profondément et s'excusa.

C'est qu'en bas du passeport officiel, il y avait quelques lignes tracées à la main et signées d'un

nom devant lequel tout Français devait se découvrir.

Il y était écrit :

" Ordre est donné à M, le chevalier de Lagardère de poursuivre dans toute l'étendue du royaume Ph.. ppe-Polyxène de Mantoue, prince de Gonzague, avec licence de le tuer en combat loyal, partout où il le rencontrera, sans que personne ait le droit de s'interposer avant, pendant ou après, ce qui est justice du Roy.

" PHILIPPE D'ORLEANS, REGENT."

Le tout revêtu du seau de France et contrsigné par Marc-René d'Argenson, lieutenant général de police.

—A quelle heure le prince de Gonzague a-t-il quitté Orléans ?...— demanda Henri lorsque l'officier eut terminé la lecture du parchemin.

—Exactement à midi, par la route de Tours...Il ne s'est d'ailleurs arrêté ici qu'une heure à peine, le temps de prendre une collation et de changer le chevaux.

—Où pourrais-je changer les miens ?

—A cette heure, ce sera difficile, mais suivez-moi... avec le talisman que vous avez dans votre poche... personne ne peut vous en refuser.

Ce fut vite fait, et grâce à l'obligeance du capitaine, les trois hommes eurent bientôt entre les jambes des chevaux frais.

—Pécaïré! ma caillou, — dit Cocardasse à frère Amable,—je crois que nous avons bien fait de nous lester l'estomac ce matin... A ce qu'il me semble, nous ne sommes pas prêts ni de manger, ni de dormir.

Passepoil dodelina lentement la tête ; il était

triste. Cette interminable chevauchée le mettait en moiteur continuelle, et perdre ainsi le peu de graisse qu'il possédait, c'était peut-être une mauvaise préparation aux nombreuses et galantes aventures dont il se savait encore capable...

De ce moment, les lieues succédèrent aux lieues, les jours aux jours. On passa Blois, Tours, Châtellerault. A Poitiers, il fallut se reposer une nuit ; car si Lagardère était infatigable, il n'en était pas de même de ses compagnons.

Partout il retrouvait les traces des ravisseurs ; mais partout aussi il constatait que leur avance sur lui ne faisait qu'augmenter.

Il y avait de quoi le désespérer.

Que n'eût-il pas donné maintenant non pas pour ressaisir Aurore, mais pour l'apercevoir de loin, de très loin, ainsi que cela avait eu lieu sous les murs de Chartres ?...

La frontière, il est vrai, était encore éloignée ; un accident pouvait arriver à la troupe de Gonzague, un essieu du carrosse se rompre... Peut-être pouvait-on compter sur des aléas dont il était impossible de prévoir la nature ni la durée?

Malgré cela, Lagardère était profondément triste et ne parlait que quand les circonstances l'exigeaient.

Cocardasse lui-même en avait perdu sa faconde et, pour qu'il se tût, il lui fallait voir de graves préoccupations sur le front du pitchoun...Le Gascon en arrivait à oublier même la soif.

Frère Passepoil respectait le silence inaccoutumé de son noble ami et appliquait toutes ses facultés à se familiariser un peu,— oh ! si peu!— l'équitation...Le malheur, c'est qu'à peine avait-il commencé à faire bon ménage avec sa monture

qu'il était forcé d'en changer... Et cela le désespérait.

Lagardère pensait trouver à chaque instant des embûches dressées sur son chemin.

Jusqu'à Dax il n'en fut rien.

Gonzague n'en avait peut-être pas le loisir, ou peut-être aussi se croyait-il sauf ?... Dans deux jours à peine il serait en Espagne, où, couvert par la protection d'Alberoni, il n'aurait plus rien à craindre, tandis que son adversaire aurait au contraire tout à redouter.

Il ignorait ce qui était advenu à Chartres et si le chevalier, arrêté comme un condamné à mort, avait été reconduit à Paris. C'était vraisemblable, puisqu'il ne l'avait pas revu depuis lors, et cependant il n'en avait pas diminué la rapidité de sa fuite.

Si le contraire avait lieu, les Pyrénées restaient à franchir... C'est par des défilés qu'on les passe et rien n'est plus facile que de fermer les défilés avec des escopettes et des dagues.

Aurore et Flor se sentaient plus tristes à mesure qu'on s'éloignait davantage de Paris. La fatigue n'était rien pour elles... Quand le cœur est meurtri, sent-on la lassitude du corps ?

Dona Cruz voulait rester forte, pour sa compagne et pour elle-même. Mais tous ses efforts étaient vains, parce qu'elle-même sentait s'évanouir peu à peu la grande confiance dont elle était animée.

Le soleil, dans lequel elle avait prétendu lire la mort de Gonzague, se levait chaque matin aussi resplendissant, éclairant toujours en même temps les rires et les sanglots, les vertus et les iniquités des hommes, et aucune silhouette ne venait plus se dresser entre son disque et leur désespérance.

Mlle de Nevers ne se plaignait plus, à quoi

bon ? Elle était tombée dans une sorte de prostration d'où ne pouvait la tirer son amie et s'était résolue en elle-même à cesser de vivre le jour où elle aurait passé la frontière d'Espagne sans que Lagardère eût pu lui donner des marques de sa présence.

—Petite sœur,— lui disait dona Cruz,— ton chagrin me fait peine... Si je te sentais plus courageuse, j'aurais plus de force moi-même. Peut-être alors qu'en unissant nos volontés, cela vaudrait mieux pour nous que d'unir seulement notre faiblesse.

—Il n'est pas venu,— répondait tristement Aurore,— il ne viendra pas!... Il était trop près de nous l'autre fois pour n'avoir pas pu nous rejoindre et si nous ne l'avons pas revu... c'est qu'il est mort !...

—Ne dis pas cela, chérie!... car moi, je suis sûre du contraire... Il vit!... Il viendra... et il ne viendra pas seul... Est-ce que je n'attends pas, moi aussi, celui qui me sauvera ?

—Chaverny ?...

—Oui, Chaverny, qui a été blessé au cimetière Saint-Magloire... Cela, je n'avais pas voulu te le dire encore, mais c'est cette blessure qui les a retardés et quelque chose me dit que nous le verrons avant qu'il soit longtemps.

—Dieu t'entende!— Mais je n'espère plus....

—Aie foi en eux... J'y ai bien confiance, moi, quand je suis la seconde en cause et qu'il s'agit d'abord de te reprendre à tes ravisseurs... Pour cela, ton Lagardère renverserait des montagnes... Tant que nous ne srons pas sur l'autre versant des Pyrénées, j'aurai l'espoir de revoir Paris avant peu... Et si nous devons quand même entrer en Espagne, un rôle plus actif commencera

pour moi... A défaut de Lagardère et de Chaverny, nous nous sauverons seules...

Cette conversation avait lieu à quelques portées de mousquet de Bayonne.

Quant le carrosse y parvint, il faisait nuit noire et M. de Peyrolles conduisit tout le monde à l'auberge. C'était là le point extrême où il avait fait préparer des relais, et grâce aux mesures prises par lui d'avance, le voyage s'était accompli sans encombre

Aussi avait-il secoué la tristesse qu'on lui avait vue au sortir de Paris pour rehausser ses mérites vis-à-vis d'un maître un instant déchu, mais capable de se relever en Espagne et d'y monter peut-être plus haut qu'en France.

Les autres n'avaient qu'un aperçu des capacités de Gonzague... Lui, plat valet, connaissait tous les ressorts qui le faisaient mouvoir et Philippe de Mantoue pouvait un jour briser tout le monde... Pour briser Peyrolles, il lui faudrait le tuer.

Ils étaient de ceux que rien ne peut séparer, sinon la mort, étant donnés les liens criminels qui les enchaînaient l'un à l'autre.

L'auberge de la " Belle Hôtesse " était une des meilleures de Bayonne. Gonzague et Peyrolles la connaissaient, bien qu'elle se fût longtemps appelée d'un autre nom. Ils s'y étaient arrêtés jadis, à leur retour de Venasque, et sans Aurore, dont ils n'avaient pu s'emparer alors... Aujourd'hui elle était avec eux et elle était leur proie.

On trouvait là des Français, aussi des Basques qui buvaient du cidre, et des Espagnols qui lampaient du " Pedro Gimenez " à pleins verres, dans la salle commune, réservée aux gens de petite

condition, portefaix, matelots, contrebandiers, paysans et soldats.

Mais il y avait une autre salle et des appartements séparés pour les nobles cavaliers qui payaient cher leur repas et leur lit, voire une simple œillade de la belle hôtesse.

Car c'était celle-ci qui avait donné son nom à l'auberge, ou plutôt le lui avaient donné tous ceux qui admiraient les charmes de sa propriétaire.

Elle s'appelait Jacinta la Basquaise ; elle avait vingt-huit ans à peine et c'était un des plus beaux échantillons de cette fière race qui ne se soucie pas plus d'être espagnole que française et veut rester simplement basque.

On venait pour la voir, de Pau et d'Hendaye, de Burgos et de Pampelune ; les muletiers de Navarre fredonnait son nom dans la montagne, et plus d'un senor de Castille avait poussé son cheval jusqu'à Bayonne pour lui faire entendre le bruit de ses éperons d'or.

Personne cependant ne pouvait se vanter de connaître la saveur de ses lèvres, ni d'avoir dégrafé son corsage.

Jamais on n'avait vu son mari, et le bruit courait pourtant qu'elle en avait un. Mari, amant? Nul ne le savait au juste, mais chaque semaine, au même jour, elle laissait la garde de l'auberge à un homme qu'elle disait son frère et, le poignard à la ceinture, se dirigeait vers les vallées basques.

Deux fois on avait essayé de la suivre ; deux fois ceux qui avaient tenté l'aventure étaient restés au coin d'un roc, un trou sanglant entre les deux épaules !

Le lendemain, on la retrouvait à son poste dès

le lever du jour, plus gracieuse et plus captivante encore que de coutume.

Comme elle avait grandi dans cette auberge, et que les habitants de Bayonne avaient vu naître et s'épanouir sa beauté ; comme elle n'avait jamais fait de mal à personne qu'à ceux qui avaient voulu connaître ses secrets, elle vivait entourée d'une légende d'honnêteté et de bravoure qui la protégeait contre tous et achalandait son auberge.

V

JACINTA LA BASQUAISE

Ce fut chez cette femme que Peyrolles amena ses compagnons.

Aurore et dona Cruz furent conduites dans une chambre très propre du premier étage. De la fenêtre on apercevait la mer et les reflets des vagues sous la p: le clarté de la lune.

Elle s'y accoudèrent un instant, côte à côte, sans rien dire, écoutant au loin le remcus des flots ; au-dessous d'elles, les rares bruissements de la ville endormie et les voix qui s'élevaient dans la salle commune.

M. de Gonzague voulut bien qu'on leur y montât à souper. On était si près de la frontière qu'il pouvait tout permettre et les laisser quelques heures sans surveillance. Aussi bien préférait-il les sentir seules que de les exposer à la conversation trop libre des gentilshommes qui l'accompagnaient.

Pendant que Peyrolles s'entretenait à part avec l'hôtesse et semblait lui donner des instructions importantes, les jeunes gens, ayant mis pied à terre, avaient envahi la salle.

Aussitôt libre, la Basquaise eut pour Gonzague et pour tous un sourire, et sa voix accueillante domina le bruit des éperons et des rapières.

—Tudieu!... dit Lavallade,— si nous ne sommes pas ici dans l'antre des mystères, voilà bien la plus jolie femme que j'ai jamais vue de ma vie.

Montaubert surenchérit : il eût donné pour elle deux châteaux qu'il n'avait pas et trois fermes en Beauce, dont un sien oncle venait de le déshériter.

Taranne fouilla dans les poches de son pourpoint, afin de s'assurer que ses actions bleues y étaient toujours... Précaution un peu naïve, car les actions, qui avaient tant de succès à Paris, n'étaient que médiocrement goûtées à Bayonne : on y préférait les louis de France et les doublons d'Espagne.

—Tarteifle !... — fit le baron de Batz, — c'est Vénus en personne, et je ne suis pas Cupidon!...

Oriol, bien que fourbu et ne tenant plus sur ses jambes, avoua que Mlle Nivelle pouvait avoir des rivales et ne pas être seule capable de donner le paradis sur terre.

Quant à Nocé, très sceptique :

—Messieurs,— dit-il,— si monseigneur le régent était ici, il nous mettrait tous à la porte.

Seules les lèvres de Peyrolles ne parlaient pas, mais ses yeux en remplissaient l'office et la beauté de l'hôtesse n'y était pour rien.

Si la Basquaise faisait payer quelquefois ses œillades et ses sourires, il était probable que M. de Peyrolles n'en serait pas quitte à bon compte, car l'intendant ne cessait d'attacher ses regards sur elle et de les reporter vers le plafond.

Cette mimique échappait à tous, excepté à Gonzague, et n'était que la simple conséquence de l'entretien que Jacinta avait eu précédemment avec le factotum.

Celui-ci croyait devoir être en effet plus prudent que son maître, et il avait chargé la Basquaise de surveiller Aurore et dona Cruz, au sujet desquelles il avait inventé de toutes pièces une histoire à laquelle ne manquait que la vérité.

—A table!...—dit Gonzague.—Messieurs,je vous permets de vous griser ce soir, avant de quitter le royaume que beaucoup d'entre nous, pour ne pas dire tous, n'auront jamais le plaisir de revoir... Autant vaut laisser ses os sur les bords du Tage que sur ceux de la Seine ; mais les nôtres ne sont pas près encore de se choquer l'un contre l'autre ni dans un endroit ni dans l'autre.

Pour une invitation à boire, c'était plutôt macabre... Le prince aimait à voir sur le visage de ses familiers ce qui se passait en eux et ne se faisait point faute d'évoquer à leurs yeux le spectre de la mort, persuadé qu'il les y mènerait quand bon lui semblerait et tout en se battant comme des braves.

—Quoi donc, messieurs?— fit-il en remarquant que les visages se rembrunissaient.—Vous déplairait-il par hasard d'aller engraisser de vos cadavres la terre Espagnole ?... En ce cas, nous sommes encore en France et chacun de vous est libre ou de passer avec moi les Pyrénées, ou de retourner voir à Paris si l'on n'a rien de mieux à vous offrir que ce que je vous offrirai moi-même.

Il y eut de toutes parts des protestations et bien qu'elles fussent, à la vérité quelque peu dépourvues de chaleur, Philippe de Mantoue voulut bien les tenir pour argent comptant.

—En ce cas,—prononça-t-il,—et puisque nul de vous ne se soucie d'aller faire un tour à la Bastille, nous allons souper... Et comme ce souper sera le dernier pris sur le territoire que gouverne mon bon frère Philippe au nom de son roi, qui demain ne sera plus le nôtre... il faut que ce souper soit bon!...

Tout le monde approuva et Oriol lui-même, Oriol qui avait tremblé le plus fort à la perspective de laisser sa carcasse sur les bords du Tage,

fut le premier à détourner les esprits de la fâcheuse impression produite.

—Souper, c'est bien,—dit-il ; mais où sont les femmes qui viendront boire dans nos verres ?...

Il avait la passion des lèvres roses, ce gros financier.

Montaubert sauta sur la table :

—A celui de nous, messieurs... — s'écria-t-il,— qui fera la conquête de l'hôtesse... C'est un morceau de roi que pourront savourer les bannis... Je parle pour moi...

—Je tiens contre,—dit Taranne, — et je l'aurai tout seul.

Nocé fit la grimace :

—Vous êtes fats, messieurs, et si monseigneur de Gonzague ne se la réserve pour lui, moi je ne tiens pour aucun de vous... car, entre deux larrons, souvent l'occasion est bonne.

Le baron de Batz avait déjà le nez dans un broc. Il ne l'en retira pas pour donner son avis.

Oriol s'était affalé sur une chaise et songeait, lui qui le premier avait parlé de femmes, que ces fous seraient capables de lui passer tous leur épée au travers du corps pour un simple baiser de la seule femme qui fût là.

Dans un coin, Peyrolles souriait et, par la fenêtre ouverte, Gonzague humait l'air qui venait de l'océan.

Pour accéder à la salle où ils se trouvaient, les anciens familiers de la Maison d'Or avaient traversé celle où s'entassaient des gens du peuple, parlant plusieurs idiomes et surtout ceux qui n'étaient pas français.

Il y avait bien là une cinquantaine d'individus dont on n'eût pu définir exactement la profession. Mais c'étaient tous des habitués de l'au-

berge, respectueux de la volonté de l'hôtesse et qui ne se fussent point permis de parler quand elle leur avait dit de se taire.

Aussi avaient-ils laissé passer les roués de Gonzague sans se préoccuper de leurs airs de petits-maîtres et sans négliger ni un coup de dés ni une rasade de vin noir.

Tout fait prévoir même qu'ils se fussent bornés à hausser les épaules s'ils eussent entendu ce qui se disait dans la pièce voisine, à savoir qu'on se disputait déjà des charmes qu'eux savaient bien ne devoir être à personne.

—Du vin!... des plats!...—cria Taranne.— Où sont les servantes ?

—Des servantes ?... Que non pas ! — répondit l'hôtesse ;— je vous servirai moi-même, mes gentilshommes... Vous me permettrez toutefois de m'occuper, avant vous, des dames qui sont là-haut... C'est ainsi qu'on fait à Bayonne et, je crois, un peu partout.

Un coup d'œil de Peyrolles vint approuver son dire... Elle tourna le dos et monta.

Aurore et dona Cruz étaient toujours accoudées à la fenêtre.

La Basquaise les contempla avec cette pitié que donne la force sur la faiblesse.

Et pourtant, devant le visage de Mlle de Nevers, empreint d'une mélancolie si profonde, elle sentit tomber à plat tout ce qu'il y avait en elle de brusques et de sauvage... Bien mieux, elle comprit que Peyrolles était un fourbe et qu'un mystère, peut-être un drame, se cachait derrière la présence sous son toit de ces deux jeunes filles, dont l'une en toilette de mariée, escortées d'un aussi grand nombre de cavaliers qui avaient intérêt à ne pas les laisser s'échapper de leurs mains. C'était du moins ce qui ressortait pour

elle des instructions que lui avait données l'intendant du prince de Gonzague.

Or, si les femmes se déchirent entre elles pour des questions futiles, il n'en est pas de même quand le cœur est en jeu et qu'aucune jalousie ne peut les séparer.

Jacinta qui avait mis si haut sa dignité et son honneur que nul n'eût osé y toucher, sous peine d'un châtiment exemplaire, Jacinta devina qu'il fallait se tourner non du côté des hommes, qui étaient tout-puissants et peut-être lâches, mais vers ces deux créatures dont la souffrance était visible.

Et quand la Basquaise voyait en présence le bon droit d'une part et la violence ou le mensonge de l'autre elle n'hésitait pas, se sentant capable de remettre les choses en place pour les autres aussi bien que pour elle.

Les prisonnières ne se doutaient pas qu'elles avaient désormais une alliée précieuse et désintéressée.

—Mangez, mesdemoiselles,— leur dit l'hôtesse.— Je reviendrai dans un instant ; surtout ne vous endormez pas avant que j'aie pu causer avec vous.

Dona Cruz la regarda dans les yeux... Peut-être était-ce un nouveau piège ?

Jacinta saisit son regard, y lut une instinctive défiance.

—Ne doutez pas de moi,—fit-elle.— Dans notre pays basque, on est loyal...

Elle fit volte-face et disparut.

On l'appelait en bas. Les roués de Gonzague voulait voir ce visage au galbe pur encadré de cheveux noirs... Il y avait si longtemps qu'ils n'avaient parlé d'amour à une femme, que la langue lui en cuisait.

Celle à qui ils s'adressaient était capable de les jouer tous, y compris Gonzague et Peyrolles.

Ce fut du délire quand la Basquaise reparut sur le seuil.

Les gentilshommes avaient bu déjà en l'attendant un certain nombre de pichets de petit vin de Lamalgue ; or celui-ci étant bon et leur estomac étant à vide, depuis plus de douze heures, les fumées devaient monter plus vite à leur cerveau.

—Holà ! la belle !...— s'écria Montaubert,—nous crois-tu donc ici pour nous régaler du spectacle de tes joues roses ?... Corbleu ! j'y poserais mes lèvres sans déplaisir si cela peut t'être agréable, mais il faut qu'auparavant j'aie pu manger et boire... je suis davantage amoureux quand j'ai bu... Qu'en penses-tu, Oriol ?...

—Oriol est amoureux à toute heure,— repartit Nocé ;— par contre, je n'ai jamais vu aucune femme amoureuse de lui.

Le gros financier avait conservé son rôle : tête de turc autrefois à la Folie-Gonzague comme aux soupers du régent, il restait tel durant le voyage.

Toutefois, si jadis il essayait de répondre, afin de faire montre de quelque esprit, maintenant il n'en prenait plus la peine. Il n'avait en tête que des idées noires et n'admettait pas qu'on pût rire quand on fuit.

Les circonstances ayant cessé d'être gaies, il ne jugeait pas à propos de l'être davantage.

La belle hôtesse campa ses deux poings sur ses hanches, dans une pose qui fit saillir sa riche poitrine, et, la jambe gauche tendue en avant, sous la jupe courte qui laissait voir l'amorce d'un mollet superbe surmontant une cheville nerveuse et gracile, elle toisa tout le monde d'un regard qui ne se fixait sur personne.

—Que faut-il servir à ses seigneuries ?— deman-

da-t-elle.— J'ai du jambon de ce pays, des faisans d'Aragon accommodés à la sauce tomate, des œufs frits, des saumons de l'Ebre, du salmis de venaison, et je puis vous confectionner du " gaspacho " comme on le fait à Burgos...

—Qu'est-ce, ton gaspacho ? — interrogea Taranne.

—Des gousses d'ail, quelques oignons coupés menu, des tranches de concombres, du piment,du sel et du vinaigre, quelques cuillerées d'huile, de l'eau et du pain ... Personne ici ne le réussit comme moi...

—Va pour le gaspacho !— dit Nocé. — Tu l'assaisonneras d'un sourire et tout le monde le trouvera bon, fût-ce la plus exécrable des medecines, ce que je crois d'ailleurs...

Jacinta demeura impassible et reprit :

—Comme vins, messieurs ?... du Chacoli d'Avala, du Pedro Gimenez ou de l'alicante ?...

—Apportes-en des trois, — dit Gonzague,— et fais vite... Ces messieurs ont faim, je crois qu'ils ont plus soif encore.

Un quart d'heure après, le couvert était mis et les plats se succédaient sur la table.

Le bruit des fourchettes et des verres avait remplacé les paroles et les rires, et l'hôtesse apparaissait de temps en temps, apportant un mets nouveau.

Les roués l'appelaient tour à tour,mais elle n'y prenait garde. Elle leur répondait du fond de sa cuisine et se dérobait à leurs invitations.

Il y avait déjà plus de deux heures qu'on était à table, les cerveaux s'échauffaient progressivement. Il était de nouveau question du pari engagé dès l'arrivée et dont l'hôtesse était l'enjeu.

Dans la salle commune, les tables s'étaient vidées. Il n'y restait plus que quelques contreban-

diers espagnols, absorbés dans une partie de dés.

Peyrolles se leva, jeta un coup d'œil sur ces gens et dit deux mots à l'oreille de Gonzague, puis il se prépara à sortir de la pièce...

— Holà ! M. de Peyrolles voudrait-il nous souffler la belle ?... — s'écria toute la bande en chœur. — Cela n'est pas de jeu et c'est ici même qu'on se la disputera.

— Soyez tranquilles, messieurs, — répondit l'intendant. — J'y renonce d'avance et n'ai pas même l'intention de me mettre sur les rangs...

Ce disant, il pénétra dans la salle pour aller se camper derrière les joueurs, à la partie engagée desquels il sembla prendre un puissant intérêt.

Mais les montagnards paraissant ne prendre aucun souci de sa présence, il se risqua à murmurer au bout d'un moment :

— Je vois que vous êtes de première force, messieurs.

— Bah ! — lui fut-il répondu, — on se distrait.

— Bonne distraction, corbleu ! moi, je suis joueur et, pour un coup de dé, je ferais fi d'un souper chez le régent... Voulez-vous bien que je sois des vôtres ?...

Il prit de l'or dans sa poche, en jeta une poignée sur la table. Cet argument n'admettait pas de réplique.

— Voilà mon enjeu, — dit-il. — Je tiens cela contre un doublon d'Espagne... car vous êtes Espagnols, à ce que je vois, mes chers seigneurs.

Tous s'inclinèrent, non point tant par fierté d'avoir vu le jour au delà des monts, mais pour la qualification qui venait de leur être donnée. Chaque Espagnol se targue d'être aussi noble que son roi... peut-être plus.

— Du vin, l'hôtesse ! — cria Peyrolles, — et du meilleur qui soit dans votre cave... Qui aime à jouer aime à boire !... N'est-ce pas votre avis, messeigneurs ?

La Basquaise était fine... Elle comprit que le jeu n'était qu'un prétexte et que Peyrolles méditait quelque chose... S'il s'abouchait avec ces gens, ce n'était pas pour le simple plaisir de leur tenir compagnie.

Elle servit donc à boire et rentra dans sa cuisine. Mais elle avait l'œil aux aguets et l'oreille aux écoutes. Dans le mur il y avait un judas dont Peyrolles ne soupçonnait pas l'existence et derrière lequel elle pouvait tout voir et tout entendre.

L'intendant jeta les dés et perdit... C'était son jeu.

Il versa du vin, choqua son verre, but une rasade et posa devant lui une autre poignée d'or.

Les contrebandiers se poussèrent du genou sous la table et clignèrent de l'œil entre eux. Hors de l'auberge, ils eussent aimé voir jusqu'au fond des poches de leur partenaire.

Celui-ci perdit six fois et donna du poing sur la table.

Entre chaque coup, il versait à boire...

On entendait monter, de la salle voisine, les cris et les rires des affidés de Gonzague. Ils usaient de la permission du maître et presque tous étaient ivres à moitié.

Les contrebandiers prenaient le même chemin, mais ils avaient encore la tête assez libre pour qu'on pût leur parler d'affaires sérieuses.

Peyroles leur fit un signe et toutes les têtes se tendirent vers la sienne.

— Messieurs, — prononça celui-ci à voix basse, — je vous joue maintenant la vie d'un homme !

Toutes les mains se portèrent aux ceintures, sous lesquelles se cachaient les navajas. Car tout bon Espagnol, depuis le gueux jusqu'à l'hidalgo, saisit merveilleusement et apprécie au plus juste prix ce sujet de conversation.

— Où et quand ? — demanda celui qui paraissait être le chef de la bande et possédait ses idées lucides.

— Au " Gosier de Pancorbo "... quand il viendra...

— Et quand viendra-t-il ?...

— Dans un jour peut-être, deux au plus... Mais il faudra que dès demain vous soyez là pour l'attendre.

— Il est seul ?

— Ils seront trois... peut-être quatre... Je ne paie que sa mort à lui et je la paierai cher...

— Combien ?...

—Cinq fois autant d'or que j'en ai mis sur cette table tout à l'heure et que je vous ai laissé gagner... Le tout payé dans un quart d'heure... Quand il sera mort et que vous m'en apporterez les preuves, vous recevrez la même somme...

Les yeux des Espagnols brillèrent

— C'est marché conclu, — dit le chef... — mais quel est l'homme ?...

— Il se nomme le chevalier Henri de Lagardère... Il a trente-huit ans environ : il est blond, porte les moustaches au vent et son épée est une des plus redoutables de France.

— Elle l'est moins que nos navajas, — ricana le contrebandier. — Elles font leur besogne sans bruit, et ceux qu'elles ont touchés ne se sont jamais relevés pour le dire...

— Vous n'êtes que cinq, — remarqua Peyrolles, — il en faudra d'autres...

— Pourquoi ?... s'ils sont quatre ? — demanda

Perez le Navarrais, celui auquel obéissait les autres ; et en prononçant ces paroles, il eut un geste d'amour-propre blessé.

— Ils ne seront peut-être que trois, — reprit l'intendant dont la tête branlait d'un mouvement nerveux. — Cependant je maintiens ce que j'ai dit, car un seul d'entre eux vaut plus que vous tous.

Ils se regardèrent avec une manifeste incrédulité dans les yeux.

— As-tu d'autres hommes sous la main ?

Perez haussa les épaules.

— Cinquante demain si je veux, — fit-il. — Sous leurs loques, les gueux des pays basques, catalans, aragonais ou navarrais cachent une dague ; or, il y a entre eux et nous autres un pacte secret.

— Eh bien ! vous vous mettrez cinquante,—dit Peyrolles. — Et le diable veuille encore qu'il n'en réchappe pas...

— Cinquante contre quatre !... C'est un assassinat ! — dit Pérez avec un geste de dédain.

L'intendant ne releva pas sa phrase.

— J'ai dit cinquante, — poursuivit-il froidement, — et j'ajoute · cinquante hommes qui n'aient pas peur de mourir.

— Par le Christ de Vergara ! — jura l'autre,— c'est le démon en personne ?...

— Quelque chose d'approchant... quand il se bat... Tudieu ! auriez-vous peur, mes camarades ?...

Ils protestèrent tous, et vraiment il fallait l'audace de M. de Peyrolles pour accuser des contrebandiers navarrais d'avoir peur.

— Nous ne craignons ni celui-là, ni personne,— répondit avec fatuité leur chef, — d'autant plus qu'au défilé qui s'appelle le " Gosier de Pancor.

bo," on peut arrêter une armée... Mais il y a une chose à laquelle vous ne pensez peut-être pas, monseigneur ?...

— Laquelle ?...

— La part à cinquante n'est plus la part à cinq... il faut s'entendre.

— C'est juste, — approuva l'intendant de Gonzague en dissimulant un rire jaune, — et je double la somme... Peut-être la triplerai-je pour vous cinq quand vous m'apporterez son épée à Saragosse.

VI

UNE FEMME CONTRE HUIT HOMMES

Jacinta, l'oreille collée au judas, n'avait rien perdu de cet intéressant conciliabule, et elle réfléchissait que l'histoire que lui avait racontée Peyrolles à son arrivée à l'auberge n'avait rien de commun avec le lâche complot qu'elle venait de lui voir ourdir.

Il y avait de longues années qu'elle connaissait l'intendant ; la première fois qu'il était venu dans la maison, elle n'était encore qu'une enfant et, comme alors on ne se défiait pas d'elle, on avait parlé d'une jeune fille dont l'enlèvement avait échoué dans les environs de Venasque.

Le nom de Lagardère surtout était revenu souvent dans la conversation et, en quittant l'auberge, les voyageurs avaient donné à la fillette de menus cadeaux qui avaient flatté sa coquetterie.

C'en était assez pour qu'elle gardât d'eux un souvenir précis et les reconnût plus tard.

C'était ce qui avait eu lieu : elle-même avait rappelé ce souvenir à Peyrolles en le revoyant après tant d'années et en faisant allusion à la jeune fille de Venasque.

Cela avait quelque peu gêné le sournois factotum, il faut bien l'avouer ; mais on ne le prenait jamais de court et il avait instantanément forgé pour elle un petit roman en trois points, agrémenté de quelques belles pièces d'or. Grâce à

celles-ci, il avait obtenu que la Basquaise resterait muette si quelqu'un venait, les jours d'après, s'informer d'eux-mêmes et des jeunes filles.

Habituée à ne pas marcher à l'aveuglette, Jacinta coordonna dans son esprit ses souvenirs d'autrefois et les faits actuels, et ne tarda pas à voir une corrélation entre la fillette qu'on n'avait pu enlever jadis et l'une au moins de celles qui étaient là, peut-être bien celle qui portait une robe de mariée et qui semblait si triste... Pourquoi, dans tous les cas, n'étaient-elles pas libres ?... Pourquoi Peyrolles lui avait-il recommandé de ne les laisser sortir ni de l'auberge ni même de leur chambre ?...

Quant à ce Lagardère, dont il avait été question jadis, elle savait maintenant ce qu'on voulait en faire.

Elle avait dit aux jeunes filles :

— Dans notre pays basque, on est loyal !...

C'était vrai, et précisément pour cela, ce qu'elle venait d'entendre la révoltait. Elle n'avait plus que du mépris pour celui qui, à prix d'or, chargeait cinquante hommes d'en assasiner un seul.

Il fallait alors que celui-ci fût très brave et, brave elle-même, elle n'admettait pas qu'on fût aussi lâche.

Peyrolles, qui croyait avoir en elle une alliée, venait, à son insu de s'en faire une ennemie dangereuse.

Elle dut cesser d'écouter un instant pour aller porter à boire aux gentilshommes, qui menaçaient de la venir chercher en sa cuisine et de la déposer sur la table... Mais elle en savait assez et les instructions que l'intendant donnait maintenant aux contrebandiers lui importaient que médiocrement.

Elle eut d'ailleurs bien autre chose à faire, car à peine eut-elle mis le pied sur le seuil de la pièce où se tenaient les gentilshommes, qu'il lui fallut se défendre contre leurs entreprises.

Montaubert la prit brusquement par la taille et l'assit sur ses genoux. D'un bond, elle se redressa, courroucée, et menaça le jeune homme de le souffleter.

Tout le monde cria bravo et Montaubert, dont la langue commençait à s'épaissir, n'osa plus, pour le moment du moins, renouveler sa tentative.

Délivrée de ce côté, l Basquaise retourna vers son judas juste à temps pour voir les gens de Perez se partager l'or et se lever bientôt pour partir.

— C'est entendu, — leur disait Peyrolles de sa voix doucereuse, — soyez tous à votre poste dès midi, et si vous voulez gagner proprement votre argent, il faut que le dernier râle de Lagardère sorte du " Gosier de Pancarbo "...

Il ricana, tout fier de ce calembour macabre, et tandis que la salle se vidait, il vint rejoindre ses compagnons, non sans jeter à Gonzague un regard d'intelligence et ces deux mots à voix basse :

— Lagardère n'entrera pas en Espagne !...

— Fermez les portes, — ordonna la prince à l'hôtesse. — Que personne ne vienne plus nous déranger. Ces messieurs et moi ne nous coucherons pas cette nuit, car nous sommes en humeur de rire... Allez donc dire à ces dames de ne point s'inquiéter du bruit qu'elles pourront entendre...

— Ces dames sont couchées sans doute, — répondit Jacinta, — je vais m'en assurer... D'ailleurs, elles ne peuvent rien entendre de ce qui se

passe ici... Buvez, messieurs, je suis à vous dans un instant...

Elle envoya dormir son frère, fit coucher les servantes et gravit quatre à quatre les marches de l'escalier qui conduisait à la chambre des jeunes filles.

Ce fut dona Cruz qui vint lui ouvrir.

Aurore était agenouillée devant un crucifix et priait.

Jacinta la contempla un instant, puis alla lui toucher l'épaule :

— Etes-vous allé déjà en Espagne ?... — demanda-t-elle brusquement.

— Oui, madame, je l'ai habitée longtemps...

— Toute jeune, n'étiez-vous pas dans une alqueria des environs de Venasque ?

Mlle de Nevers releva un beau front mat.

— Qui vous l'a dit ? — interrogea-t-elle.

— Que vous importe ? — reprit doucement la Basquaise. — Répondez-moi franchement : connaissez-vous le chevalier Henri de Lagardère ?...

Aurore se redressa, toute pâle et chancelante.

— Oui... — répondit-elle. — Il est mon fiancé et je dois être sa femme...

— Qui êtes-vous donc et pourquoi ces questions ? — fit à son tour dona Cruz.

Jacinta ne parut pas avoir entendu. Elle prit la main d'Aurore et la baisa :

— J'en sais assez, — dit-elle. — Ne vous couchez pas et restez toutes deux vêtues... Je reviendrai plus tard, dans deux, trois heures peut-être, je ne puis savoir... D'ici là, luttez contre le sommeil et attendez-moi... Ah ! encore un mot : qui sont ceux qui vous accompagnent ?

— Des lâches ! — gronda l'ancienne gitana. — Nous sommes leurs prisonnières.

— Ah ! oui, des lâches. — murmura l'hôtesse.

Cela je le sais... quant au reste, je m'en doutais.
Les deux jeunes filles vinrent à elle, les mains tendues :

— Et que pouvez-vous donc pour nous, madame ? — demandèrent-elles.

— Vaus rendre la liberté, ou du moins essayer, — dit la Basquaise la tête haute. — Ce sera périlleux peut-être... mais il n'est rien qu'on ne fasse avec l'aide de Dieu et du courage !...

Aurore et Flor l'embrassèrent.

— Et si je ne vous sauve pas, vous, — reprit Jacinta, — lui, je le sauverai !... Patience donc... Veillez et priez...

Elle disparut comme la première fois, pendant que les jeunes filles, dans les bras l'une de l'autre, se demandaient avec anxiété s'il fallait réellement espérer.

— Pouvons-nous croire en cette femme ? — murmura Mlle de Nevers la tête entre ses mains ; — et que va-t-il se passer cette nuit ?

— Je n'en sais rien, — répondit dona Cruz. — On lit la franchise dans ses yeux... Petite sœur, il ne faut, dans la situation où nous sommes, refuser le secours de personne...

— Dieu m'en garde !... N'a-t-elle pas parlé de sauver Henri ?... C'est donc que lui aussi est en danger ?

— En danger ?... Oui, certes, tant qu'il ne nous aura pas reprises à Gonzague...

Aurore se mit à genoux.

— Merci, merci, mon Dieu ! — fit-elle en joignant les mains.

— Pourquoi remercier Dieu ? — interrogea Flor, croyant que son amie devenait folle.

— Pour la bonne nouvelle qu'il vient de m'envoyer !

— Quelle nouvelle ?

— Celle qu'Henri est toujours vivant et redoutable ; car si nos ennemis le craignent, c'est qu'il vit ! s'ils en ont peur ici encore, c'est qu'il est sur nos traces !

— C'est vrai cela, — avoua dona Cruz émerveillée. — Je ne te croyais pas l'esprit si présent, petite sœur. Mais vois, nous trouvons des alliés que nous n'attendions pas... Il faut espérer plus que jamais !...

La Basquaise était redescendue dans la salle.

Elle y entra tenant à la main des pots de grès, des flacons de diverses formes et jusqu'à une outre qui contenait du vin très vieux, conservé à la façon mauresque.

— Me voilà, messieurs, dit-elle. — Ces dames reposent ; vous pouvez rire, boire et chanter... La porte est close et le guet ne vous peut rien...

— On rosserait le guet ! — chanta Nocé.

— Voici, — reprit Jacinta, — du malaga, du xérès, du vin de Valladolid et de Murcie... On n'en trouve pas de semblable sur la table du roi de France ni du roi d'Espagne, que Dieu garde tous deux... Buvez, messeigneurs, je vais chercher mon verre.

Elle reparut avec une coupe qui contenait une demi-bouteille.

— Deux doigts de vin de cette outre, monsieur, — dit-elle à Peyrolles. — Il est de tradition à Bayonne que l'hôtesse, — quand elle est jeune ! — boive avec ses hôtes.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements.

L'intendant remplit le verre de la Basquaise et tous les autres.

— Goûtez-y seulement, — dit Jacinta, — je me charge de boire le reste !

L'outre tenait au moins trois pintes... Un cri

d'admiration s'éleva. Si cette femme était aussi experte au jeu d'amour, la fête serait belle.

Des regards lubriques l'enveloppèrent. Elle n'y prit point garde et posa près d'elle l'outre à peine entamée : elle ne voulait point boire d'autre vin que celui-là...

— A la plus belle des femmes ! . — s'écria Nocé en levant son verre.

Le baron de Batz était déjà plus gris que trois lansquenets ; il réussit quand même à se mettre debout. Oriol arrondit son bras, renversa son vin sur la nappe, et Lavallade monta sur la table, tandis que Taranne le tirait par les pieds pour le faire choir.

— Et de ce pas, messieurs, où allez-vous demain ? — demanda la Basquaise.

— Voir le soleil se lever de l'autre côté des monts... — répondit Montaubert. — Quant à moi, je parie de ne pas l'y trouver : il ne luit qu'à Bayonne, dans les yeux de notre belle hôtesse !...

Elle posa sa main sur l'épaule de Gonzague et tendit sa coupe à la ronde :

— Dieu soit avec vous pendant votre voyage,— souhaita-t-elle. — Mais prenez garde aux Pyrénées ! Tel le monte d'un côté, qui n'est pas sûr de les descendre de l'autre !...

Un tollé général salua ces paroles.

— Elle a le vin triste, fit Taranne. — C'est que l'amour n'est pas de la partie... Il faut de l'amour, la belle, et tous ceux qui sont ici portent le petit Dieu en croupe... Veux-tu m'aimer ?... Je t'aimerai, moi, la moitié d'une nuit...

— Bravo ! — cria-t-on de tous côtés. — Je tiens pour Taranne contre Montaubert...

— Et moi, je ne tiens rien, — dit celui-ci, qui se leva en titubant, — si ce n'est une idée.

Gonzague le regarda :

— Voyons-la, — dit-il. — A la condition qu'elle soit lucide, je l'approuve d'avance.

Lui aussi s'était mis au diapason. Depuis que Peyrolles lui avait glissé en deux mots le résultat de son entretien avec les contrebandiers espagnols, il n'avait que trop souvent levé son verre...

Le dernier qu'il avait bu avait mis autour de son front un cercle de plomb que ressentaient également tous les convives...

— Mon idée ? — bégaya Montaubert. — La femme est belle !... A qui la femme ?... Il faut la jouer aux dés...

Taranne cria plus haut :

— Comment s'appelle-t-elle ?... Ton nom ?... dis-nous ton nom, mignonne ?...

Elle était un peu pâle, mais elle força ses lèvres à sourire :

— Je suis Jacinta, la Basquaise, — Mais, buvez donc, messeigneurs ! — dit-elle. Personne ne me tiendra-t-il tête ?... J'ai soif...

Elle avait pris une nouvelle coupe et la remplit.

Franchement, ce jeu singulier ne laissait-il pas loin derrière lui le duel au champagne, duel encore si récent dans toutes les mémoires, où cette éponge d'Esope II avait triomphé du petit marquis de Chaverny ?

— Buvez, buvez, messieurs. Votre gosier demeure plus sec que les roches de Pancorbo...

Peyrolles, à ces mots de l'hôtesse, releva brusquement la tête et fouilla dans ses yeux. Mais il n'y vit rien. Jacinta se versait à boire et nul autre qu'elle ne buvait plus que du vin contenu dans l'outre.

Elle se mit à chanter une chanson basque. Ses

cheveux se dénouèrent ; elle mit tant d'exaltation à moduler son chant quasi sauvage que son corsage s'entr'ouvrit et que ses épaules apparurent, plus rosées que la neige au sommet du Maladetta quand le soleil se lève.

— Buvez, messeigneurs, répétait-elle ; — le dernier qui restera debout sera le maître ici !...

Sans courir de gros risques, elle pouvait les bercer de cette promesse, car elle les voyait l'un après l'autre pâlir et s'affaisser sur leur chaise, ou rouler sous la table. Gonzague lui-même dormait.

Dix minutes après, Oriol seul avait les yeux ouverts.

— A ta santé, toi !... — lui dit-elle en lui tendant un verre plein jusqu'au bord.

— Bois !... — souffla-t-elle, — bois encore. C'est toi qui sera le vainqueur.

Le vin était descendu dans sa gorge... ses yeux se voilèrent.

Il roula sur le parquet, ivre-mort comme les autres.

La Basquaise alors se redressa de toute la hauteur de sa taille, enjamba des corps, et sur le seuil, elle leur jeta à tous un regard où il y avait beaucoup de mépris et plus encore de défi.

Quelques minutes après, elle frappait à la porte d'Aurore et disait en entrant :

— Me voici, je puis vous sauver.. Mais, pour cela, il faut que je sois votre confidente... Si vous avez des chagrins, il faut me les dire... des secrets... il faut me les livrer !...

Dona Cruz la trouvait étrange... Quel intérêt cette femme pouvait-elle avoir à se renseigner sur leurs pensées, à connaître leurs noms, leur vie, la raison et le but de leur voyage ?... N'était-elle

pas une créature de Gonzague, payée pour les faire parler ?...

Et pourtant, en la regardant dans les yeux, la gitana se taxait de mauvaise devineresse. Cette femme était sincère et devait vouloir leur bien.

Jacinta devinait chez elle un invincible sentiment de défiance ; elle allait de préférence vers Aurore.

— Parlez, mademoiselle, et faitez vite, — lui dit elle ; — nous n'avons pas de temps à perdre Pour quel motif vous conduit-on en Esuagne ?

— On nous a enlevées...

— Qui ?... et pourquoi ?... Pour agir avec succès, il me faut tout savoir.

Rapidement et sans hésitation, Mlle de Nevers la mit au courant de la situation.

L'hôtesse écoutait avidement ses paroles et, de temps en temps, allait coller son oreille à la porte, épiait si nul bruit ne venait d'en bas.

Elle comprit ainsi ce qu'était Lagardère, pourquoi on voulait l'assassiner, et tout à coup, saisissant Aurore dans ses bras, elle la pressa contre sa poitrine avec des larmes plein les yeux.

Personne n'avait jamais vu pleurer Jacinta la Basquaise !...

— Pauvre enfant ! — murmura-t-elle ; — qui que vous soyez, j'espère vous sauver...

— C'est vrai, — repartit Aurore, — vous ne savez pas même notre nom...

— Gardez-le... Je devine qu'il doit être grand ; croyez bien que je n'agis pas par intérêt, mais c'est à votre malheur seul que je veux être utile... Vous m'avez dit ce que je voulais savoir, cela me suffit... Cependant, moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle alla écouter à la porte.

— Vous avez donc peur qu'ils vous entendent ? — interrogea dona Cruz. — Où sont-ils ?...

— Ils sont ivres...

— Tous ?...

— Tous !... et j'ai eu de la peine à les amener là, malgré le soporifique que j'avais mis dans leur vin... Ils dorment et ne se réveilleront pas avant deux heures d'ici. Mais ce que j'ai fait était pour moi autant que pour vous. Ceux avec qui vous êtes sont aussi libertins que lâches !... Il n'en était pas un d'eux qui ne me désirât et je n'eusse jamais été assez forte contre eux tous... Je les ai mis hors d'état de nuire à vous aussi bien qu'à moi...

— Et que vouliez-vous me dire ?... — interrompit Aurore.

— Qu'il ne s'agit pas seulement de nous défendre, mais de protéger les autres, c'est-à-dire Henri de Lagardère et ceux qui l'accompagnent.

— Oh ! Lagardère ne craint rien de personne,— fit en souriant dona Cruz ; — celui-là se rit du nombre et il en est de même de ceux qui l'accompagnent.

— Ils auraient tout à craindre pourtant,—dit Jacinta, — s'ils n'étaient prévenus à leur passage à Bayonne qu'au Gosier de Pancorbo, le plus dangereux peut-être des défilés qui soient entre la France et l'Espagne, cinquante contrebandiers et mendiants sont apostés pour les assassiner... Ils le sauront, car c'est moi qui le leur dirai... Il ne faut pas qu'ils se croient arrêtés par une poignée de braves, quand un coup d'escopette, tiré par un lâche embusqué derrière un rocher, peut leur donner la mort...

— Qui donc a préparé ce guet-apens, sinon Gonzague ?... — murmura Mlle de Nevers.

— Qui appelez-vous Gonzague ?

— Le plus grand, celui devant lequel tous s'inclinent.

— Ce n'est pas celui-là, mais un vieux maigre habillé de noir, sorte de plat coquin qui a dû agir pour le compte de son maître...

— M. de Peyrolles ?

— Peut-être se nomme-t-il ainsi, je ne sais. Toujours est-il que j'ai entendu ce qu'il complotait, et c'est pourquoi je suis venue apporter à deux faibles femmes qui souffrent l'appui d'une autre femme qui n'a jamais craint le danger pour elle-même.

Ce fut au tour d'Aurore de la serrer dans ses bras :

— Merci !... oh ! merci ! madame. Ma reconnaissance n'aura pas de bornes, puisque grâce à vous mon fiance pourra éviter la mort...

— Cela ne suffit pas, — répondit la Basquaise. — Il faut que M. de Lagardère n'ait pas même à pousser jusqu'au Gosier de Pancorbo, parce qu'auparavant il vous aura retrouvées libres.

— Est-ce possible !...

— Libres dans une heure si vous le voulez et si nous le pouvons, — reprit Jacinta, superbe d'audace. — Ecoutez-moi... Au bas de cette fenêtre se trouve un jardin... Vous y descendrez par une échelle de corde que voilà dans ce bahut... Vous en sentez-vous la force ?...

— Oui !... oh !... oui !... — s'écrièrent les jeunes filles.

Dans le jardin, — poursuivit l'hôtesse, — vous trouverez mon frère... Il sera caché dans un massif dont il sortira dès que vous aurez touché terre... Suivez-le sans prononcer une parole, sans lui demander même où il vous conduit... Peut-être resterez-vous cachées tout un jour sans voir le soleil, car les portes de la ville seront surveil-

lées et c'est par une autre voie qu'il vous faudra gagner la campagne... Mais ne vous effrayez ni de l'obscurité, ni de la faim, ni de la soif, ni de rien !... Vous vous retrouverez tout à coup en pleins champs et vous aurez une longue route à faire à pied dans la montagne, à travers des chemins difficiles et que pratiquent seuls les bergers et leurs chèvres...

" Ah ! dites-moi, si l'on vous rejoignait après une tentative d'évasion, vous ferait-on du mal ?

— Je ne le crois pas, madame ; ils n'oseraient. La surveillance serait seulement plus étroite.

— Parfait ! Vous vous arrêterez alors dans une chaumière basque et je viendrai moi-même vous y rejoindre et vous remettre entre les mains de M. de Lagardère.

Aurore et dona Cruz pleuraient de joie... Elles embrassaient tour à tour la jeune femme en des élans de gratitude profonde...

— C'est là, — dit la Basquaise, — le plan qui peut et doit réussir... Mais il faut tout prévoir, même un échec... Dans ce cas, il est nécessaire qu'aux yeux de vos ravisseurs j'ignore votre évasion, afin de pouvoir prévenir plus tard le chevalier contre l'attentat de Pancorbo...

A cette alternative, les yeux d'Aurore s'emplirent de larmes.

— Quoiqu'il arrive, — dit-elle, — je vous aimerai toujours et si le bonheur me revient avec la fortune, vous en aurez votre part...

— Merci, — dit Jacinta, — je ne quitterai jamais mon pays basque... En attendant, je vais aller prévenir mon frère, qui dans cinq minutes sera à son poste et je resterai seule parmi tous ces hommes qui sont ivres et se rsveilleront seulement au petit jour, la tête lourde et les yeux

hagards... A cette heure-là, vous serez probablement sauvées...

Elle tira l'échelle de corde, l'assujettit au pied du lit et la lança dans le vide.

— Et maintenant, que Dieu vous protège !... Peut-être ne vous reverrai-je jamais. J'aurai toujours conscience d'avoir fait pour vous, qui aimez et qui souffrez, tout ce que j'aurai pu pour que vous échappiez aux mains d'une bande de lâches... pour que vous soyez heureuses !

Ses longs yeux noirs étaient rivés aux doux yeux bleus d'Aurore ; elles se tenaient les mains, et la fille de Nevers et la fille du peuple n'avaient plus qu'un seul cœur.

Elles s'étreignirent encore une fois et dona Cruz, jalouse, voulut en avoir sa part... Leurs cheveux et leurs lèvres se mêlèrent.

— Au revoir ! — dit Jacinta la Basquaise ; — à demain, dans la montagne..., ou adieu, peut-être pour jamais !

Puis elle redescendit dans la salle où, vautrés, Gonzague et ses roués dormaient toujours.

